N° 300 — Tome LXXXII 16 Décembre 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRY ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY,
VIOLETTE CHABRIER-RIEDER, RICCIOTTO CANUDO, ALEXANDRA DAVID,
HENRY-D. DAVRAY, L. DUMONT-WILDEN, CAMILLE ENLART, ANDRÉ FONTAINAS,
FÉLIX DE GERANDO, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
INTÉRIM, HENRI MAZEL, CHARLES MORICE, ADOLPHE PAUPE,
JEAN POUEIGH, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE,
ÉMILE SICARD, FRANZ TOUSSAINT, ÉMILE VERHAEREN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

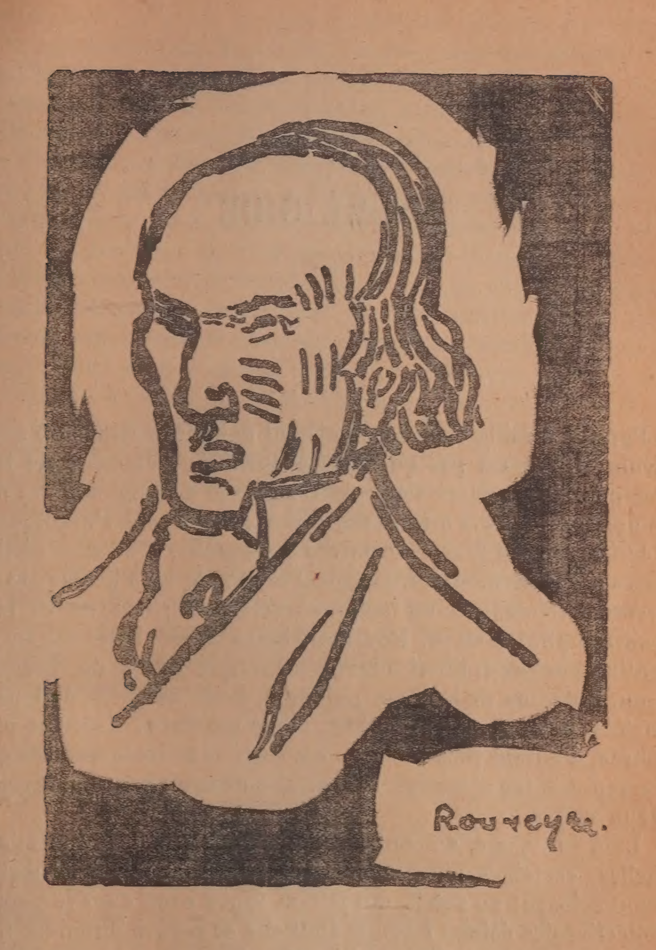
N° 300 — 16 DÉCEMBRE 1909

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.



ANDRÉ GIDE

ANDRÉ GIDE

—

Parmi les mille contradictions qui agitent le temps où nous vivons, il n'en est pas qui frappe davantage l'homme de lettres que l'importance toujours croissante de l'opinion du petit nombre, dans le même temps que tant de gens s'appliquent à écrire pour la foule. Certaines personnes, d'ailleurs distinguées par le savoir-faire, occupent le monde et la presse ; leurs livres se vendent, leurs actions intéressent ; le bruit de leur nom remplit les villes. Pourtant, leurs idées, leurs façons de sentir demeurent aussi indifférentes que celles du premier venu. Baladins de la place publique, bons ouvriers de lettres parfois, ils ne touchent en rien l'âme moderne, d'autant plus cabrée, d'autant plus recluse, d'autant plus impénétrable que ces représentants apparents font plus de bruit pour en dévoiler les mystères.

Loin du tapage, au contraire, loin du fracas des réputations faciles, certaines œuvres mûrissent, frissonnent, et brusquement éclosent au soleil, qui jettent tout à coup dans la pensée collective des éclairs féconds dont elle se trouve illuminée tout entière et qui lui indiquent les voies secrètes où la destinée la poussait.

Les écrits de M. André Gide, tous ses écrits, des *Cahiers d'André Walter* à *la Porte étroite*, ont ouvert ces horizons soudains. Le grand public connaît ce nom, mais ignore ces œuvres, et cependant les subit, parce que tous ceux qui lui

parlent commencent d'en être influencés par reflet. Il apparaît comme une des deux ou trois puissances secrètes qui s'exercent aujourd'hui sur la pensée française douloureusement hésitante entre son magnifique passé et son trouble avenir. « Sa renommée, a dit M. Ernest-Charles, a pris son essor dans un petit monde d'initiés. Elle est assurément l'œuvre d'un cénacle, mais d'un cénacle qui s'est recruté dans beaucoup d'autres cénacles, et qui devient, peu à peu et proprement, le cénacle d'André Gide. On a murmuré son nom avec insistance, avec force. Aujourd'hui on n'est pas éloigné de le crier. Le cénacle est devenu une société ouverte et de plus en plus fréquentée; André Gide semble se dégager de ceux qui furent ses premiers compagnons de lutte ou d'activité littéraire. Il accède seul, isolément, à la gloire — et parce qu'il est André Gide.

Parce qu'il est André Gide! Qui donc, en effet, nierait l'action personnelle de l'homme supérieur, la puissance de rayonnement du talent si hautain soit-il? Parce qu'il est André Gide! Soit. Mais aussi parce que son œuvre, d'abord adressée au petit nombre, donne la formule la plus claire, et la plus nette, et la plus noble de ces tourments de l'âme actuelle qui atteignent plus ou moins distinctement le plus grand nombre et qui nous passionnent tous à certaines heures, alors même que nous nous sentons incapables de les analyser ou de les formuler. C'est ce qui fait l'intérêt exceptionnel de son œuvre et de sa personnalité.

§

André Gide est un auteur difficile : il ne s'offre pas au lecteur. Même dans ses livres d'humour, *Paludes*, ou *Prométhée mal enchaîné*, il repousse l'ami frivole qui cherche dans l'écrivain l'amuseur des jours moroses. La littérature est, pour lui, ce qu'il y a de plus sérieux, et il est aussi vain à ses yeux de vouloir pénétrer l'émotion artistique sans y être préparé que de vouloir s'enivrer des grands rêves métaphysiques sans s'être assimilé la langue spéciale qui en donne la clé. Mais, par le fait même de l'atmosphère sérieuse où elle se complaît, l'œuvre apparaît comme un des rares efforts durables qui, dans le temps présent, aient tenté de refléter le temps présent, comme une des rares beautés importantes qui, dans les lettres

contemporaines, aient été produites, et quelque chose en avertit le lecteur le plus superficiel.

La perfection artistique de l'œuvre est ici presque secondaire. Que sur cette pensée, parfois obscure à force d'être intime et subtile, s'adapte le style le plus limpide, le plus pur, le plus sûrement français, que l'image, chez cet incomparable écrivain, apparaisse toujours ennoblie, stylisée, que les nuances les plus fines de l'idée moderne s'ornent des fermes élégances d'une période musicale où l'on retrouve parfois les violents raccourcis de Pascal ou les grâces sinueuses de Fénelon, voilà qui n'est que d'un intérêt professionnel. Des amuseurs, d'ailleurs pleins de mérite, nous présentent aujourd'hui de semblables séductions. Mais, sous ce style dépouillé, décanté, et qui montre une pudeur singulière de tout lyrisme verbal, une sensibilité ardente, cultivée, inquiète et si bien nôtre que, dans chacune de ses manifestations, nous croyons retrouver un écho de ce qui se passe dans notre propre cœur, se traduit à chaque détour de la phrase. Ce n'est nullement un littérateur, ni un homme qui pense, sent, décrit par métier, dont les ouvrages vont occuper nos loisirs, qui se présente à nous ; le « professionnalisme », qui a envahi les lettres et qui fait que tant d'hommes de talent fabriquent des romans ou des comédies comme on fabrique des conserves alimentaires, n'a rien à voir dans ces livres graves et tout chargés d'un sérieux d'autant plus passionné qu'il prend le masque de la plaisanterie : — dans cette fantaisie délicieuse et glacée, *Prométhée mal enchaîné*, ne distingue-t-on pas ce qu'il en coûte de se cultiver une conscience, et de se donner un devoir, une idée directrice? Dans *Paludes*, ne retrouvons-nous pas le même tourment, en même temps que « l'histoire de qui ne comprit pas la vie, de qui s'inquiète et s'agite pour avoir cru plus d'une chose nécessaire »? Chaque livre d'André Gide est un acte, un jalon qu'il pose, le terme d'une évolution antérieure, le compte-rendu d'un drame de conscience — car nul n'est plus consciencieux que cet homme qui sait ce qu'il en coûte d'avoir une conscience et les contradictions apparentes qui, d'abord, se remarquent dans cette œuvre si abondante et si complexe qu'à chercher à la définir on en réduit toujours la puissance et la portée, sont la preuve la plus directe de son entière sincérité.

La sincérité! C'est peut-être le trait caractéristique de la

physionomie littéraire de M. Gide. L'éloge a l'air banal : mais il faut s'entendre sur la qualité de cette sincérité. « Je hais tous les gens à principes, dit Ménalque, un des personnages de *l'Immoraliste* (1), ils sont ce qu'il y a de plus détestable en ce monde ; on ne saurait attendre d'eux aucune espèce de sincérité ; car ils ne font jamais que ce que leurs principes ont décrété qu'il fallait faire, ou, sinon, ils regardent ce qu'ils font comme mal fait. »

Il faudrait se garder de chercher dans ces personnages de Gide, dont le nom impersonnel, classique ou fantaisiste indique au lecteur le moins clairvoyant la valeur allégorique, Tityre, Ménalque, Urien, Nathanaël, le porte-parole de l'auteur. Mais Ménalque exprime ici une de ses antipathies directrices.

L'homme à principes, c'est celui qui veut enfermer la Vie dans une formule qu'il n'a pas inventée, celui qui prend au sérieux son masque, croit à sa propre hypocrisie et se plaît à s'ignorer soi-même. C'est le « primaire » de la morale néophyte, de la « libre-pensée », rat d'église, catéchumène de la religion socialiste. Rien de plus hostile à la nature droite, conquérante et raffinée d'André Gide. L'homme à principes pour lui et pour les esprits de sa race est le premier ennemi que chacun se découvre en soi, et l'ivresse de la liberté est le premier mobile qui anime celui qui ne veut devoir sa vertu qu'à lui-même. La conquête de cette liberté, c'est déjà tout un voyage, et le point de départ d'un esprit comme André Gide, c'est le dernier terme de bien des vies.

On n'arrive pas à la sincérité du premier coup, en effet. Se découvrir soi-même sous les livres et les phrases, les systèmes et les gestes habituels, cela supporte de nombreuses victoires et des combats sans nombre. André Gide ne nous les a pas racontés par le menu. Mais puisque chacun de ses ouvrages est une confession plus ou moins enveloppée sous la parure des symboles et des aventures imaginaires, leur histoire, c'est l'histoire de sa vie intérieure.

§

Il serait absurde de chercher, dans *l'Immoraliste*, dans *la Porte étroite*, ou dans les récits des *Nourritures terrestres*,

(1) *L'Immoraliste*, p. 165

des fragments d'autobiographie. Il est bien entendu qu'André Gide, ce n'est ni le Michel de *l'Immoraliste*, ni le Jérôme de *la Porte étroite*, ni Ménalque, ni Urien. Peut-être bien que tous ces personnages vivent en lui, en compagnie de quelques autres, mais, en vérité, cela importe peu. Cependant, d'après ses livres, les historiens à venir lui referaient une biographie psychologiquement vraie.

« Né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande, dit-il dans un article de polémique, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine ? » Puis, plus tard, la revue *l'Occident* ayant cru intéressant de demander à plusieurs de raconter les aspects de la terre occidentale, il poursuit, décrivant en de magnifiques paysages la Normandie et le Bas-Languedoc :

« Il est d'autres terres plus belles et que je crois que j'eusse préférées. Mais, de celles-ci, je suis né. Si j'avais pu, je me serais fait naître en Bretagne, à Locmariaquer la dévote, ou près de Brest, à Camaret ou à Morgat. Mais on ne choisit pas ses parents, et même ce désir, je l'héritai, je pense, avec le sang catholique et normand de la famille de ma mère, le sang languedocien, protestant, de mon père. Entre la Normandie et le Midi, je ne voudrais, ni ne pourrais choisir, et je me sens d'autant plus Français que je ne suis pas d'un seul morceau de la France, que je ne peux penser et sentir spécialement en Normand ou en Méridional, en catholique ou en protestant, mais en Français, et que, né à Paris, je comprends à la fois l'oc et l'oïl, l'épais jargon normand, le parlé chantant du Midi, que je garde à la fois le goût du vin, le goût du cidre, l'amour des bois profonds, celui de la garrigue, du pommier blanc et du blanc amandier. »

Rien de plus purement, de plus traditionnellement français, en effet, que le style, l'art, l'esprit, le goût d'André Gide. Française, sinon cette ferveur, du moins cette application de la ferveur aux choses de l'intelligence ; française, cette liberté d'esprit ; française, cette rigueur impitoyable dans l'analyse ; français, ce besoin d'accorder le rythme de la vie au rythme de la pensée. Pourtant, d'abord, il déconcerta le public français, même le public le plus cultivé. C'est qu'il est d'une minorité française, car s'il est impossible de distinguer laquelle des deux hérédités, normande ou languedocienne, a prévalu, on

voit aisément que la tradition protestante a été seule à contribuer à la formation première de cette intelligence, et, ce qui est plus important encore, de cette sensibilité.

Dans les quelques pages lumineuses qu'il a consacrées à Nietzsche (1), dont la rencontre fut une des aventures les plus importantes de sa vie mentale, je trouve cette phrase significative : « Il faut, pour bien comprendre Nietzsche, s'en éprendre, et seuls le peuvent comme il faut les cerveaux préparés à lui depuis longtemps par une sorte de protestantisme ou de jansénisme natif, des cerveaux qui n'ont rien tant en horreur que le scepticisme ou chez qui le scepticisme, — nouvelle forme de croyance qui mue amour en haine, — garde toute la chaleur d'une foi. » Et plus loin, citant M. Alfred Fouillée, dans le but de montrer que Nietzsche c'est l'aboutissement du protestantisme : « Je suis trop protestant moi-même, et, pour cela, j'admire trop Nietzsche pour oser parler en mon nom propre. »

Peut-être M. Gide lui-même est-il un aboutissement du protestantisme, mais non à la façon de Nietzsche, en rude Germain, d'autant plus passionné de culture et de liberté que la culture et la liberté sont, pour sa race, choses toutes nouvelles, mais en héritier d'une longue lignée de protestants français d'autant plus imprégnés de la culture moraliste du XVIIIe siècle que la révocation de l'Edit de Nantes les a murés tout à coup dans leur famille en leur fermant jusqu'à la Révolution tous les accès de la vie sociale dont ces cent ans devaient modifier complètement l'économie.

Mais cette évolution, qui va du protestantisme traditionnel à l'immoralisme de Nietzsche, puis le dépasse et cherche d'autres voies, c'est toute l'histoire intellectuelle de Gide. Il faudra que j'y revienne. Ce qu'il est important de noter, tout d'abord, c'est la part de l'éducation protestante dans la formation de l'imagination et de la sensibilité de cet écrivain, qui, d'abord, ne fut qu'imagination et sensibilité.

On voudrait lui composer une biographie probable, une légende, avec le minimum d'éléments que ses livres fournissent :

Fils de toute une lignée de pasteurs et de savants, il naît dans une famille où les hautes spéculations sont une tradition sacrée et où on ne conçoit guère le travail que sous la forme

(1) *Prétextes*, pages 162 et suivantes.

de l'étude. Il naît à Paris, mais tous les siens appartiennent à la vieille bourgeoisie provinciale et comme il est de santé délicate, il va, dès sa petite enfance, passer une partie de l'année dans le clair soleil du Midi, ou à l'ombre parfumée du verger normand. Cette heureuse circonstance l'arrache tout petit à la fièvre des livres qui déjà possède sa jeune intelligence et lui fait goûter les beautés vivantes : la lumière et les bois, la ligne pure des montagnes et le bruit des flots, les fruits juteux et le soleil clair. Son enfance est religieuse et fervente; tout, autour de lui, semble fait pour lui donner la haine de ce qui est frivole, et la tendresse dont on l'entoure fait qu'il ne songe pas à réagir contre un milieu dont il sent la noblesse. Une notion très élevée du devoir domine du reste la maison tout entière et la religion qu'on enseigne à l'enfant, malgré tout ce que l'orgueil huguenot peut y avoir mis de pharisaïsme, reste vivante parce que l'on conserve encore le souvenir confus du temps où il fallait un certain courage pour en suivre les préceptes. Les rares et pauvres pratiques du culte protestant sont loin d'avoir sur l'imagination enfantine la puissance d'exaltation des magnifiques cérémonies du catholicisme, mais elles ne peuvent manquer de garder une longue influence sur un adolescent fier et grave qui s'enorgueillit d'avoir le droit de se faire de Dieu l'image qu'il lui plaît. Pour le moment, le petit André Gide lit la Bible, et le livre sacré le passionne (1). Il y voit de merveilleux contes et s'y accoutume aux plus nobles symboles. L'Ancien Testament l'enchante, l'habitue à ce grand style tragique et pittoresque que plus tard il exprimera si puissamment dans *Saül*. Il lit la Bible, mais il lit aussi *les Mille et une Nuits* dans la vieille et charmante version de Galland, et les grâces surannées de la sultane Schahrazade, vêtue comme Roxane, adoucissent une imagination que le sombre éclat des chroniques hébraïques et la furieuse éloquence des prophètes pourraient tendre à l'excès.

O joie des rêves permis ! « Vous savez mon admiration pour ce livre, écrit-il plus tard ; mon père, qui l'admirait aussi, le mit entre mes mains de si bonne heure que c'est, je crois, avec la Bible, le premier livre que j'aie lu. » Jolies visions d'un Orient doré, romanesque et merveilleux où rien n'est impossible, et où les plus beaux songes d'amour et de gloire

(1) *Prétextes*. Lettres à Angèle X., p. 146.

se logent d'autant mieux que le décor en est plus lointain. Quels thèmes pour une jeune imagination qui s'éveille! Tous ces beaux récits arabes charment également l'enfant recueilli. Mais il en est un dont l'héroïsme et la mélancolie résonnent au plus profond de son âme : c'est l'histoire de Sindbad le marin, l'éternel voyageur, l'homme qui ne se résigne jamais aux délices habituelles. Il ne sait pas encore pourquoi, mais dans ce personnage, il sent un ami, un frère lointain, et ce sont les tribulations impossibles de Sindbad qui lui donnent d'abord ce sens aigu de l'exotisme, ce besoin de fuir sans cesse à la recherche « de ce qui est autre », que nous trouvons dans toute son œuvre.

Sindbad le marin! J'imagine qu'il songeait à lui lorsque, pour aller passer ses vacances en Normandie, il s'arrêtait au Havre et voyait les vaisseaux s'éloigner dans la rade. Avec quelle émotion il les regardait se perdre à l'horizon, les beaux navires que les vents — qui sait? — peuvent pousser dans les tempêtes vers les pays mystérieux, où, bien loin, de l'autre côté de la terre, on admire des paysages étranges et l'on respire des parfums inconnus. Ivresse des départs, désir fou des nouveaux aspects de la vie, fuite éperdue vers l'éternel ailleurs, sentiments essentiels et directeurs de cette âme ardente et tendue, et qui dès l'aube furent en elle. « Ceux d'entre nous qui ont le sens de la fuite des choses, dit finement Jules Tellier, le nouveau les attire peu, mais ce qu'ils ont entrevu une fois, ils ne peuvent se faire à l'idée de ne le retrouver jamais. Ils ont moins la passion de voir que de revoir. Ainsi de moi. Il y a des lieux où j'ai laissé un peu de mon âme. » D'une nature toute différente, André Gide laisse aussi un peu de son âme partout où il passe. Mais, dans tous ses premiers voyages, du moins, il s'éloigna sans tourner la tête, peut-être parce qu'il lui paraissait que les richesses de son cœur étaient inépuisables. Au sens de la fuite des choses, s'oppose ici l'inlassable curiosité des choses nouvelles, à l'attachement, au bonheur difficilement conquis, le désir d'un bonheur toujours risqué.

Tout cela est en Gide dès l'enfance, mais ce n'est d'abord qu'un sentiment confus. Son intelligence reste fidèle au chemin tracé. Il travaille, il s'orne de tout ce que la culture intellectuelle la plus fine peut lui donner. Il lit tous les livres et s'il ne néglige aucune littérature, la discipline classique et

française ne lui en donne pas moins la couleur, la tenue de son goût, et cette horreur du médiocre et du bâclé qui lui permettra les plus dangereuses curiosités.

Mais que toute cette culture est desséchée ! Les livres se répètent, on a vite fait d'épuiser ce qu'ils tiennent d'intime et de profond.

André Gide a vingt ans, il est fou de littérature, et excédé de ce que les livres contiennent de vaine littérature. D'autre part, il a transporté dans le domaine de la pensée cet esprit d'aventure qui, tout petit, le faisait rêver des voyages de Sindbad le marin. Il a abandonné l'orthodoxie réformée ; la discipline protestante, qu'il a subie si puissamment, a poussé elle-même à cette renonciation, car par le fait même qu'une religion se délivre de son passé autoritaire, et qu'elle admet le libre examen, elle devient nécessairement illimitée, indéfinie, presque indéfinissable, et le jour où la liberté dont elle a fait sa loi lui apporte l'athéisme ou l'anarchie, elle se trouve dans l'impuissance de les proscrire, ou même de les éloigner d'elle. C'est parce qu'il est protestant par l'hérédité et par la culture que Gide veut chercher Dieu non sur la grand'route, la route commune, mais parmi les mauvais chemins.

Dès lors, il veut se faire sa loi. Mais, surtout, il veut vivre, sentir, aimer, « donner son sens complet au mot exister ». Tout l'y pousse et le moment même lui est favorable. Nous sommes aux environs de 1890. La génération française qui prend conscience d'elle-même étouffe dans les vieux cadres que les héritiers immédiats de la Guerre lui ont faits. Elle se refuse à reconnaître la légitimité de l'étrange compromis qu'on a naïvement cru durable, entre les nécessités d'une organisation sociale autoritaire et la logique d'une philosophie anarchique et démocratique. Le boulangisme a mis le débat sur le terrain politique ; la jeunesse le transporte partout, — littérature et sociologie mêlées, — liberté de l'art, liberté de l'amour, liberté du plaisir, liberté morale, liberté sociale ; c'est une insurrection universelle. On s'y jette avec fougue, avec ivresse, avec passion. L'ambition et l'esprit de secte y trouvent bien leur compte, mais quelle générosité !

André Gide aussi se mêle au tumulte, mais d'un peu loin, parce qu'une pudeur, une aristocratie instinctive le retient ; puis aussi parce que, tout préoccupé de la vie intérieure, il

laisse à d'autres le souci social. Cependant, comme toute sa génération, il aspire confusément à quelque chose de neuf; et de cette première incursion dans la vie, et du reploiement sur soi-même qui s'ensuit naissent *les Cahiers d'André Walter*.

Ces cahiers, à l'époque où ils parurent, ce furent, pour certains adolescents, ce que *Sous l'œil des Barbares*, *Un homme libre*, *le Jardin de Bérénice* furent pour d'autres : une révélation sur eux-mêmes, un bréviaire, presque une règle religieuse. L'éducation, la force du sentiment intérieur, dit M. Albert Thibaudet, qui semble subir encore cet enchantement, paraissent avoir interdit à Walter la vie présente. Il est fait tout entier de souvenir ou d'attente, ou mieux de tous deux ensemble, de ce que le latin unit dans cet admirable mot dont il faut goûter tout le sens étymologique : *desiderium*.

Cette figure inoubliée de l'amour voilé, différé, recueilli, Emmanuèle, ne se révèle à nous que par son image dans une âme frémissante et tendue. Souvenir, attente, sont les milieux translucides où tout s'ennoblit, et s'épure et la vie, semble-t-il, n'est plus qu'une brise qui dirige vers eux des cortèges de reflets.

« En vérité, qu'il était doux d'y vivre ! Mais on ne s'éternise pas dans l'attente. Il y avait déjà, dans *les Cahiers d'André Walter*, une vigueur fiévreuse et voilée qui montrait que, bientôt, celui qui avait tant aimé ce jeune homme trop fin allait partir pour de plus dangereuses aventures. *Le Voyage d'Urien*, c'est une série d'images somptueuses où s'amusait sa soif de départ ; c'est l'odyssée de ceux « qui aimèrent la vie, et qui, de la hauteur même de cet amour, voulurent différer de vivre ». Des *Cahiers* au *Voyage d'Urien*, l'œuvre de Gide semble figurer un va-et-vient de l'attente inquiète au départ triomphal, et *Paludes*, entre le désir et le regret, le rêve et l'aventure, c'est le symbole du temps présent, de la vie normale, du point fixe. Dans *les Nourritures terrestres*, la pensée s'affermit. Livre étrange et profond, livre intime, véritable confession d'une âme qui se cherche dans ses propres méandres : des paysages et des maximes, des symboles et des portraits, de l'humour et de la tendresse ; le livre peut-être où l'auteur a le plus complètement mis à nu sa façon de sentir. Pourtant, dans l'apparent désordre de ses aspirations alternées, la pensée enfin cherche une ordonnance ;

un art plus mûr, plus complet et surtout plus simple, s'y annonce.

L'écrivain s'est décidément trouvé lui-même; il se connaît, il sait où sont les bornes de sa sensibilité, quelles sont les directions de son imagination et quelles sont ses impossibilités. Certes, il donnera encore quelques-uns de ces livres où il humait des paysages, et s'y admirait en reflet, mais cet art, tout de sensibilité, ne lui suffit plus ; il a compris que rien ne dure que ce qui est ordonné et précis. Il a été trop passionnément de son temps pour ne pas se donner tout entier à cette littérature toute de sensations, à laquelle il a su imprimer un incomparable éclat, à cette littérature purement impressionniste qui parut un moment la fin dernière de l'art. Mais la dernière aventure esthétique de notre temps a été précisément le repentir de l'impressionnisme, le retour de toute une génération d'artistes vers une discipline classique. Chacun y est revenu à sa manière. Sans parler des innombrables suiveurs qui se pâment au nom de Poussin sans le bien connaître, et parce que ce grand homme leur paraît ce qu'il y a de plus nouveau, beaucoup d'artistes estimables ont mis leur néo-classicisme dans une sorte de bimbeloterie historique, qui ne peut rien nous donner que d'artificiel et de desséché. D'autres ont cru nécessaire de brûler ce qu'ils avaient adoré, et de biffer de l'histoire morale de la France toute « l'erreur romantique ». André Gide, en suivant son chemin de Damas, n'a rien voulu jeter de son bagage, et son retour au classicisme, ce n'est que la mise en ordre des richesses sentimentales qu'il a rapportées de ses plus romantiques voyages.

C'est de cette nouvelle tendance de son art et de son esprit qu'est sorti *l'Immoraliste*, livre contracté, d'une concision stendhalienne, et si plein de choses que le lecteur en est comme étourdi.

Magnifique évolution littéraire qui suffirait à donner à la carrière d'André Gide une valeur d'exemple. Mais, on l'a vu, la littérature, pour cet artiste de la morale, n'a d'intérêt que pour autant qu'elle exprime l'homme et sa vie profonde. *L'Immoraliste* et *la Porte étroite*, son œuvre dernière. son œuvre la plus forte et la plus simple, la plus vivante et la plus humaine, sont les deux volets d'un dipty-

que où l'on voit, comme dans les tableaux des vieux maîtres, en une émouvante allégorie, les deux pôles entre lesquels se balance l'idéal nouveau; André Gide qui, jusque-là, n'avait fait que raconter, pour quelques amis, les intimités de son âme, y expose quelques aspects essentiels des problèmes moraux les plus angoissants et les plus actuels.

§

Il ne faut chercher, dans *l'Immoraliste* et dans *la Porte étroite*, ni des fragments d'autobiographie, ni des plaidoyers. Ce sont des œuvres d'art, des romans, et un roman qui est une œuvre d'art sincère et vécue, comme on disait il y a quinze ans, est doué d'une logique intime qui conduit l'auteur malgré lui; la dialectique n'a rien à y voir et s'il comporte une signification, une leçon, c'est que tous les spectacles de la vie comportent une signification, ou plusieurs significations. André Gide ne prend parti ni pour ni contre son dangerenx héros et ce serait une singulière aberration que de voir, dans *la Porte étroite*, une exaltation de la vertu protestante, ou un acte d'accusation contre cette vertu.

Pourtant, il faudrait être aveugle et volontairement aveugle pour ne pas distinguer dans *l'Immoraliste* quelques « idées très pressantes et d'intérêt très général », que l'auteur a mis « toute sa passion, toutes ses larmes et tout son soin » à exprimer. Ce livre est sorti de la rencontre de Gide avec Nietzsche. Rencontre décisive. Certes, un esprit ne reçoit d'un autre esprit que ce qu'il possédait déjà. Le nietzschéisme de Gide était en Gide avant que celui-ci ait lu une ligne de Nietzsche. Il était dans le souci de se faire soi-même sa religion, sa morale, qui possède tous les protestants quand ils réfléchissent sur eux-mêmes. Mais la lecture du philosophe allemand n'en fut pas moins, pour l'auteur des *Nourritures*, le coup de fouet nécessaire. C'est là qu'il trouve la formule de certaines idées flottantes en lui et de certains sentiments innés : l'horreur du repos, du confort, de tout ce qui propose une diminution à la vie. C'est Nietzsche qui lui permet de transporter dans le plan intellectuel ce besoin du voyage qui était dans sa sensibilité ; c'est Nietzsche, enfin, qui lui impose la formule de cette vérité : que chacun possède *sa* loi et *son* Dieu, la loi commune n'étant qu'une question de police.

Au fond, c'est cela tout l'immoralisme. Gide, comme tant d'esprits contemporains, en est d'abord tout illuminé ; affirmation de la vie, guerre à l'ascétisme chrétien, parce qu'il est d'essence pessimiste, affirmation passionnée de la morale individuelle contre la morale commune, désir de se surmonter sans cesse. Tout cela se tient : c'est presque un corps de doctrines. C'est l'aboutissement nécessaire du romantisme philosophique. Comment, quand on s'est habitué à la plus entière liberté d'esprit, ne pas tenter d'en faire l'expérience ? *L'Immoraliste*, c'est cette expérience.

Qui ne connaît ce roman qui, sous son allure hardie, garde toujours une merveilleuse tenue, une admirable noblesse ! Michel est un érudit, de santé délabrée, d'intelligence fine, mais de volonté et de sensualité engourdies. Il épouse la saine Marceline ; il l'épouse sans amour, mais il compte bien finir par l'aimer. Cependant, la tuberculose se déclare : il doit se soigner. D'abord, il y met de l'indifférence, puis, peu à peu, de la passion et tout en lui se subordonne à cette passion : il veut guérir, il découvre son corps, il n'a plus qu'un but, qu'un devoir, rendre à ce corps la santé, la beauté. Il ne fréquente plus que des êtres instinctifs dont les instincts s'expriment avec la force et la sauvagerie primitives. Ils sont pour lui le modèle à égaler, et il les égale en effet ; il guérit, il reconquiert la santé, la force, il acquiert une volonté de vivre qu'il n'avait jamais eue, et cette volonté de vivre gouverne son être entier. Cet érudit, ce produit de la culture proclame l'échec de la culture. Il ne vit plus que pour sa liberté, et au désir de cette liberté, il sacrifie tout : son bien, sa considération, sa femme même, car la pauvre Marceline est tombée malade à son tour. Il voudrait bien la soigner, il s'y essaye, mais la maladie l'importune : les malades ne font que souiller la face divine de la vie. Et peu à peu, Michel s'écarte de Marceline, qui meurt dans la solitude et le chagrin : il a conquis sa liberté.

Je crois que jamais mieux que dans ce roman on n'a pu sentir à quel point la logique intime d'une œuvre d'art conduit l'auteur malgré lui. J'imagine qu'en commençant son livre André Gide avait dessein de faire de l'Immoraliste un héros. Mais le développement naturel des sentiments et sa scrupuleuse honnêteté ont contredit cette velléité. Michel n'est pas

un héros. Toute sa volonté, toute son intelligence, toute sa ferveur aboutissent, en somme, au même résultat que le plat égoïsme des âmes les plus vulgaires. Il a recherché l'extrême, la perfection d'un genre, il retombe lourdement sous la loi commune. Son immoralisme n'est qu'une sorte d'immortalité cynique et cette liberté si durement conquise ne s'exerce que contre des faibles; bien faciles victoires! La désillusion est rude pour ceux qui partirent d'un cœur triomphant vers la conquête de la morale des maîtres, et le théologien orthodoxe a le droit de sourire. Quelques beaux voyages qu'ait faits cette âme, elle retombe à la boue du Port. Si la morale des maîtres ne peut s'exercer que quand on est en situation de vivre comme un maître, il faut avouer qu'elle perd beaucoup de sa valeur philosophique.

Pourtant il reste à l'Immoraliste d'avoir tenté une belle aventure. Même quand les forces manquent, la bonne volonté mérite la louange. Michel n'a pas trouvé l'héroïsme, le surhumain, en dehors de la loi; à l'exemple de Pascal, n'est-ce pas dans l'obéissance à la loi qu'il faut le chercher? André Gide y songe et sa pensée orientée vers ce nouvel objet fait un curieux retour sur elle-même et sur son passé. Une curiosité fervente, comme toutes ses curiosités, l'attire un instant vers la morale autoritaire et catholique. Le point de vue social, pour la première fois le préoccupe, et il écrit cette merveilleuse parabole de *l'Enfant prodigue* où pour la première fois se trahit chez lui le souci de sauvegarder le patrimoine moral acquis par les ancêtres. Mais le catholicisme répugne aux extrêmes, et André Gide y tend toujours de toutes ses forces. S'il cherche le surhumain dans la vertu, dans la vertu selon la loi, c'est à la vertu protestante qu'il le demandera : *la Porte étroite* est un roman huguenot.

Rien de plus pur, de plus élevé que ce livre. Il y règne une atmosphère d'édification, une longue hérédité chrétienne s'y trahit. Pourtant, on n'y entrevoit ni le prêtre, ni le dogme : ce n'est que le développement, dans une âme exceptionnellement élevée, du germe chrétien déposé par le passé.

André Gide n'a pas écrit d'œuvre plus parfaite que *la Porte étroite;* son style, son art y atteignent à la simplicité sublime des grandes œuvres. La phrase limpide et diaphane y acquiert une fermeté toute classique et digne des

plus beaux modèles. La véhémence et la profondeur dramatique des sentiments s'accroissent de la discrétion et de la modération du ton, et ceux-là mêmes qui ne s'intéressent pas aux problèmes intérieurs ne manqueront pas d'en sentir l'émotion pour peu qu'ils aient le sens de la beauté littéraire.

Le thème est plus simple, plus uni que dans *l'Immoraliste.* L'auteur nous introduit dans une famille provinciale et protestante, la famille Bucolin : un père qui vit retiré avec ses enfants dans une vieille propriété aux environs du Havre. La mère, trop aimable créole, abandonna jadis le foyer pour suivre un amant, laissant derrière elle d'effroyables ruines sentimentales. L'aînée des filles, Alissa, assez grande, au moment de la fuite et de la faute, pour la deviner tout au moins, en a gardé dans l'âme une inguérissable blessure. Elle aime son cousin Jérôme, celui qui conte l'histoire. Tout les destine l'un à l'autre, tout les apparie. Pourtant, elle recule sans cesse l'heure attendue du mariage, et finit par se refuser pour ne pas appauvrir l'idée qu'elle s'est faite de son amour, ou, plus noblement encore, de crainte que Jérôme, satisfait, ne continuât pas de travailler à son perfectionnement.

Que cela est pauvrement dit ! On ne résume pas, on ne raconte pas un tel livre, que l'auteur a su animer de cette magie qui fait vivre. L'héroïsme d'Alissa est fait d'une notion si fine de l'héroïsme et de la vertu qu'il faut être dans l'atmosphère du roman pour l'admirer et pour le comprendre. Nous assistons ici à la culture de la vertu, et derrière ce que le cas a d'humain dans son exaltation surhumaine, il n'est pas difficile de découvrir le pendant à *l'Immoraliste*, la recherche de l'extrême, de la perfection dans les cadres de la loi morale chrétienne.

Aussi bien a-t-on remarqué que l'effort d'Alissa n'est pas plus sain que celui de Michel.

Dans un article publié par *l'Art moderne*, sous la signature L. St. H., je trouve cette observation très fine : « Des natures comme celle d'Alissa sont désorbitées par leur noblesse même ; la pureté de leur métal les rend impropres à la résistance ; ne nous y trompons pas. Certes, le désenchantement de sa jeune âme fut atroce, mais qui de sensible n'a été, avant l'âge, désabusé d'aucune foi ? Cette douce jeune fille est en révolte contre ce qu'il y a de plus féminin dans sa nature,

contre justement cet attachement à l'individu, cette compréhension du particulier, cet amour passionné de l'être défini, limité et relatif qui est le propre du cœur des femmes. Elle veut embrasser l'universel ; ses forces n'y suffisent pas, et elle trompe par de subtils sophismes sa logique : sa vertu même, sa profonde honnêteté, son innocence de toute attitude la desservent. Tout son héroïsme n'aboutira qu'à créer autour d'elle une atmosphère de tiers ordre ; il faudra qu'elle se dépêche de mourir pour sauvegarder un rayon de cette beauté intérieure qui comporte toujours de la joie. »

Juste objection, mais qui s'adresse en somme à toute la morale héroïque, et que les casuistes catholiques ont érigée en règle. L'héroïsme n'est pas permis à toutes les âmes. Quand on veut atteindre les cimes, il faut cheminer au bord du précipice, et le moindre faux-pas vous y jette. Qui a voulu trop s'élever retombe de plus haut. Mais quoi ! il est beau et il est utile que certaines âmes n'aient pas peur de courir de vaines aventures. Quelle que soit la triste sagesse où ils arrivent, ceux qui chercheront la règle de leur vie sur les mêmes chemins qu'Alissa, ou même que Michel, se seront donné de nobles raisons de vivre, et peut-être auront-ils plus qu'on ne croit éclairé le chemin pour le grand troupeau qui les suit.

Les meilleurs d'aujourd'hui se sont engagés, à l'heure la plus belle de leur vie, dans ces sentiers étroits, et il y a, dans la double aventure qu'André Gide a racontée, le symbole le plus clair et le plus émouvant des jeux douloureux où s'est risquée notre conscience trop instruite. De l'héroïsme de l'obéissance à l'héroïsme de la liberté, quel beau, quel périlleux voyage que l'âme française entreprit sans crainte, au risque d'y perdre à jamais son incomparable héritage ! Peut-être aujourd'hui songe-t-elle au retour. Il y a, dans *la Porte étroite*, un frisson nouveau. Mais le retour ! Ce n'est jamais sans regret qu'on y songe. En nous parlant d'Alissa, André Gide ne peut oublier Michel, et si des esprits dogmatiques lui reprochent de ne pas s'être prononcé entre eux qui ne leur répondrait : à qui ne veut de bonheur que risqué il est possible de s'imposer la contrainte de ne pas choisir. Notre temps n'a pas encore su choisir : est-ce sa faiblesse, est-ce sa noblesse ?...

Et puis, André Gide n'a pas vécu sa dernière aventure...

L. DUMONT-WILDEN.

38

LUTHER

—

Les monastères,
On les voyait jadis ainsi que de grands fronts
Du fond des bois, du bout des monts
Illuminer la terre ;
Au-dessus d'eux les étoiles posaient leurs sceaux;
Leurs tours les éclairaient comme autant de flambeaux,
Et, sur les champs, les clos, les lacs et les vallées,
Ils dardaient de très haut
Le dogme inexpugnable et la foi crênelée.

Rome pensait pour tous,
Mais eux songeaient pour Rome ;
Ils dominaient la vie et les brusques remous
Que creusait en son lit le flot rétif des hommes;
Partout, de bourg en bourg, de cité en cité,
Pesaient sur les cerveaux leurs blocs d'autorité ;
Peuples des pays clairs, peuples des landes sombres
N'étaient que leur vouloir sacré devenu nombre ;
Ils déployaient sur Dieu leurs syllogismes froids ;
Ils inspiraient la crainte au cœur sans peur des rois
Et personne n'osait au brasier de son âme
Réveiller un feu d'or qui ne fût point leur flamme.

Pendant mille ans
Ils maintinrent ainsi, comme un glaive en sa gaine,
A la merci de leur bras ferme et vigilant
L'ardeur humaine :
L'esprit ne sentait plus en lui comme un ferment
L'angoisse rude,
La recherche était morte et l'on croyait dûment
Par habitude,

Le doute allègre était traqué de seuil en seuil
Comme une bête.
Et celui-là mourait qui pavoisait d'orgueil
Humain, sa tête.

O ce grand ciel chrétien, despotique et mental,
Envoûtant sous ses lois l'espace occidental,
Qui donc l'affronterait, là-haut, sur la montagne?
Ce fut un moine ardent, sensuel et buté,
Grand de lucide volonté,
Qu'offrit à l'univers un pays d'Allemagne.

Les textes nus et froids lui semblaient sans vertu :
C'étaient des poteaux secs qui se croyaient des arbres.
L'esprit vivant gisait sous la lettre abattu,
Et le pape, là-bas, dans sa ville de marbre,
Mettait la grâce en vente et trafiquait du ciel.
Partout le décor creux masquait les lignes fermes
Et les rugueux piliers d'un temple essentiel ;
Les pépites de l'or semblaient autant de germes
Dont les prêtres ensemençaient le sol chrétien ;
Tout un peuple de saints imposait sa tutelle
A la supplique humaine et la chargeait de liens ;
Le cri direct de l'homme à Dieu n'avait plus d'ailes.
Bien qu'il ne vît autour de lui
Que des poings de fureur se crisper dans la nuit
Et des gestes armés de crosses
Le menacer, soudain, de vengeances féroces
Jusqu'au delà de son tombeau,
Bien que le monde entier pesât sur son cerveau,
Avec ses vieux décrets et ses vieux anathèmes,
Rien n'empêcha Martin Luther,
Devant l'aube du matin clair,
De penser par lui-même.

Il libéra le monde en étant soi pour tous.
Comme une forteresse, il maintenait debout
Près de son cœur, sa conscience :
La Bible était pour lui, non pas une prison
De textuelle obédience,
Mais un jardin bougeant sous l'or des frondaisons
Où chaque homme, selon son âme,
Choisit la fleur qu'il aime et mord au fruit qu'il veut
Et, sous le ciel ardent de flammes,
Distingue le chemin qui le conduit vers Dieu.

Voici la vie, après combien de jours, ouverte
A la croyance libre et la saine ferveur.
L'idée humaine enfin marche à sa découverte
Et prend le jeune orgueil pour guide et pour sauveur.
Il n'importe que tonne encor la voix romaine,
Luther a sous la foudre engrangé la moisson ;
Sa force, il l'a trouvée en son âme germaine
Que la nature entière emplit de son frisson ;
Il est homme de passion franche ; il le crie.
La vigne de la chair, il la veut vendanger,
Jamais il n'est au bout de sa propre furie
Ni de sa joie âpre et folle d'être en danger.
Il est terrible et gai ; son humeur est soudaine.
Il est contradictoire avec ténacité ;
Tous les fleuves d'amour, tous les torrents de haine
Creusent, sans le trouer, son grand cœur exalté.
Il demeure inquiet jusques dans sa victoire,
Et, quand la mort s'étend de son cœur à son front,
On dirait que la nuit voile d'une aile noire,
De roc en roc, les flancs et le sommet d'un mont.

ÉMILE VERHAEREN.

LA MUSIQUE
ET LA CHANSON POPULAIRE

S'il y a dans les diverses étapes de l'art musical une heure émouvante et belle entre toutes, c'est bien celle où fut constitué le système de tonalité qui, depuis, sert de base à la musique. Le seizième siècle finissait, illuminant de ses derniers feux la cathédrale de sons édifiée par Palestrina et les musiciens de l'Eglise catholique Et voici qu'à l'aube du nouveau siècle, la modulation — fleur troublante et mystérieuse — allait éclore.

Cette époque, la partie tout au moins qui précéda la floraison, présente avec la nôtre des analogies singulières. Dans l'une et dans l'autre nous assistons au plein épanouissement d'une forme d'art : contrapuntique autrefois, de nos jours harmonique. Nous voyons se produire les mêmes efforts pour s'évader de règles strictes, d'un empirisme conventionnel, et atteindre des cimes inexplorées. Enfin nous remarquons, ici et là, l'emploi systématique des thèmes populaires. Mais, tandis que la période médiévale, peu soucieuse de l'idée et s'attachant surtout à sa mise en œuvre, apparaît comme l'aboutissement d'une technique, il faut au contraire voir, dans l'actuel retour aux chants autochtones, l'indice certain et le facteur essentiel d'un renouveau. L'art si raffiné d'aujourd'hui cherche à se retremper, à se vivifier au souffle salubre de l'art primitif.

Après avoir, des origines jusqu'à nous, descendu le cours des âges, nous analyserons l'afflux de sang pur et jeune qu'apporte généreusement dans la musique, vieillie et fatiguée comme une fin de race, cette libre fille du plein-air, la Chanson Populaire.

Aussi loin que nous remontions dans le passé de notre histoire, nous y trouvons traces de la chanson populaire. Elle est, a dit M. Julien Tiersot, la seule forme lyrique existante — les chants religieux mis à part — pendant tout le

début du moyen âge. L'art musical ne se manifestera que plus tard, par la chanson monodique de ces poètes-musiciens, les Troubadours et les Trouvères Issu de la souche populaire il ne la reniera point, alors même qu'il sera parvenu à son plus haut degré de perfection, au moment de la polyphonie vocale. Pour les musiciens qui faisaient partie de cette école, je l'ai dit plus haut, la mise en œuvre seule importait. Le thème n'était que prétexte à arabesques vocales et à multiples contre-points. Loin de s'astreindre à créer eux-mêmes ces thèmes, ils n'hésitaient pas à traiter l'un après l'autre la même chanson, et rivalisaient entre eux de science, de fantaisie et d'étourdissante ingéniosité. Tout air en vogue fut ainsi le sujet de mille et mille combinaisons sonores; entre autres la célèbre chanson dite « de l'homme armé », que nous trouvons dans Dufay, dans Palestrina et dans presque tous les compositeurs religieux de ce temps.

Avec la modulation et la tonalité nouvelle qu'elle amenait, une réaction devait fatalement se produire. Aussi, à mesure que s'impose cette tonalité — c'est-à-dire pendant le dix-septième siècle — l'art devient plus personnel. Et lorsqu'avec Rameau notre harmonie moderne est définitivement établie, la chanson populaire et les modes anciens sont pour longtemps rejetés hors de la musique. « Rameau, écrivait Diderot, nous a délivrés du plain-chant.»

Délaissée par les musiciens, méprisée par les petits-maîtres et les précieuses, la chanson populaire se réfugie sous le chaume. Fidèlement transmise durant les longues veillées autour de l'âtre, elle conserve intacts sa fraîcheur et son parfum. C'est là qu'on la découvrira, un siècle et demi plus tard, quand le retour à la nature et à la vie des champs préconisé par Jean-Jacques Rousseau la remet à la mode. Airs populaires français ou étrangers bénéficient alors d'un engouement extraordinaire. Les mélodies écossaises surtout sont en faveur. Ceci ne doit pas surprendre, Mac-Pherson venant de publier en 1760 ses poésies attribuées à Ossian.

La venue du romantisme allait amplifier ce mouvement et l'étendre à la musique dramatique.

Comme toutes les manifestations de l'esprit humain, et plus encore peut-être, car elle sourd des profondeurs mêmes de la race, la chanson populaire porte en elle les caractères dis-

tinctifs propres au pays et au milieu qui la virent naître. Rien n'est plus simple en général, que de reconnaître un air d'Espagne langoureux et souple, d'avec le bruissement plaintif d'une mélodie scandinave, ou la fougue pittoresque d'une chanson russe. Et ce n'est pas seulement de pays à pays que les différences s'accusent, mais aussi, le plus souvent, de province à province et de terroir à terroir. D'un charme doux et tranquille dans l'Île de France [illegible], en Bretagne nasillarde comme le son de la [illegible] lourdement rythmée comme le pas des [illegible] qui la chantent, elle devient narquoise et [illegible] dans le Poitou, l'Aunis et la Saintonge, alors qu'on la retrouve, en Provence et dans nos pays de montagnes, grave comme du plain-chant et rude, âpre et grande comme la montagne elle-même. Celle-ci [illegible] nous transporte en plein moyen âge religieux ; celle-là a la [illegible] d'une poésie de Ronsard ; tandis que cette autre [illegible] de Villars, s'il est vrai, ainsi qu'on nous l'affirme, que le jour de Denain ses soldats la chantaient en marchant à l'ennemi.

Évocatrice d'un paysage ou d'une époque, quelles ressources la chanson populaire n'offrait-elle pas aux musiciens de la période romantique ! Envisagée sous ce seul angle, elle devait être pour Berlioz, ses contemporains et leurs successeurs, une inépuisable mine de pittoresque et de couleur locale.

Élève de Lesueur, un précurseur dont la constante préoccupation fut l'étude de la musique ancienne, Berlioz était admirablement préparé à l'utilisation des mélodies populaires. Néanmoins, qu'il nous fasse percevoir dans la course à l'abîme de la *Damnation de Faust* une chanson [illegible] ; ou que Meyerbeer reprenne, dans les *Huguenots*, le fameux « Ein feste Burg » prêté par Luther aux [illegible] ; ou encore que, plus tard, Gounod se serve d'un mode grec pour la chanson gothique, ainsi que Berlioz, du roi de Thulé, dans *Faust*, tous ne poursuivent qu'un but : obtenir un effet. Employée de la sorte, la chanson populaire ne pénètre pas jusqu'aux moelles de l'œuvre ; elle ne fait pas partie de l'ambiance ; elle se superpose ; elle fait tache ; elle n'est là, je le répète, qu'en vue d'un effet particulier et passager.

Le Désert de Félicien David, un peintre en musique, suivant l'expression d'Henri Lavoix, en même temps qu'il marque

l'apparition de l'orientalisme devenu depuis si envahissant, fait pressentir ce que sera la fin du dix-neuvième siècle.

Quel chemin parcouru, en effet, des mélodies écossaises, mises sans aucun relief par Boïeldieu dans *la Dame Blanche*, aux mélodies provençales — et notamment à cette marche des Rois Mages, baptisée jadis, par Lully marche de Turenne — dont Bizet a si heureusement tiré parti dans *l'Arlésienne !* Quelle distance entre les airs russes que l'on trouve dans le septième et le huitième *quatuor* de Beethoven, et la *Symphonie Cévenole* de Vincent d'Indy, bâtie sur un chant montagnard français ! Ici, la mélodie populaire participe à la vie générale de l'œuvre ; elle en est l'un des éléments primordiaux, constitutifs, au même titre que tout thème issu de l'imagination du compositeur.

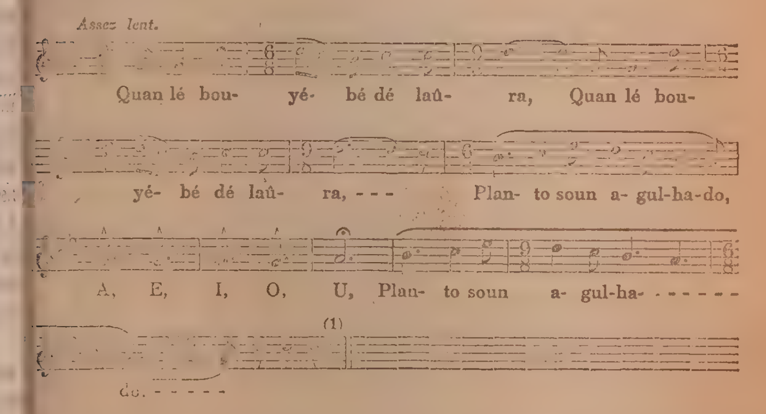
Dans le domaine symphonique, Saint-Saëns et Lalo ont aussi maintes fois développé des airs populaires. Quelques-uns de leurs ouvrages de théâtre en contiennent également. Mais à l'encontre des auteurs de *Carmen* et de *Fervaal*, d'*Henry VIII* et du *Roi d'Ys*, et de bien d'autres, Richard Wagner s'est toujours refusé à faire intervenir la chanson populaire dans ses drames. Son penchant pour elle était cependant très réel; la berceuse allemande de *Siegfried-Idyll* nous en donne la certitude. On a expliqué cet ostracisme en disant qu'à ses yeux l'élément pittoresque devait disparaître, s'effacer devant l'élément passionnel. Manière de voir qu'il n'a pas été le seul à mettre en pratique.

N'ayons garde d'oublier, en passant, la personnalité étonnante de l'abbé Listz, grand vulgarisateur de mélodies hongroises, et arrivons à l'apogée de cette période avec deux noms qui la dominent toute : Grieg et l'école russe.

L'on sait l'originalité et le charme captivants de ces mélodies scandinaves ou slaves et la résonnance imprévue qu'elles ont éveillée dans la sensibilité de Grieg, de Borodine ou de Rimsky-Korsakow. Saluons en eux la fondation d'un art s'appuyant entièrement sur les chants aborigènes, considérés comme patrimoine national. Les premiers ils ont nettement compris et indiqué les richesses nouvelles, immenses, que la musique en pouvait tirer au triple point de vue rythmique, mélodique et harmonique.

A part les cris, la *grande* d'Auvergne en est un, que les

pâtres se renvoient longuement de sommet à sommet, ou les chansons à grand vent, tel le *briolage* du Berry, que les bouviers au labour lancent à pleine voix au travers de la plaine, les mélodies populaires présentent d'habitude un rythme accentué. Beaucoup d'entre elles, ne l'oublions pas, sont des airs de danse. Faut-il rappeler les *rondes*, répandues un peu partout, la *montagnarde* et la *bourrée* auvergnates, le *bal* de Bretagne, la *farandole* provençale, les *treilles* du Languedoc? Celles-ci se faisant remarquer par leur banalité désespérante. Car, contrairement aux pays de l'Ouest et du Centre, nos provinces méridionales ne se distinguent pas par l'originalité rythmique. Les plus belles chansons — il en est d'admirables, *Quan lé bouyé bé dé laûra*, pour n'en citer qu'une — y sont contemplatives.



Allègres ou calmes, capricieux ou gauches, sautillants ou lourds, quelle variété dans les rythmes et comme l'âme des peuples a laissé là son empreinte ! Semblable à un cours d'eau sinueux et fantasque, elle s'épanche librement loin des digues et de la rectitude monotone des quais. A la carrure et à l'unité de mesure, elle oppose victorieusement l'asymétrie des membres de phrase et l'enchevêtrement des mesures binaires ou ternaires.

Pendant trop longtemps, l'idée musicale s'est vue encerclée par la carrure. Trop longtemps elle a dû se contracter, se res-

(1) Extrêmement répandue dans le Comté de Foix, le Languedoc et la Gascogne.

serrer afin de ne pas dépasser les quatre, huit ou seize mesures réglementaires. Nombres fatidiques, hormis lesquels point d'équilibre. Si, rarement, l'on faisait intervenir un membre de phrase de trois mesures, un groupe identique lui donnait immédiatement la réplique et la symétrie n'était pas rompue. Avantage précieux pour l'auditeur. La coupe uniforme de ces phrases lui en rend aisée la compréhension, l'oreille y découvrant facilement des points de repère. Songez qu'au milieu la demi-cadence joue le rôle de la césure en poésie, et que la cadence parfaite vient tout au bout à l'endroit même de la rime. Aujourd'hui encore l'accoutumance à la carrure est telle, tant de compositeurs s'obstinent à en user, qu'il faut chercher là une des causes de la répugnance montrée par les foules envers la musique qui est de la « mélodie continue ». J'accorde volontiers que la carrure est indispensable à la plupart des danses, et aussi que certaines phrases musicales s'en accommodent fort bien. Ce qui est détestable c'est, en généralisant, d'avoir voulu couler toute musique dans un moule unique. Que de fois l'on a ainsi brisé l'essor de la mélodie ailée, maintenue à terre, meurtrie et pantelante ! Est-ce que le bruit des flots ou le vent dans les feuilles ne sont pas fluides et changeants ? Ne sont-ils pas faits, malgré leur apparente unité, de palpitations multiples et irrégulières ? Pourquoi refuser cette complexité à la musique, le plus imprécis de tous les arts ?

La chanson populaire, elle, fait preuve d'une indépendance absolue vis-à-vis de la carrure. Elle ne la fuit pas, certes, mais elle ne la cherche pas. En vraie fille de la glèbe, elle n'obéit qu'à sa nature prime-sautière. Cinq, sept, huit mesures, ou plus, ou moins, peuvent s'enchaîner ; trois mesures peuvent répondre à quatre et réciproquement, voilà qui ne l'inquiète guère. Elle n'a souci que d'aller, venir, tourner, la démarche merveilleusement souple, balancée légèrement et toujours eurythmique.

Cette liberté d'allures elle la doit aussi aux brusques changements de mesure. Quiconque a essayé de noter les vieux airs sur les lèvres paysannes sait toute la difficulté que cela présente parfois. Ils sont si ondoyants, et si rigides sont les barres de mesure ! Pour en respecter les moindres inflexions, il est nécessaire, non seulement de déplacer des accents, mais d'intercaler très souvent une mesure binaire entre deux mesures

ternaires, ou inversement. Nul de ceux qui me lisent n'ignore certainement qu'une mesure est un composé de temps forts et de temps faibles. La place de ces temps dans une mesure binaire ne peut évidemment être la même que celle occupée par eux dans une mesure ternaire, puisque, dans un cas, nous avons deux temps et dans l'autre trois. Dès lors, plusieurs mesures, soit binaires, soit ternaires, entendues à la suite ramèneront périodiquement et aux mêmes places les mêmes temps, forts et faibles, ce qui ne se produira pas si, binaires et ternaires, les mesures sont mélangées. La juxtaposition de deux mesures non semblables donne naissance aux mesures à cinq temps (trois et deux), et à sept temps (quatre et trois). L'une et l'autre, et davantage la première, se rencontrent dans la chanson populaire. Elles ont passé à sa suite dans la musique, où leur usage devient tous les jours de plus en plus fréquent.

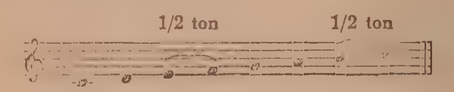
L'irrégularité de rythme et l'inattendu balancement qui résultent des divergences métriques sont pour nos oreilles modernes pleins de séduction. L'on en chercherait vainement des exemples dans la littérature musicale antérieure à nous. Il fut un temps où la formule rythmique acceptée par le compositeur, se poursuivait, mécaniquement peut-on dire, de la première à la dernière note du morceau. Bach, quand il empoigne un thème par ses quatre doubles croches, le maintient et le conduit durant des pages, d'une plume inflexible et sans le laisser souffler seulement le quart d'un soupir. Les symphonistes allemands, pourtant moins rigoristes, conservent la même mesure pendant un mouvement entier. Nous ne nous étonnerons pas que le « volcanique » Berlioz ait eu un goût très prononcé pour le rythme, sachant déjà la place que tient dans sa musique la chanson populaire. Quant à Wagner, sans porter atteinte à sa gloire — pas plus d'ailleurs que celle du grand cantor n'est diminuée par ma boutade — l'on doit reconnaître que ses rythmes sentent un peu trop le pas de parade. Combien plus vivants, piaffants, étincelants et capricants, ceux d'un Rimsky ou d'un Emmanuel Chabrier !

La souplesse de rythme appartient donc en propre à la seule musique contemporaine. Elle lui vient de l'influence de la chanson populaire et ne sera pas, à coup sûr, le côté le moins caractéristique de cette musique aux yeux des générations futures.

Nous reportant de nouveau au moyen âge, imaginons la bande indisciplinée que formaient alors les huit degrés ou notes de la gamme. Deux, *Fa* et *Si*, séparés par un éternel abîme de trois tons, triton diabolique, s'accordaient mal ensemble. Lorsqu'ils chevauchaient de compagnie, leurs aigres clameurs étaient un supplice pour tous ceux qui avaient occasion de les entendre. On s'avisa d'y porter remède. Et, chaque fois qu'ils se trouveraient en présence, l'on convint d'armer *Si* d'un bémol en guise de bouclier protecteur. Stratagème ingénieux qui ramena l'apaisement au sein de la petite troupe, mais gros de conséquences, car il fut cause que, pendant des siècles, la musique demeura unitonale.

Vint l'époque à laquelle je faisais allusion au début de ces pages. Quelques hardis novateurs, dont Monteverde, l'auteur d'*Orphéo*, est le plus célèbre, prirent un plaisir non exempt de perversité à remettre face à face les deux anciens ennemis; bien entendu sans armure protectrice, dans leur état nature et sans qu'ils y fussent aucunement préparés. Discordantes pour leurs prédécesseurs, pour eux pleines d'agrément, ces rencontres d'abord isolées se multiplièrent et d'exceptionnelles devinrent bientôt une règle. La musique modulante était née. Frappé sans préparation, l'accord de septième de dominante — qui, dans ses flancs, renferme le triton redoutable — avait été le seul pivot d'une évolution considérable.

Examinons la structure de cette gamme, connue de tous sous le nom de gamme majeure.



Les intervalles (tons et demi-tons) qui séparent chaque degré du suivant se présentent à nous dans un ordre qui n'est point le fait du hasard. Deux tons d'abord, un demi-ton ensuite, puis trois tons, et enfin un demi-ton. Modifions l'un de ces intervalles et, aussitôt, nous mettons en branle le mécanisme délicat de la modulation. Qu'arrive-t-il si, dans le ton d'ut par exemple, nous faisons entendre un fa dièze au lieu d'un fa naturel? Ce fa dièze, n'appartenant pas au ton d'ut dans lequel nous sommes, appellera une autre tonalité. Tonalité qui aura pour point de départ sol et qui sera la repro-

duction exacte, à la quinte, de notre échelle de sons primitive. Nous y retrouvons à leur place respective les mêmes intervalles disposés de la même façon. Et l'on aura beau renouveler l'expérience en accumulant dièzes ou bémols, l'on n'obtiendra jamais que des transpositions invariables de la gamme majeure à des hauteurs variables.

Mais, à côté de cette gamme majeure, rien n'empêche de concevoir de nouveaux types de gamme dont la physionomie s'en éloignerait sensiblement. Tous dissemblables, ils auraient ceci de commun : leur répétition dans les diverses tonalités. En renversant l'ordre des intervalles, nous construirons successivement la gamme mineure,

1/2 ton 1/2 ton 1/2 ton

la gamme de chromatique oriental,

3 1/2 tons 3 1/2 tons

la gamme par tons, les gammes dites modes grecs et de plain-chant.

La gamme mineure tient une place importante dans la grande famille musicale. D'un caractère doux et triste, elle ne cesse de se lamenter, tandis que son compagnon le mode majeur, plus mâle, déborde d'humeur franche, saine et gaie. Malgré tous ses efforts pour s'acclimater, la gamme de chromatique oriental n'a pu faire oublier son origine de noble étrangère venue des îles. Que n'imite-t-elle ce boyard, riche en tons entiers, qui, fraîchement débarqué, traite les autres en conquérant ! Ses manières agressives ne sont pas, pourtant, sans produire çà et là mauvaise impression. Les modes grecs, austères parents de province, quittent rarement leurs retraites; jusqu'à ce jour leurs apparitions ont été courtes, fugitives ; ils ne se plaisent qu'à l'ombre des nefs ou dans la paix des campagnes.

Car la chanson populaire « née d'église » ne se limite pas aux gammes majeure et mineure ; ou provenant des contrées lointaines, au chromatique oriental. La gamme majeure sans doute y prédomine, et c'est justice. Depuis qu'elle existe, les preuves de sa vitalité ne sont plus à faire. Pour s'en con-

vaincre il suffirait de jeter un regard sur la gamme par tons. La venue au monde musical de cette dernière remonte à quelques lustres, et déjà elle donne des signes de décrépitude. N'admettant pas le demi-ton, et par cela même manquant d'élasticité, son emploi demande du tact pour ne pas paraître désuet.

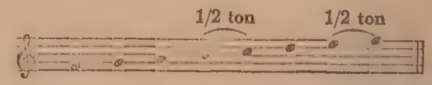
La chanson populaire, dis-je, accueille avec joie les modes grecs. Chez elle fréquentent notamment *l'hypodorien*, gamme mineure sans note sensible :



l'hypophrygien, gamme majeure sans note sensible :



l'hypolydien, gamme majeure avec altération du quatrième degré :



Quelquefois un air populaire fait des emprunts à un mode qui n'est pas le sien ; commencé dans un mode, il lui arrive de finir dans un autre. Sans relater les épithètes que Platon leur confère (1), reconnaissons à ces modalités, et à toutes les gammes, un caractère expressif nettement défini et particulier à chacune d'entre elles. De leur constitution différente découlent des contours mélodiques différents que l'âme populaire façonne à son image. N'allez pas croire qu'elle y réussisse toujours, ni qu'il faille admirer tous les vieux thèmes. Un très grand nombre n'ont aucune signification et sont totalement dépourvus d'accent et de relief. Les plus remarquables sont aussi les plus anciens. Hélas! Le village fut jadis leur asile inviolable. Peu à peu les refrains d'actualité en chassent ces occupants héréditaires, dont on commence à ne recueillir que des vestiges. Le berger lui-même, à qui vous demandez une vieille chanson, vous fera entendre un air de la Restauration, ou peut-être plus récent. Estimez-vous heureux si, dès les premières notes, vous n'en attribuez pas à quelque chan-

(1) Cf. Gevaert : *Histoire et théorie de la musique grecque*. — Bourgault-Ducoudray : *Conférence sur la modalité dans la musique grecque*.

sonnier notoire la paternité incontestable, levant ainsi le voile de l'anonymat sous lequel s'abrite à jamais la vraie chanson populaire.

Vous reconnaîtrez celle-ci à son aspect naïf, à sa pureté de lignes qui fait penser aux larges horizons vers lesquels elle s'envole, à sa balsamique senteur d'œillet sauvage fleurant bon la terre et le grand air.

Ayant choisi, pour le traiter, un thème populaire intéressant — ce qui n'arrive pas toujours — le compositeur devra tenir compte de son caractère rythmique et mélodique et de sa modalité — des harmonies naturelles que cette modalité contient virtuellement. Là-dessus personne ne soulève la moindre objection. Où les avis sont partagés c'est sur la manière d'en comprendre et d'en réaliser l'harmonisation. La question concerne surtout les chansons que l'on glane au gré du caprice pour les réunir en gerbes odorantes. Les premiers recueils de ce genre ne datent pas d'hier. Jamais ils ne furent aussi nombreux. En raison du mouvement actuel tout musicien de la jeune école tient à en posséder dans son bagage. Les uns se bornent à soutenir le chant à l'aide d'appuis harmoniques. Les autres brodent un riche tissu autour de la mélodie. « C'est mettre des dentelles à une paysanne! » a-t-on prétendu. D'accompagnement, la chanson populaire n'en demande pas dans son cadre, qui est l'espace. Destinée à être chantée seule, quand plusieurs voix y prennent part, c'est à l'unisson ou à l'octave. Déracinée, transplantée, il me paraît inutile et néfaste de l'alourdir par une harmonisation pauvre ou réduite aux formules courantes. L'accompagnement ne s'impose que s'il commente le texte, s'il crée une atmosphère, s'il est le prolongement de cette résonnance dont je parlais tout à l'heure, écho vibrant des sensations provoquées dans l'âme du compositeur par la vieille chanson.

Quelle conclusion tirer maintenant de ce qui précède? La chanson populaire a-t-elle rempli sa tâche tout entière? Son avenir est-il plus haut encore?

Hôte de passage il y a un siècle à peine, elle a désormais droit de cité dans la musique. Elle lui apporte, précieux dons, l'aisance de ses mouvements, la fraîcheur de ses idées, la hardiesse de ses enchaînements. La symphonie est devenue son domaine familier. Il lui reste à prendre une place équiva-

lente — j'entends prépondérante — dans la musique dramatique. Au théâtre elle est demeurée un accessoire ; l'on persiste à n'en voir que le côté purement extérieur. Cependant, il est de vieux thèmes qui gardent en eux un reflet de la beauté impérissable. La noblesse, la puissance émotive qu'ils dégagent les font dignes de figurer au premier plan du drame musical en qualité de personnages.

Comme un système planétaire dont elle serait le soleil, chaque chanson ancienne entraînera son cortège de rythmes, de mélodies, d'harmonies naturelles. La personnalité du musicien s'assimilera ces éléments divers ; et d'autant mieux qu'il les aura cueillis le plus proche possible de sa nature. Mystérieux creuset qui les élaborera et d'où ils ruisselleront liés, entrelacés, mêlés, fondus ensemble. Et l'oreille, charmée, découvrira dans cette nappe homogène des sonorités fulgurantes, sans pouvoir déterminer ce qui provient ou non de la Chanson populaire.

De même que la nuit, dans le poudroiement d'astres en marche, l'œil ébloui ne distingue de ces mondes en révolution qu'un peu d'azur et des étoiles.

JEAN POUEIGH.

KACIDAS MAURESQUES
DU Xe SIÈCLE

Le *Mercure de France* du 1er février 1909 a publié une première série de ces *kacidas,* précédée d'une note explicative. Nous prions le lecteur de vouloir bien s'y reporter. Nous nous bornerons à rappeler que ces poésies, écrites en Espagne, au xe siècle, par des Arabes, viennent d'être découvertes à Tombouctou, dans les archives de l'ancienne université de Sankoré. Leur détenteur nous a autorisé à les transcrire, et elles sont traduites ici littéralement.

FRANZ TOUSSAINT.

I

Cette nuit-là, tu regardais le ciel débordant d'étoiles. Tu disais : « Je pense aux jardins de Damas, qui ont des fleurs bien plus belles. »

Assis dans l'ombre, je caressais tes jambes, qui humiliaient le clair de lune.

AMR YAZID.

II

Plus rouge que la fleur de l'*ohkouan,* le soleil descendait derrière la campagne. C'était l'heure convenue. J'avais entravé mon cheval et je m'étais assis.

Tu es arrivée, ma bien-aimée ! Alors un grand frisson m'a saisi, comme le dormeur qui est surpris par l'aurore.

EBN ZEIDOUN.

III

Quand je lui demande grâce, elle se contente de sourire, les yeux baissés. Que puis-je attendre d'un amour si redoutable ! Elle sait la puissance de son sourire. Comment lui cacher que je l'aime ?

Tu es mon univers, avec des collines et des jardins, avec

des sources et des moissons. Je voudrais avoir mille bouches, je voudrais n'avoir jamais besoin de sommeil. Pourtant, ne suis-je pas le voyageur qui s'endort chaque soir sous des frondaisons parfumées ?

Tu es mon univers, avec des collines et des jardins, avec des sources et des moissons. Lorsque ton haleine passe sur mon visage, je pense aux brises du Hedjaz, qui ont effeuillé d'innombrables roses.

Mes faucons maigrissent sur leurs perchoirs, mes chevaux perdent l'habitude du mors, l'éclat de mes armes se ternit, qu'importe, puisque l'éclat de tes joues est pareil au cœur sanglant des grenades, puisque ton ventre est plus souple que le dos de mes coursiers, puisque tes baisers sont des faucons toujours inassouvis !

Etendu sur les douces collines de ton corps, je bois à la source de ta bouche en étreignant mes moissons.

ABDULLAH EL HASSAN.

IV

Accroupis dans la cour de la mosquée, les enfants répètent les versets du Livre.

Se souviendront-ils, plus tard, que Mahma vient de leur envoyer des figues et de la neige ?

(*Inconnu.*)

V

Laissez rôder les amoureux autour de ma demeure. Pouvez-vous empêcher les mouches de voler autour des gâteaux de miel ?

Laissez rôder les amoureux, mais avertissez-les de faire construire leurs tombeaux, car aucun baume ne guérit les blessures que font les yeux de ma bien-aimée.

(*Inconnu.*)

VI

Si vous êtes las d'être aimé pour vos richesses, endossez une robe brune rayée de noir, et sortez dans la nuit.

Votre cœur pourra être pareil aux encensoirs que les mendiants agitent aux carrefours, il pourra chanter de tendres chansons, aucune femme ne lui fera l'aumône d'amour. Toutes passeront en disant : « A quoi bon ! ce pauvre de Dieu n'a même pas de babouches. »

Que l'homme riche tente l'expérience de la robe brune. Heureux encore, si, rentré dans sa demeure, il y retrouve une bien-aimée qui lui aurait fait l'aumône d'amour s'il avait eu des babouches.

AHMED EL HAMZA.

VII

A l'entrée de l'hiver, des vols d'oiseaux traversent le ciel. C'est alors que nous ressentons la nostalgie de notre patrie. Mais Dieu a donné à l'homme le souvenir et l'espérance. Que Dieu soit remercié !

O murailles de Damas, je me cache pour vous pleurer ! O mon peuple, puisse mon éloignement ne pas te valoir des maux semblables aux maux qui accablèrent le peuple de Noé, le peuple de Houd, le peuple de Saleh !

KHALIFE OSMAN.
De la dynastie des Ommyades. — Cordoue.

VIII

Les palmiers qui ondulent dans la tempête sont jaloux de sa sveltesse, et les étoiles sont jalouses des deux étoiles qui s'allument au fond du puits lorsqu'elle se penche pour tirer de l'eau. Son teint a la couleur de l'œuf d'autruche. Ses dents sont des pétales de jasmin alignés. Sa langue est un oiseau dans une cage parfumée. Ses bras ont gardé le reflet de la première aurore sur le monde. Ses ongles sont des boutons de rose, et les roses de ses seins font pâlir la pourpre du *hidjab*.

Pour créer ma bien-aimée Dieu épuisa tous ses trésors, et lorsqu'il pensa à son cœur il ne lui restait plus qu'un noyau de datte.

Quand vous m'ensevelirez, priez Leïla de vous remettre ce noyau de datte et semez-le non loin de mon tombeau : il en naîtra un palmier qui me rappellera la sveltesse de ma bien-

aimée. Mais si c'est à moi d'ensevelir Leïla, je ferai croître un aloès non loin de son tombeau, pour que les glaives de cette plante lui rappellent ce qu'elle m'a fait souffrir.

EBN TAHAR.

IX

J'ai poli ton corps de tant de caresses qu'il ressemble maintenant à la pierre sacrée d'El Djouf, que tant de lèvres ont usée.

Le soleil peut s'éteindre et la lune tomber, il m'éclairera d'une lumière éblouissante.

(*Inconnu.*)

X

Ces jeunes filles qui causaient autour de la citerne tarie m'ont demandé de leur faire une poésie. Elles attendaient, rieuses et narquoises.

Et comme l'heure passait, j'ai improvisé une poésie sur les jeunes filles. Pouvais-je trouver un meilleur sujet ?

Et comme elles ont bien voulu me féliciter, j'ai gravé cette poésie dans ma mémoire, afin de vous la répéter.

« O jeunes filles rieuses, mon cœur n'est-il point pareil à cette citerne ? Tant de jeunes filles s'y sont désaltérées, tant de jeunes filles l'ont tari !

« D'abord, elles ne voulaient que jouer, et parce que l'onde de mon cœur était limpide, elles s'y miraient longuement.

« Puis, elles sont revenues avec des visages graves, avec des regards volontaires, avec leurs paumes en forme de coupe.

« Et parce que l'onde de mon cœur n'était plus limpide, elles ne reconnaissaient plus leur visage, mais leurs paumes restaient en forme de coupe, car, ô jeunes filles rieuses, la gazelle très altérée n'écoute que sa soif. »

AHMED EL HAMZA.

LA SATIRE DES MŒURS
DANS L'ICONOGRAPHIE DU MOYEN-AGE

—

La critique des mœurs tient de tout temps une grande place dans la littérature; une place moindre dans les arts plastiques, et la caricature philosophique n'a acquis que depuis le milieu du XIXe siècle la faveur dont elle jouit aujourd'hui.

Dans l'Antiquité, puis au Moyen-Age, les artistes ont surtout traité le sujet religieux, et, dans l'histoire, certaines légendes plus religieuses qu'historiques; ils se sont exercés dans le portrait des grands personnages qui avaient en eux un reflet de la Divinité et dans l'effigie funéraire, religieuse elle aussi et qui arrache à la mort quelque chose de nous. Quant aux tableaux de mœurs, ils sont rares : quelques représentations des métiers accompagnant des monuments votifs ou funéraires; on trouve aussi des scènes d'agriculture, de chasse et d'amour utilisées comme décoration; l'Antiquité plus que le Moyen-Age a reproduit les cérémonies nuptiales, spécialement la toilette de la mariée.

Enfin, le théâtre a eu son influence sur l'iconographie des vases grecs et de la sculpture gothique.

Le tableau des mœurs est donc exceptionnel, et il est plus souvent impartial et simplement exact que critique.

La caricature même se borne à provoquer le rire par l'exagération des défauts physiques ou par des rapprochements inattendus, plus souvent qu'elle ne cherche à se donner une portée morale. L'Antiquité nous montre bien dans ses bacchanales des ivrognes qui vomissent et des satyres qui poursuivent les femmes, mais c'est, comme lorsque le Moyen-Age représentera l'ivresse de Noé, une sorte de plaidoyer pour l'irresponsabilité de ces personnages devant la force du vin. Elles peuvent être un avertissement plutôt qu'une censure; quant aux Priapes et aux pygmées ityphalliques, ils nous montrent par les preuves les plus fortes et les plus manifestes que s'ils sont lubriques, c'est une fatalité à laquelle ils ne pour-

raient se soustraire sans perdre la plus grande part de leur personnalité.

Les sujets préférés des artistes de l'Antiquité et du Moyen-Age prêtent peu, on le voit, à l'ironie, mais elle peut se glisser partout; aussi l'Antiquité comme le Moyen-Age se sont-ils parfois sentis assez à l'aise avec des personnages religieux secondaires pour les traiter en charge. Hercule et saint Joseph n'échappent pas à ces familiarités; quant aux satyres et aux diables, on les a délibérément chargés du rôle de bouffons dans les drames sacrés. Le Moyen-Age a été aussi obscène, plus immoral et plus irrévérencieux que l'Antiquité, dans l'expression de sa pensée; peut-être a-t-il été aussi plus cruel, à moins qu'il ait été simplement sceptique. Non seulement il est sans pitié pour les cocus, mais même pour les damnés.

En effet, dans le drame religieux, les réprouvés étaient représentés conventionnellement par des personnages coiffés d'une perruque à trois grandes mèches pointues, imitant des flammèches. Ces âmes damnées se livraient à de risibles contorsions, et de la scène des Mystères, elles ont passé dans l'arène de nos cirques, où elles essaient encore de nous faire rire.

Quant à l'image philosophique, elle est plus rare dans l'Antiquité qu'au Moyen-Age; mais les deux époques se sont parfois rencontrées : la coupe de Boscoreale, où les grands génies d'autrefois sont représentés sous forme de squelettes, pourrait illustrer des pages que Villon a écrites sans avoir soupçonné son existence, et elle diffère peu des *Danses des Morts* qui eurent une si grande vogue au xve siècle.

Au Moyen-Age, la satire revêt des formes toutes nouvelles, par le fait du christianisme.

En effet, l'Eglise a aboli non seulement le culte païen, mais l'enseignement des philosophes, et cumule les monopoles de la théologie et de la morale, en y ajoutant ce qu'elle peut d'autorité temporelle. Un de ses moyens de gouvernement est de rendre solidaires la foi et les mœurs.

De là découlent deux conséquences qui se sont produites aussi dans la religion musulmane, mais que le paganisme ignorait : d'une part, la critique des mœurs se fait au nom de la foi; morale et philosophie deviennent piétistes; de l'autre, l'anticléricalisme naît et se développe, car le fidèle ne tarde

pas à juger à son tour les mœurs du sermonaire d'après la doctrine que lui-même enseigne, et à le reconnaître inférieur au rôle surhumain qu'il assume.

Le mot de Cicéron sur les augures est isolé, et l'irréligion antique s'attaque peu aux prêtres, mais l'anticléricalisme du Moyen-Age, comme celui de l'Islamisme actuel, produit une littérature abondante et se concilie avec une sincère piété.

Peire Cardenal, le grand troubadour anticlérical, était pieux; et Boccace a même démontré, dans un de ses plus jolis contes, que, pour que notre sainte religion puisse subsister avec des ministres aussi indignes, il faut bien qu'elle soit d'essence divine.

Une telle manière de voir faisait doublement le compte du clergé : il pouvait en prendre à son aise, sans crainte que le scandale diminuât la foi sur laquelle se fondait son prestige, et le peuple était, comme de nos jours, si heureux de critiquer ses maîtres qu'il ne trouvait pas nécessaire de secouer leur joug. Tandis qu'il faisait des gorges chaudes sur la paillardise et l'avarice des prêtres, il ne songeait pas à raisonner sur les dogmes. — Le clergé avait alors trop de sens politique pour chercher à priver le peuple d'un tel amusement. La moindre critique des dogmes était punie du bûcher, et très peu s'y risquaient; au contraire, aux satires les plus cyniques des mœurs cléricales, le clergé était le premier à rire. C'était la part du feu. Des parents qui tiennent à leur mobilier prennent d'eux-mêmes le soin que leurs enfants ne restent pas dépourvus d'objets moins précieux à briser.

Ces considérations n'étaient pas inutiles pour expliquer des traits de mœurs qui paraissent aujourd'hui bizarres, parce que les habitudes ont changé, mais qui ont cette parfaite logique, dont le Moyen Age ne s'est jamais départi.

La critique des mœurs est donc double au Moyen Age : la plus abondante est la critique professionnelle des sermonaires; ils se placent au triple point de vue de la morale, du dogme et de la dicipline ecclésiastique ; les exigences plus ou moins arbitraires de l'Eglise et les mystères de la foi se mêlent chez eux aux sentiments des devoirs que dicte la conscience.

La critique laïque, à part l'œuvre de quelques esprits élevés, ignorés du vulgaire, comme Philippe de Novare, est surtout une réplique aux sermonaires, et aux rêveurs. Les auteurs po-

pulaires, fort malicieux et d'humeur joyeuse et franche, ont malmené et mis en posture ridicule les deux tyrans de leur vie : le prêtre et la femme : ils se sont surtout égayés à nous montrer sous tous leurs aspects de pauvres hommes et de pauvres femmes absolument impuissants à soutenir le fardeau des obligations assumées : vœux de célibat ou promesses de fidélité conjugale, et obéissance due par la femme au mari.

Si l'anticléricalisme est la rançon du rôle exorbitant que le prêtre s'est attribué, la femme paie de même la rançon du culte que lui a voué la chevalerie.

Les Romains, moins idéalistes et plus pratiques, honoraient leurs femmes, mais les tenaient beaucoup à la maison et ne les laissaient pas sortir d'une tutelle nécessaire à l'ordre familial et social. La chevalerie, en idéalisant la femme, a rendu son rôle aussi difficile à tenir que celui du prêtre : en développant sa vanité et son humeur capricieuse, elle l'a rendue insupportable, et la réaction est venue, affectant la forme du bâton ou simplement celle de la satire.

Ainsi s'explique la coexistence de deux littératures, l'une d'un idéalisme outré et trop souvent conventionnel, chez les troubadours comme dans le roman de chevalerie, l'autre grossière, dans les chansons et fabliaux.

Entre les deux excès et dans les divers genres littéraires, il y eut place, grâce à Dieu, pour cette douce et pénétrante ironie qui provoque des sourires discrets et des joies intérieures, cette ironie que nos amis d'outre-Manche conservent parmi d'autres élégances léguées par le Moyen-Age.

Avec sérénité et sans déclamation, elle abat d'une chiquenaude les personnages les plus augustes et les plus somptueuses façades, car dans cette chiquenaude est la toute-puissance du bon sens ou la force même des choses.

Le formulaire sinon le chef-d'œuvre de cet esprit narquois est dans les Dits de Salomon et de Marcou. A chaque noble sentence qui tombe des lèvres du Sage des Sages, le bon sens trivial et exclusivement pratique oppose sa contre-partie.

L'Antiquité a connu la gravité et le rire : l'impertinence et le sourire sont des créations du Moyen-Age, à qui l'humilité chrétienne a enseigné l'impuissance du stoïcisme à créer des surhommes.

Dès le XIII[e] siècle, Aucassin ose se rire du prudhomme qui

l'invite à oublier ses folles amours, pour penser au salut de son âme. Il déclare l'enfer plus élégant et de meilleure compagnie que le paradis, colonisé de temps immemorial par les gens les plus ennuyeux de la terre, voire par les plus repugnants, comme ces vieux prêtres catarrheux et autres gibiers de sacristie. — Et à son tour Aucassin, l'élegant damoiseau, se fait prendre en pitié par le rustre quand il feint de pleurer la perte d'un chien de chasse, bête puante à laquelle le paysan ose s'étonner que les gens distingués attachent une telle importance.

Dès la même époque un Normand, ancêtre direct de Flaubert et de Maupassant, Henri d'Andeli, nous montre Aristote, le plus savant et le plus sage des hommes, remontrant à son élève Alexandre que c'est honte à lui de consumer sa vie auprès d'une maitresse, et celle-ci se chargeant si bien de la réplique que le lendemain elle ramène à Alexandre Aristote sellé et bridé lui servant de monture.

Après la faiblesse de l'homme, voici celle de la femme : au xve siècle, Antoine de la Salle a fait de la Dame des Belles Cousines le type le plus accompli de toutes les elégances et de toutes les vertus mondaines.

C'est elle qui fait du petit Jehan de Saintré le chevalier le plus parfait de son temps, et pour le rendre digne de ses faveurs, elle lui fait raffiner sur toutes les élégances, accomplir toutes les prouesses, jusqu'au jour où, pendant qu'il fait triompher ses couleurs en des tournois lointains, elle se donnera cyniquement à un gros moine dont tout le mérite est d'être un mâle vigoureux.

Et voici maintenant la faiblesse commune de l'homme et de la femme, Tristan et Iseut. Jamais aucune littérature n'a plus audacieusement proclamé la force ineluctable et fatale des passions, et l'irresponsabilité humaine !

Du reste, on chercherait vainement dans la littérature païenne les multiples apologies de l'adultère qu'étale notre littérature du Moyen Age : Iseut, Flamenca, la dame de Vergi et leurs amis sont les heros les plus sympathiques de la littérature noble, et si nous abaissons nos regards sur les fabliaux, nous verrons les sympathies populaires converger non moins unanimement vers la bourgeoise d'Orléans et vers les 3 dames

qui trouvèrent l'anel. Sur 150 fabliaux 38 tournent en ridicule les maris trompés et 39 la paillardise du clergé.

En revanche, l'opinion populaire est plus sévère que celle du monde élégant pour l'homme marié, qui, comme le meunier d'Arleux, s'amuse encore à séduire les filles et qui entretient une damoiselle Mabile comme le héros de la *Pleine bourse de sens*.

Elle est plus sévère encore pour les clercs amoureux, si impitoyablement bafoués dans un tiers environ des fabliaux connus.

La satire prend très souvent la forme allégorique. Le Moyen-Age a recueilli toutes les Fables d'Esope ; il a imité le genre ; il l'a développé jusqu'à lui donner les proportions d'une épopée, dans les Romans de Renard et de Fauvel. Renard et ses compagnons sont humains et ont toute la souplesse de la vie. Fauvel est déjà moins un caractère qu'une abstraction ; Bigorne et Chicheface ne sont plus que des entités abstraites sans jeu de caractère. — Les abstractions revêtent aussi bien la forme humaine aux XIIIe et XIVe siècles dans le Roman de la Rose et au XVe dans les Moralités du Théâtre.

Tel est le caractère et telles sont les principales formes de la littérature satirique. Nous allons les retrouver dans l'iconographie, qui nous montrera l'illustration de la morale des livres saints, des sermons, des romans de mœurs, des fables, de Renard, de Fauvel, de Bigorne et de Chicheface, du Lai d'Aristote, de Virgile et de quelques autres fabliaux.

Et de même que, dans des œuvres sérieuses, sermons, romans, chroniques, on trouve des digressions satiriques, ainsi voit-on en marge des tableaux consacrés aux sujets graves et des textes sérieux une foule de figures de fantaisie, sans rapport le plus souvent avec le sujet, et apportant les diversions les plus folâtres aux idees qu'il exprime.

Nous allons parcourir le cycle de l'illustration satirique en commençant par les images de morale orthodoxe et par les fables, pour arriver à l'illustration des romans, à celle des fabliaux, et enfin aux fantaisies d'artistes qui sont de simples histoires sans légende.

Depuis la ruine de la civilisation antique, il faut attendre jusqu'au VIIe siècle pour voir reparaître un art capable d'exprimer intelligiblement des idées.

L'enseignement moral qu'il donne est surtout dogmatique et religieux : on y voit les deux Testaments les vies des saints, l'Apocalypse considérée comme une apothéose du dogme chrétien et la grande scène du Jugement Dernier, synthèse et sanction de toute la morale ; les artistes développent à part la punition des Péchés capitaux, résumés dans l'Avarice et la Luxure ; on y trouve aussi l'illustration des fables ésopiques, celle de quelques scènes de mœurs, quelques fantaisies bouffonnes et quelques caricatures véritablement satiriques. Enfin, dans la représentation d'épisodes donnés pour sérieux, commence à se glisser parfois une très amusante ironie.

Le XIIIe siècle continue les traditions du XIIe, mais si l'idée persiste, la forme diffère du tout au tout : elle n'est plus stylisée et conventionnelle, mais étudiée sur la nature et image parfaite de la vie, avec le goût toutefois de n'en montrer que les expressions nobles.

Il existe beaucoup de scènes de mœurs et l'on en trouve d'un caractère intime, et il existe des caricatures que la beauté du dessin et la vérité de l'expression rendent très puissantes, surtout à la cathédrale de Reims, mais le sentiment de critique est généralement absent de cette iconographie.

Le XIVe siècle a pour caractères une distinction raffinée jusqu'à la préciosité ; le tableau des mœurs élégantes occupe une grande place dans l'imagerie, et l'artiste en a parfois montré les travers. La vie était alors facile et l'amour du plaisir intense, aussi l'illustration comique est-elle abondante et les sujets libres deviennent-ils plus fréquents. L'illustration de la littérature profane tient une large place à côté des sujets religieux, le sacré et le profane se mêlent enfin assez indifféremment partout.

Il en est de même au XVe siècle, mais cette époque est une réaction contre la précédente : elle apporte, sous l'influence flamande, la mode des sujets familiers et vulgaires ; l'iconographie religieuse remplace ou rajeunit les anciens thèmes et les interprète d'après les scènes que les artistes ont sous les yeux au théâtre ou dans la vie réelle ; l'iconographie profane, toujours abondante, continue de s'y mêler et le goût du rire s'accentue, mais le rire est parfois très gros, comme aussi l'effet tragique. Le tact et la mesure se perdent ; le goût des sujets macabres se mêle à celui des plaisanteries vulgaires ; la

satire est brutale et cynique. — A la fin du xve siècle, la gravure sur bois et l'imprimerie commencent à vulgariser ces thèmes.

La Renaissance, ici comme ailleurs, ajouta à la grossièreté, supprima la sincérité et répéta avec moins d'esprit ce qui s'était déjà dit avant elle.

La platitude des sujets du xve siècle est rendue souvent plus pénible par la pire platitude des légendes; le xvie développera ces défauts, et l'iconographie satirique ne sortira plus de l'imbécillité qu'au xixe siècle.

Le Jugement Dernier, acte final de la vie du monde et sanction suprême de nos actes, est avant tout une critique des mœurs.

C'est à cette critique que se livre saint Michel, qui a succédé à Mercure dans la charge de peseur juré des âmes.

Les ressuscités sont divisés en deux groupes, que les anges et les diables dirigent sur le Paradis et l'Enfer.

Une première critique des mœurs consiste à montrer que rien ne compte dans la vie que ce qui est fait pour Dieu; en conséquence, les morts ressuscitent nus, à part les religieux et surtout les prélats qui gardent leurs insignes et leurs vêtements liturgiques. A la cathédrale d'Autun, en 1146, nous voyons même deux pèlerins du Saint-Sépulcre et de Saint-Jacques autorisés à sortir du tombeau avec leur panetière ornée de l'enseigne de la croix et de celle de la coquille.

Inversement, dans le convoi que les diables dirigent sur l'enfer, les coupables ressuscitent avec les insignes de leurs vices : un tonnelet et une bourse sont pendus au cou de l'ivrogne et de l'avare, et la poitrine de la femme impudique est dévorée par deux serpents.

Au xiiie siècle, le même tableau est magistralement sculpté à Paris, à Bourges, à Amiens, à Bazas, à Rampillon, à Ferrare, sur une infinité de tympans. La composition est devenue habile, le dessin excellent, les expressions de joie et de souffrance sont admirablement rendues, et l'artiste s'est visiblement amusé dans leur étude comme dans celle des nus et dans la recherche des formes fantastiques des démons. Il a pris, enfin, un malin plaisir à faire jeter violemment par ces diables dans la chaudière infernale les grands de la terre coiffés de mitres et de couronnes, voire de tiare, mais l'artiste est juste,

:t son paradis reçoit autant de papes, de rois, d'évêques et de lames que son enfer. Quelques scènes sont d'un sentiment xquis, par exemple, au portail de Rampillon, où les morts essuscitent pleins de grâce et de naturel. Tandis qu'une vieille e réveille avec un bâillement horrible, un jeune homme aide a jeune amie à sortir de son cercueil, et, lui prenant la main, la met sur son cœur. C'est avec des attentions maternelles ue l'Ange apporte les âmes, et que le Père Abraham les ccueille avec son bon sourire d'aïeul.

En attendant que Michel-Ange en fasse un prétexte à poses lastiques, le Jugement Dernier ne donnera plus lieu aux XIVe t XVe siècles qu'à des représentations banales, exception faite our les belles peintures d'Orcagna, au cimetière de Pise.

Ce qui va se développer, ce sont certains épisodes de la unition des pécheurs.

Vers le milieu du XIIe siècle, au porche de Moissac, sous histoire du Mauvais riche qui contient un repas et une scène agonie déjà pris sur le vif, nous voyons comme dans les juge-ents derniers les châtiments de l'avare et de la femme luxu-euse Le premier a sa bourse pendue au cou, et dans deux ènes différentes, les diables l'accablent de tourments. Quant la femme légère, elle a toujours des serpents dévorant sa oitrine, et un troisième reptile, plus indiscret, s'y est ajouté : s trois points de sa personne qui sont le siège de la sensibi-é et qui furent les générateurs du plaisir sont maintenant vrés à la torture, et deux griffes s'enfoncent profondément ans ses cuisses.

Une image analogue, mais représentant une femme plus une et d'une grâce tout antique, se voit au porche de Char-u (Saône-et-Loire). Sur un chapiteau de Thaon (Calvados), est l'homme luxurieux qui est puni : un dragon ouvre une ueule menaçante et se prépare à happer ce qu'il a de plus nsible dans sa personne.

Les voussures des portails latéraux de la façade occidentale Sainte-Croix de Bordeaux montrent sur chaque claveau un côté une femme luxurieuse et de l'autre un avare tour-entés par le diable. L'avare a sa bourse au cou et la femme t mordue de serpents.

Sur un portail d'église pyrénéenne du XIIe siècle, dans une ulpture recueillie aujourd'hui au musée de Toulouse, le ser-

pent qui mord la poitrine de la femme sort de sa vulve béante. Beaucoup plus gracieuse dans les représentations du XIIIe siècle (portail d'Auxerre) et du XIVe (musée de Saint-Omer, provenant de Saint-Bertin), la femme qui représente l'humanité vicieuse allaite de son plein gré deux dragons, et elle est inspirée des figures antiques qui symbolisaient la Terre.

Quant à l'usurier avec sa bourse pendue au col, il est sculpté au XIIe siècle un peu partout, depuis Lucheux (Somme) jusqu'au Mas d'Agenais. — Sur un chapiteau de Brioude, le diable qui l'accoste écrit et signe sa condamnation : Millear-tifex scripsit : Periisti usura.

Le fabliau de Saint-Pierre-du-Jongleur (rec. Montaiglon, n° 91) nous montre, du reste, au XIIIe siècle, les diables se régalant d'un rôti de gras moine à la sauce d'un usurier ou à la sauce d'un houllier (débauché, souteneur).

Quelques autres représentations plus naturalistes des vices se voient au XIVe siècle : à la cathédrale d'Auxerre, les consoles du bras sud du transept nous montrent des figures de péchés : une femme nue, élégamment coiffée, chevauche un bouc : c'est la Luxure, et un jeune homme en fait l'application en portant la main sur la poitrine d'une jeune femme qui se défend mollement. Un chanoine, qui semble les invectiver avec fureur, doit représenter la colère et l'envie ; un autre clerc accoudé, l'air crapuleux et somnolent, faisant une moue ignoble, semble exprimer la paresse.

Un symbole très expressif de la Luxure a été sculpté au XIVe siècle, aux portails des cathédrales de Strasbourg et de Bâle : non seulement là comme ailleurs les Vierges Sages et les Vierges Folles sont mises en parallèle, mais deux figures de grandeur naturelle représentent la Tentation.

Un jeune homme élégant regarde d'un air provoquant une femme qui lui sourit. Le geste accompagne l'expression : l'homme claque des doigts à Bâle ; à Strasbourg, il offre une pomme, et la femme emprunte le geste d'une danseuse antique qui rattache son peplum sur l'épaule, mais, à l'inverse de son modèle, c'est pour dégrafer son surcot.

Quant au tentateur, nous voyons à quelles suggestions démoniaques il obéit : ses vêtements, fendus par derrière, laissent voir de petits reptiles diaboliques qui lui grimpent au

ambes parmi des flammes que lui souffle sous sa cotte une gueule d'enfer sortant du sol.

Le groupe de la tentation de Strasbourg a toute l'élégance mondaine qui sied à ses personnages; celui de Bâle est dans es types et dans l'expression un parfait exemple de la vulgarité tudesque.

A la même époque, le pilier central de la salle capitulaire le Senlis montre des chanoines faisant de la musique et atinant des femmes, pour exprimer sans doute qu'elle adoucit trop les mœurs.

Le très froid, très plat et très ennuyeux théâtre allégorique t moral du XVe siècle a inspiré les artistes : les tapisseries du alais ducal de Nancy représentent les scènes d'une *moralité* ien connue : *la Condamnation de Banquet.* L'artiste qui en t les cartons était un digne précurseur des maîtres de l'affiche anti-alcoolique.

Une série plus complète des péchés orne nos portails u XIIe siècle, à Paris, à Chartres, à Amiens. Chaque vertu et haque vice y est représenté par une figure allégorique, avec es attributs et des attitudes significatifs.

Une véritable critique universelle des mœurs, faite au point e vue clérical et dogmatique, est la *Bible Historiaus* de Pierre e Mangeur.

Le texte de l'ancien et du nouveau Testament y est accompagné d'une glose qui explique chaque épisode par un symbole moral.

Cet ouvrage figurait en place d'honneur dans l'admirable bibliothèque de Charles V, et le manuscrit qui nous en est conservé à la Bibliothèque Nationale contient une multitude de etits tableaux dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre. A té de l'illustration complète et très détaillée de la Bible, ils ontrent des représentations d'actions bonnes et mauvaises ui sont l'illustration de la glose : ainsi, en regard de la faute Adam, nous voyons un idolâtre et deux amoureux happés r la gueule de monstre qui est la porte d'Enfer.

Sous le tableau où Dieu parle à Adam et à sa compagne, nt figurés des ménages modernes; sous l'arche de Noé, les crements.

Dans les représentations des péchés, l'artiste s'est montré ès hardi. Près du tableau de la ruine de Sodome et Go-

morrhe, divers tableaux témoignent que les vices de ces villes infortunées ont survécu à leur destruction. Un moine confesse familièrement un jouvenceau, un autre joue aux dés avec un chevalier, et un autre joue avec une femme un jeu plus ancien et plus attrayant encore.

Les banquets, les avares empilant de l'or dans leurs coffres, et les groupes d'amoureux reviennent constamment sous le pinceau de l'artiste moraliste. Souvent des diables inspirent leurs actions blâmables, et rien n'est plus falot que le tableau délicieusement peint où deux gentils amoureux s'ébattent dans un grand lit sous l'œil d'une paire de diables qui les regardent avec un plaisir de connaisseurs. Deux hommes graves regardent aussi, ce doivent être les représentants de la vertu. Ils étaient déjà curieux de tous les détails scabreux.

Un peu plus loin, des diables encouragent visiblement l'avare qui thésaurise, le moine orgueilleux qui foule aux pieds un laïque, et un homme qui caresse une femme assise sur ses genoux; deux diables encadrent un moine qui caresse une jeune fille; un autre religieux, qui tente une femme nue, paraît n'avoir pas besoin des conseils du Malin, mais plus loin deux diables amènent à un moine une femme élégamment vêtue.

Ailleurs, le diable est assis sur un trône entre l'Avare et Vénus, et d'un geste hautain il congédie des mendiants.

Un autre tableau réunit trois scènes, rixe sanglante, fornication et avarice.

Parmi les avares, on voit aussi un religieux; et l'on a osé représenter la simonie par un moine agenouillé devant le Pape, qui le bénit en acceptant une bourse.

Les hautes paroles, les paroles déshonnêtes et le blasphème sont stigmatisés, et ce dernier, représenté par un personnage qui crache un diablotin à la face du Crucifix; mais en revanche le diable mort est étendu aux pieds du Christ ressuscité.

Le malheur de cette morale est qu'elle met la science au nombre des vanités suggérées par le Diable, comme nous le dit très clairement une peinture où l'on voit un démon inspirant un moine qui, l'astrolabe en main, étudie les phénomènes célestes.

Au XVe et au XVIe siècle, une sorte de catéchisme en images peint sur les murs intérieurs ou extérieurs des églises des

deux versants des Alpes montre des tableaux alignés méthodiquement sur deux rangs : les figures du rang supérieur symbolisent les Sept Péchés; celles du rang inférieur montrent les supplices que l'Enfer réserve à chacun d'eux. Cette imagerie est bien faite, très expressive, et d'une verve amusante. La Gourmandise est un gros homme déboutonné, à cheval sur un loup ; il tient un superbe jambon et y mord à belles dents. La Paresse bâille et chevauche un porc. La Luxure est une dame élégamment coiffée et décolletée, qui tient d'une main un petit miroir, et de l'autre trousse sa cotte jusqu'en haut des cuisses; elle est à califourchon sur un bouc. La Colère enfourche un lion; l'Envie un tigre.

En Enfer, les mêmes personnages sont nus, enchaînés et attachés par des crocs qui pénètrent dans leurs chairs ; des flammes les dévorent. Le glouton est lui-même tourné sur la broche ; la femme luxurieuse est suspendue à des crochets acérés plantés entre ses cuisses et dans ses seins.

On voit de ces tableaux dans l'ancienne cathédrale de Digne, à l'extérieur des églises de Largentière et des Vignaux et de divers autres villages de France ou d'Italie.

Un résumé saisissant des supplices d'Enfer a été sculpté en haut-relief vers la fin du xve siècle à la clef de voûte du chœur de la chapelle bretonne de Bourg-de-Batz. Sept diables à têtes de bêtes féroces furieuses s'acharnent sur un homme nu : l'un lui coupe la langue, l'autre l'éventre. C'est une curée du plus hideux aspect.

Une autre série de tableaux d'enseignement moral a joui de la plus grande vogue depuis la fin du xive siècle jusqu'au milieu du xvie. C'est la Danse des Morts ou Danse Macabre.

Judas Macchabée ayant le premier imaginé de prier pour les morts, diverses chapelles funéraires ont été dédiées aux Macchabées. Leur nom, avec l'adjectif macabre qui en dérive, est resté acquis au vocabulaire de la morgue et des croque-morts; et le xve siècle, qui s'éprit d'un goût étrange pour les images macabres, a peint dans les chapelles ou sous les galeries des charniers mainte danse des Morts.

La Mort, au xiiie siècle, est une femme nue et vieille, les yeux bandés ; à califourchon sur un cheval, elle charge dans les rangs de l'humanité et frappe au hasard ; au xve siècle, elle a revêtu l'aspect horrifiant d'un cadavre décomposé et elle a

mis pied à terre pour conduire la farandole où nul n'est dispensé d'entrer, et qui nous mène tous à l'abîme éternel. C'est la Danse Macabre ; elle se compose d'une longue suite de groupes qu'accompagne un texte : la Mort invite tour à tour chacun et chacune à entrer dans la danse, et les personnes de tout âge, de toute profession y entrent en exprimant leur regret de quitter ce à quoi elles tenaient. La moralité est simple et toujours la même : la mort est inévitable et tous sont égaux devant elle ; les plus avantagés ont plus à perdre et sont les plus malheureux au dernier jour. Le Dit des Trois Morts et des Trois Vifs, souvent illustré aux xve et xvie siècles, montre trois beaux et jeunes cavaliers épouvantés par l'apparition des trois morts qui leur disent : Vous serez ce que nous sommes...

L'idée maîtresse de ces poèmes est résumée dans un groupe unique : la Volupté et la Mort.

Une femme jeune et nue, symbolisant les grâces et les plaisirs, est mise en regard d'un squelette ; ou bien même la figure se réduit à deux têtes : l'une de mort, l'autre de jeune fille, adossées l'une à l'autre. Les rosaires des religieuses conservent encore cette image. Il semble que l'origine de cette représentation soit dans la légende morale du *Songe d'Hercule*, que le Moyen-Age avait recueillie. Au xve siècle, Hercule dort sous les traits d'un chevalier et voit apparaître les deux figures allégoriques entre lesquelles il aura à faire son choix : l'austère et peu avenante Dame Vertu, et la Volupté sous les traits d'une Vénus derrière qui se cache imparfaitement la Mort. Cette Mort, qu'il voit derrière la Volupté le détermine à la fuir. C'est le tableau par où débute un recueil de bois gravés et commentés en vers latins qui eut le plus grand succès à la fin du xve siècle, la *Nef des Fous ; Stultifera navis*, de Sébastien Brandt, de Bâle. Cet ouvrage est encore une encyclopédie morale ; des fous y accomplissent une foule d'actions auxquelles nous voyons souvent les hommes se livrer de sang-froid. Ils jouent, ils se querellent, se prennent leurs femmes, se livrent à l'aide d'alambics et de cornues à des falsifications de métaux et de denrées alimentaires ; ils méprisent la religion et la morale, et la nef sur laquelle ils ont pris passage les mène droit au gouffre d'enfer ; ils ont été fous de s'y embarquer.

Cet ouvrage eut beaucoup d'éditions et beaucoup d'imita

tions, telles que la *Nef des Vierges Folles*, sans compter les nombreux motifs de décoration qu'il inspira.

Les fous et les singes, bouffons professionnels chargés de représenter les actions ridicules des hommes, ont eu fort à faire dans cet emploi aux xve et xvie siècles.

La satire des mœurs humaines est souvent représentée par des animaux divers.

Beaucoup trop de monde se mêlait de chanter, aussi voyons-nous un grand nombre d'animaux musiciens.

L'âne vielle au xiie siècle à la cathédrale de Chartres et au musée de Nevers, à Saint-Parisé-le-Chatel, à Champevait (Isère) et au portail d'Aulnay (Charente-Inférieure); le bœuf joue de la harpe sur un chapiteau de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme). Le chien joue de la harpe (B. N. ms. lat. 833) et le lion de la vielle (B. N. ms. lat. 833, fol. 179).

Le lapin joue du biniou sur un coffret du xve siècle du musée de Munich.

Dans le bréviaire de Jean de Berri un bourreau décapite un lapin, et la caricature d'un groupe d'amoureux est donnée par un ours et un chien ; une chatte s'occupe à filer.

Le singe, lui, est propre à tous emplois et cultive tous les arts. Vers 1250, il prêche dans le psautier du duc de Rutland.

Dans le Livre d'heures de Jean de Berri il joue du tambourin, chevauche un lion, il lit, chasse, joue aux boules, et parodie Aristote, avec une femme nue qui le chevauche à l'envers en jouant de la clochette et du chalumeau. Dans le psautier anglais de Douai, au xive siècle, il est médecin et avocat, il fait l'apologie du lion meurtrier du cerf. Dans une sculpture de l'hôtel Lallemand, à Bourges, vers 1500, le fou lui apprend à lire.

Quant au fou, son rôle est bien défini dans la *Stultifera navis* de Sebastien Brandt. Dès le début du livre, quand Hercule a choisi le chemin de vertu, le fou choisit la voie du plaisir et offre ses hommages à Dame Vénus. Aussi le voyons-nous souvent au xve siècle s'introduire dans les étuves où les femmes se baignent, et les lutiner comme le satyre antique poursuit les nymphes. Des plaquettes de la collection Figdor à Vienne et l'admirable coffret de cuir gravé du Musée de Clermont nous montrent de délicieux tableaux de cet épisode. De même dans l'illustration de *l'Abusé en Court*, le fou mon-

tre et approuve les jeunes gentilshommes qui vont en partie de plaisir.

Dès le xve siècle, il arrive aussi que la Volupté ne soit pas doublée du spectre effrayant de la Mort. Ainsi, les sirènes musiciennes de l'Evêché de Beauvais, et quelques autres jeunes musiciennes aussi déshabillées dans le Livre d'heures de Jean de Berri, ou au xve siècle sur des plaquettes de la Collection Figdor n'ont pas ce pénible repoussoir; c'est aussi sans nulle arrière-pensée terrifiante que la gracieuse fille nue peinte sur un panneau du Musée de Dusseldorf se livre dans son coquet intérieur à des incantations magiques qui lui assureront le cœur de son ami. Nous voyons même l'effet se produire, car l'ami entre par la porte du fond. Souhaitons mainte liesse à ces jeunes gens, et laissons-les s'ébattre pour considérer une autre série d'enseignement moral par l'image : la fable ésopique.

Au XIVe siècle, dans les marges du psautier de Gorleston, conservé au Musée de Douai, nous voyons la fable du Lion, du Cerf et des Animaux, que Philippe de Novare a contée.

Les Bestiaires, si aimés au Moyen âge, qui enregistrait pieusement toutes les absurdités de Pline et du *Physiologus*, ont été souvent illustrés et parfois moralisés comme la Bible. — Richard de Fournival écrivit même au XIIIe siècle un *Bestiaire d'Amour*, c'est là une preuve entre mille que de tous temps l'amour rend l'homme semblable à la bête.

Parmi les animaux du Bestiaire, nous voyons figurer au début du xve siècle les Centaures, les Sirènes et les Néréïdes. La Sirène oiseau semble représenter un démon ; la Sirène néréïde la Volupté ; quant au Centaure, au XIIe siècle, il chasse à l'arc ; au XIVe, il se met, comme la Sirène, à faire de la musique, et prend les mœurs les plus folâtres et les plus bouffonnes. Il s'hybride de toutes sortes d'animaux, cheval ou âne, lion, reptiles, et il se revêt, ainsi que sa très gracieuse femelle, des costumes les plus excentriques. Ces joyeux centaures peuplent le Portail des Libraires de Rouen, le réfectoire de Pampelune et beaucoup de marges de manuscrits au XIVe siècle ; au xve ils s'ébattent sur les stalles de Rouen et les frises de la cathédrale Strasbourg.

La sirène oiseau apparaît vers le milieu du XIIe siècle, avec une signification très satirique, dans les beaux chapiteaux du

porche de Saint-Loup de Naud (Seine-et-Marne). L'une d'elles a la tête d'un diable et l'autre celle d'un clerc tonsuré qui écoute attentivement ses propos ; deux autres de ces animaux sataniques ont les têtes d'un moine et d'une abbesse et se serrent la main ; enfin, deux autres ont des têtes de jeune garçon et de jeune fille, d'une grâce délicieuse ; le garçon est pensif, la fille a l'air fûté et lui parle à l'oreille en accompagnant ses insinuants discours d'un geste de main très expressif. C'est un groupe de sentiment exquis.

La sirène néréïde est musicienne ou coquette ; à partir du xve siècle, elle est presque exclusivement occupée à peigner son opulente chevelure, en s'admirant dans un miroir rond.

Les imagiers furent aussi familiers avec la magistrature qu'avec le clergé. Au xve siècle, sur un chapiteau intérieur du Palais de Justice de Grenoble, on voit un conseiller au Parlement, en robe et en bonnet carré, qui trousse les cottes d'une fille. Celle-ci se laisse faire avec une expression de stupidité réjouie ; ceux qui recherchent les faveurs des simples filles des champs doivent rencontrer parfois encore cette figure béate, du naturel le plus comique.

Quoiqu'elle eût des moyens non moindres de se venger, la noblesse est parfois aussi l'objet des plaisanteries des artistes. Renard et Fauvel sont parfois chevaliers, et, dans les Heures du duc de Berri, un singe apprend à lire à son petit qui tient un gonfanon.

Au xiiie siècle, sur le jubé de la cathédrale de Chartres ; au xive siècle sur les deux psautiers de Gorleston ; vers 1400 dans les Heures du duc de Berri, un chevalier combat un escargot. Sur le manuscrit de Douai, un héraut qui chevauche un cul-de jatte sonne la fanfare du tournoi ; à Chartres, le chevalier Couard laisse tomber ses armes, et dans le livre du duc de Berri, l'escargot lui enlève sa lance et son écu.

Le même livre montre la caricature d'un tournoi, et un autre tournoi grotesque, donné par des vilains, forme le sujet principal du manteau d'une grande cheminée de l'hôtel de Jacques Cœur à Bourges. Il ne déplaisait pas à ce parvenu de voir caricaturer chez lui les passe-temps favoris de la noblesse, déjà tournés en dérision dans quelques œuvres littéraires qui devancent de très loin don Quichotte.

Une caricature politique qui semble avoir eu grand succès vers 1500 orne le grand portail de la cathédrale de Carpentras, les stalles de Gassicourt près Mantes et celles de Champeaux (Seine-et-Marne). Elle représente le globe crucifère, symbole du Saint-Empire, dévoré comme un fromage par les rats qui y font de vastes trous.

La Fontaine de Jouvence a été figurée dans les peintures des XVe et XVIe siècles, et parmi les figures mythologiques, la Fortune est toujours restée en honneur; elle a acquis une robe et une couronne, et sa roue ne lui sert plus à faire des exercices de monocyclette; elle l'a agrandie pour en faire un jeu semblable au tir de loterie encore en honneur sur nos champs de foire.

Dans les manuscrits du XIIe au XIVe siècle, elle fait tourner autour de cette roue de petits personnages. Celui qui monte porte la devise *regnabo ;* celui qui trône au sommet *regno ;* celui qui tombe *regnavi*, et celui du bas, écrasé par la roue, *sum sine regno*. Cette allégorie se marie à l'architecture autour des roues ou roses des églises. Au XIIe siècle, à Saint-Etienne de Beauvais; au XIVe siècle, à la cathédrale d'Amiens. Vers 1495 un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, intitulé *la Lignée de Saturne*, montre le Temps faisant tourner sur la roue de Fortune des personnages anciens et modernes désignés par leurs noms : Sardanapale, le seigneur Ludovic, le général Briçonnet, le Pape et autres; il est embarrassé par une vieille femme qui porte aussi son nom écrit et s'appelle « grosse vérole ».

Les romans philosophiques ont été souvent illustrés à partir du XIIIe siècle; il en est trois qui occupent une place capitale dans la littérature et une place importante dans l'imagerie *Renard*, *Fauvel* et *le Roman de la Rose*.

La vogue du Renard s'est perpétuée jusqu'à nous. Fauvel es[t] plus oublié, mais il eut grand succès au XIIIe et au XIVe siè[-]cle. On sait que le cheval Fauvel est l'emblème de la déloyaut[é] et de l'esprit que nous appellerions *arriviste*, et le poète os[e] faire enfourcher, étriller, caresser, régaler Fauvel par les plu[s] hauts représentants de la féodalité ecclésiastique ou civile. Déj[à] dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, de 1300 en[-]viron, quatre personnages enfourchent Fauvel à la manière de[s] fils Aymon; le Pape est en tête, et c'est lui qui conduit. — Un manuscrit à peu près de la même époque, et de la mêm[e]

bibliothèque, qui a échappé aux recherches de Gaston Paris, est plus illustré et mérite d'être considéré un instant.

Dès la figure 2, Fauvel trône sur la chaire de saint Pierre, car

> En toute cour, joskes a Rome
> Avient par faute de preudome
> C'um assiet Fauvel en chaiere...

C'est un évèque qui lui pose la tiare sur la tête, tandis qu'un moine se prosterne à ses pieds. Fauvel affiche ensuite une piété hypocrite, puis il boit à la même coupe avec Fausseté et Baras; puis (fig. 5) il tient le cierge au lit de mort d'un riche testateur, à qui un moine présente un livre. Il met dans ses coffres l'or si bien acquis; il éconduit les pauvres, mais reçoit les gens utiles, puis il considère un champ de roseaux en philosophant sur la flexibilité des échines humaines, puis il octroie des chartes de privilèges, recommande ses protégés en cour de Rome et en Cour laïque; à ses victimes qui l'assignent, il montre sa tonsure et réclame d'être jugé par l'official, car il est, dit-il, « clerc, croisé et bourgeois » (fig. 17).

Puis voici une conspiration : nous voyons un évêque, un baron, un moine et une femme chevauchant Fauvel, ce sont, nous dit le texte, « toutes gens qui Loiauté sans jugement ont mis à mort » et l'on voit Fauvel qui, d'une flèche, frappe au cœur Loyauté : ses amis la cherchent et la trouvent morte.

Fauvel et Fausseté triomphent et s'unissent; et Fauvel prêche sa doctrine : à la fig. 25, il conseille à un charpentier la grève ou le sabotage, mais sa belle carrière va finir; heureusement, il a des enfants; il leur adresse ses conseils, demande les sacrements, entre les bras de son chapelain et de son médecin, deux amis dévoués, il dicte ses volontés dernières, mais le diable enlève son âme, sous la forme d'un petit cheval. Dans sa hotte, il l'emporte avec ses amis; il les précipite dans la gueule d'enfer, tandis que sa victime, Loyauté, est emportée au ciel par les Anges. Le tableau final montre le couronnement de la Vierge, conclusion logique d'un roman aussi nettement pieux qu'anticlérical, et qui, bien qu'écrit à l'époque des bûchers et de la toute-puissance du clergé, est bien plus complet et plus hardi que ne sera le Tartufe.

A partir du XIVe siècle, l'illustration des romans est abondante, et quelques-uns sont préférés dans la décoration des

demeures et du mobilier. Dans les peintures, tapisseries et vitraux, des légendes accompagnaient les tableaux.

Mahaut d'Artois, à Hesdin, s'était fait peindre une chambre aux Chansons : on y voyait, évidemment, comme au foyer de notre Opéra-Comique, des scènes correspondant aux airs le plus en vogue. Thibaut de Champagne faisait de même peindre ses chansons sur les murs de ses châteaux.

Au château de Saint-Floret, près Issoire, la grande salle était ornée des aventures de Tristan de Léonnois et d'Iseut la blonde, avec des légendes en vers. Ce poème eut un succès légitime aux XIVe et XVe siècles.

Quant aux fabliaux, on commença à en illustrer quelques-uns au cours du XIVe siècle. Un des premiers et des plus fréquents est le lai d'Aristote, représenté en ivoire sur des broches à cheveux (South Kensington), coulé en un groupe de bronze qui forme aquamanile (collection Chabrier Arlès) ou sculpté dans la pierre à la façade des cathédrales de Lyon et d'Auxerre, surmontant en 1416 un miroir à pied d'argent du duc de Berri ; au XVe et au XVIe siècle dans le cloître de Cadouin (Dordogne) sur le tombeau de Philippe de Comines, ou en bois dans les stalles de Rouen, Montbenoit (Doubs) et d'Ecouis (Eure). La légende bizarre du roi de Mercie eut au XVe et au XVIe siècle le même succès, mais seulement dans le mobilier civil.

On y a illustré aussi des romans de longue haleine, comme celui du roi Artus, ou de la Dame à la Licorne ; sur un coffret d'ivoire français du musée civique de Milan, travail admirable du XIVe siècle, se voit l'histoire de la Dame de Vergi ; c'est un curieux choix si l'objet est bien un coffret de mariage.

Ces petits coffrets d'ivoire, les tablettes d'ivoire à écrire, les boîtiers de miroirs portatifs, si nombreux à la même époque, sont tous ornés de sujets élégants, quelquefois religieux, plus souvent galants, scènes de tournois, fêtes mondaines et allégoriques inspirées du *Roman de la Rose*. Des chevaliers font le siège du château d'Amour (musée de Boulogne), occupé par des dames : les perrières des assiégeants sont chargées de bouquets, les dames lancent des roses du haut des créneaux, c'est la bataille de fleurs remise en honneur de nos jours. Au XVe siècle, l'illustration du *Roman de Renard* est sculptée sur le jubé

de bois de l'église du Faouet, et accompagnée de scènes champêtres.

Aristote, plus en faveur que jamais, est souvent alors accompagné de Virgile, que la légende a gratifié d'une aventure non moins ridicule.

On sait que ce pauvre Virgile courtisait la fille de l'empereur de Rome, et qu'elle lui donna rendez-vous pour une nuit où elle devait le hisser dans un panier au moyen d'un treuil jusqu'au sommet d'une tour de son palais. Mais la malicieuse créature arrêta le panier à mi-hauteur, laissant Virgile exposé au frais, et, qui pis est, le lendemain matin à la risée des passants.

Mais si la fraîcheur d'une nuit aussi décevante avait calmé son amour, une terrible rancune le remplaçait, et dans un mélange bien féminin d'astuce et d'imprudence, la perfide amie du poète avait oublié qu'il était magicien et qu'une humiliation ne se pardonne pas. Le magicien allait se venger et, pour une fois dans l'histoire de l'humanité, l'homme allait avoir le dernier mot et être plus cruel que la femme.

Un sortilège fit que tous les feux de Rome s'éteignirent et ne purent se rallumer, et Virgile, supplié, déclara que les torches ne se rallumeraient qu'au seul contact de ce qu'il avait le plus désiré ; il ajouta que le feu ne se communiquerait pas d'une torche à l'autre. Pour cause d'utilité publique, la dame dut donc exhiber à tous et mettre à la disposition d'un peuple entier ce qu'elle avait refusé à l'homme qui l'aimait, et un objet souvent comparé à un éteignoir devint un allume-feux.

Virgile suspendu dans son panier a été sculpté au xve et au xvie siècle au cloître de Cadouin (Dordogne), au cloître des Célestins de Troyes (musée), dans l'église Saint-Pierre de Caen, sur le tombeau de Philippe de Comines.

Quant à l'allumage des torches de Rome, il est gravé dans les encadrements de l'imprimeur parisien Geofroy Tory, mais je n'en connais qu'une représentation sculptée, un peigne italien en os, du xve siècle, au musée de l'Université de Bologne, où il est désigné comme représentant l'assassinat d'Edouard II d'Angleterre. Malgré l'ambiguité de sexe de ce monarque, on peut être certain qu'il y a méprise. Le protecteur de Hughe Spencer fut tué dans son sommeil par introduction d'un fer

rouge dans l'anus. Ici, le personnage, debout, retrousse lui-même ses vêtements.

Parmi ces fabliaux, un des plus réjouissants est celui des *Souhaits desvez* (rec. Montaiglon, n° 131).

On y décrit le rêve d'une bourgeoise de Douai, après un bon repas qu'elle a servi à son mari au retour d'un voyage qu'il fit pour ses affaires.

Elle rêve qu'elle va au marché, et que ce jour-là on n'y vend que d'une chose, celle que les femmes désirent le plus. Il y en a de tous calibres. Au réveil, la réalité lui paraît bien mesquine. Ce joli sujet a été traité en bas-relief. Un moule de plaquette de la collection Figdor, à Vienne, nous montre la dame suivie de sa servante, marchandant des *phallus*. Le marchand en a un plein sac : la marchandise s'étale, et un chien s'empare même d'un des plus beaux, qui est tombé de la montre.

Le *Dit de Bigorne et de Chicheface* a été peint vers 1500, sous les portiques du château de Villeneuve, non loin d'Issoire, par les soins de Rigaud d'Aureille, qui fut maître d'hôtel du roi depuis Louis XI jusqu'à François Ier.

On sait que Bigorne est un dragon extrêmement bien nourri, tandis que sa congénère Chicheface périt d'inanition. La raison en est simple : Chicheface ne se nourrit que des bonnes épouses, Bigorne, au contraire, dévore les maris qui font la volonté de leurs femmes.

Ces hommes, déjà nombreux alors, et de qui Antoine de la Salle nous a dit les quinze joies, déjà décrites au XIIIe siècle par un des leurs, Mathieu de Boulogne, ont souvent inspiré les artistes du XVe siècle.

Dès le XIIIe siècle, le fabliau de *Sire Hain et dame Anieuse* eut un légitime succès. Il avait été convenu, entre ces époux, que la maîtrise appartiendrait à celui ou celle qui saurait se saisir des braies, jetées par la fenêtre. Ce n'est pas sans une lutte acharnée que sire Hain put s'en rendre possesseur, et le droit de conquête vint à point s'ajouter à ses droits légaux de mari. Cet apologue est sculpté au XVe siècle sur les stalles de la cathédrale de Rouen ; au XVIe sur celle de Saint-Gervais-et-Protais, à Paris.

Les proverbes plus ou moins joyeux forment une partie intéressante de l'imagerie gothique. On les a illustrés dans les parements historiés et dans les miséricordes de stalles.

Parmi les sujets de carreaux de terre incrustée et vernissée du XIIIe au XVe siècle, on trouve de tout, y compris des sujets satiriques, et quelquefois des inscriptions s'y ajoutent.

Un des plus curieux exemples est un carreau du XIVe siècle, dont on possède deux exemplaires, l'un provenant du château de Beauté-sur-Marne et l'autre, n° 86, de la collection du Musée de Troyes, provenant du château de Périgny-la-Rose. On y lit une de ces sentences à double face qui composaient les joyeux recueils des dits de Salomon et Marcou, mais Marcou s'appelle ici li niès (le fou) et voici ce qu'il ose dire aux gentilshommes et nobles dames :

Telle a biau vis et blondes tresses,
Qui a dou bran antre les fesses,
Ce dit li niés.

Réflexion mélancolique qui témoigne de décevantes expériences, et qu'il faut rapprocher des conseils de toilette intime donnés par le *Roman de la Rose* à celles qui veulent garder l'amour de leur ami.

Un autre carrelage du château de Beauté répétait aux désœuvrés qui s'amusaient à le lire : *Muse Musart*, et des carreaux à devise de la collection Lelong (Musée des Arts décoratifs), ceux-là du XVe siècle, ont des devises accompagnées d'attributs : autour d'un vase de fleurs on lit : *par tout liesse ;* autour d'une tête de femme : *Dieu le veut.*

Parmi les fantaisies sculptées dans le cloître de Cadouin (Dordogne), dont la reconstruction fut commencée en 1456, on trouve une clef de voûte ornée d'un groupe et de la devise « Tiel rit qui mord ». Le groupe représente un fou à qui un moine mord l'index.

Les proverbes sont parfois tournés en calembours : ainsi au début du XVIe siècle, sur les stalles de Champeaux et de Gassicourt, on a traduit *petite pluie abat grand vent* par un homme arrosant vilainement un van à vanner.

Remarquons en passant que la Renaissance apporta une recrudescence de ce genre de facéties : Manneken Piss n'est que le petit dernier né de toute une série de fontaines de Paris Rouen, Clermont et autres lieux, dont il nous reste des débris images ou descriptions. Le plus curieux est qu'à Paris, les échevins avaient jugé à propos d'accommoder de la sorte une

fontaine à l'occasion de l'entrée solennelle de la jeune reine Anne de Bretagne.

Et les fontaines n'ont pas le monopole de ce sujet qui, du moins, y est de circonstance ; sur les caissons du plafond de la chapelle de l'hôtel Lallemand à Bourges, figurent des jeux d'enfants : entre des garçons jouant au moulinet et au cheval bâton, une très impudique fillette s'exerce à un jeu de précision qui consiste à remplir un sabot comme l'homme de Champeaux et Gassicourt arrose son van.

CAMILLE ENLART.

(A suivre.)

QUELQUES ÉCRIVAINS BOUDDHISTES CONTEMPORAINS

—

On se tromperait singulièrement en croyant que la civilisation occidentale, en envahissant les pays d'Orient, y balaie devant elle tous vestiges de leur vie passée et, de même qu'elle substitue nos chemins de fer aux palanquins du vieux temps, remplace par nos méthodes et nos conceptions philosophiques les enseignements des penseurs hindous ou chinois dans l'esprit des Orientaux sortant de nos écoles. Ces derniers reconnaissent pleinement la valeur de notre science, la supériorité qu'elle nous confère ; ils sentent la nécessité de se faire, sur ce terrain nos disciples dociles. Mais que nous allions au delà, nous verrons vite éclore, sous la réserve polie dont on essaiera de le masquer, le sourire ironique qu'inspirera notre témérité. Nous avons su façonner la matière, la plier à nos exigences, nous sommes d'habiles artisans, mais nous n'avons su concevoir que des religions grossières, des philosophies rudimentaires : pour l'élite orientale, nous demeurons des barbares.

Un fait suffisamment caractéristique pour être relevé est la vie nouvelle que la pénétration de l'esprit occidental a communiquée à quelques-unes des plus vieilles doctrines de l'Inde.

C'est par milliers que se vendent et se distribuent les ouvrages édités par le « *Vedanta Publication Committee*, » et le Neo-Védantisme, franchissant les frontières de son pays d'origine, conquiert, aujourd'hui, des adeptes en Europe et en Amérique. Le même souffle a passé sur le Bouddhisme, réveillant les énergies assoupies et toute une littérature a surgi aussitôt.

Depuis longtemps, sans doute, des noms d'érudits bouddhistes tels que ceux du Mahâ-Théra Sumangala directeur du Vidyodaya oriental Collège de Colombo (Ceylan), de Bunyu Nanjio, professeur de sanskrit à l'Université de Tokyo, de

Sarat Chandra Das, secrétaire de la Société des Textes bouddhistes à Calcutta sont familiers aux orientalistes européens. Toutefois, ceux sur qui je désire attirer l'attention sont les militants d'un mouvement, de date relativement récente, qui réunit des hommes de tous les pays, des Occidentaux aussi bien que des Orientaux.

Bien que je n'entende envisager ces écrivains que dans ceux de leurs ouvrages spécialement destinés à la propagation du Bouddhisme ou à l'instruction de leurs coreligionnaires, il me faut ajouter que la plupart d'entre eux ont publié des travaux de pure érudition touchant à l'histoire, à la philologie ou à l'exégèse orientale. Il en est, comme le professeur Rhys Davids, président de la *Société Bouddhiste de Grande-Bretagne et d'Irlande*, qui se classent parmi les plus éminents orientalistes de notre époque. Il suffit, d'ailleurs, de feuilleter les revues bouddhistes, de jeter les yeux sur les listes de membres d'associations comme la *Société Bouddhiste internationalle de Rangoon* pour voir dans quel milieu de lettrés se recrutent les modernes disciples du Grand Sage de l'Inde.

Le Bouddhisme qu'ils prêchent ne répond guère à l'idée que l'on s'en fait en général. Il ne s'agit plus d'une doctrine fossile, comme celle qui nous apparaît distante et morte, dans les ouvrages des savants du milieu du siècle dernier, mais d'une philosophie vivante et vécue par des hommes proches de nous. Il n'est pas davantage question de cette idolâtrie populaire dont les foules d'Extrême-Orient nous offrent le spectacle. Articles de revues, brochures ou livres réservent une singulière surprise au lecteur non prévenu. Au lieu de conceptions vieillies, d'un mysticisme nébuleux, nous y trouvons l'exposé d'une méthode rigoureusement logique, un constant appel à notre raison. Sous la plume d'Orientaux, prompts au rêve, sont écloses des pages dont le langage précis rappelle celui des livres de science. Peut-être sera-t on tenté de penser que la culture philosophique et scientifique spéciale des Occidentaux ralliés au Bouddhisme a dû profondément influer sur la doctrine qui nous est présentée par leur entremise et que les auteurs orientaux — presque tous anciens élèves de nos universités — ont, de même, été amenés à la modifier par l'effet des conceptions puisées chez nous. Cette objection a été faite en ce qui concerne le Védantisme moderne. Je n'ai pas à

la discuter, ici, au point de vue de cette doctrine. Quant à ce qui concerne le Bouddhisme elle n'aurait aucun fondement réel. Les écrivains bouddhistes, orientaux contemporains se sont assimilé, avec les langues occidentales, un style plus concis, une netteté de discours plus grande que celle des vieux auteurs sanskrits ou pâlis. Ils énoncent, avec des mots usuels, des idées que la littérature mahâyaniste (1) — qui, la première, nous a révélé le Bouddhisme — enveloppait de tout le chatoiement de la poésie orientale, mais nul, peut-être, n'a été aussi fidèle qu'eux à l'esprit de la doctrine primitive, à l'enseignement si profondément rationaliste du Maître.

Il fallait, déclarent nettement certains d'entre eux, le développement et les découvertes de la science moderne pour permettre de saisir lesconceptions fondamentales du Bouddhisme. Plus celle-ci progressera, plus nous nous rapprocherons aisément de l'enseignement du Bouddha que l'état trop rudimentaire des connaissances scientifiques de son époque ne permettait guère de comprendre en sa simplicité et sa profondeur.

L'orgueil de leur supériorité philosophique perce en la plupart des écrivains bouddhistes modernes. Peut-être certains exagèrent-ils même. L'Orient a bien mal usé des hautes notions que le Bouddha tenta d'y répandre ; les sectes les moins dégénérées y sont fort éloignées de son esprit et, sans doute, est-ce sinon de notre sang du moins de notre pensée, que devra être issu le Luther nécessaire à la réforme bouddhiste. Cependant, la comparaison de leur idéal avec celui des religions qui frappent à leur porte et, plus encore, sans doute, l'accord de leur doctrine avec les principes les plus en vue de cette science qu'ils entendaient exalter au cours de leurs études est très propre à susciter un légitime enthousiasme chez les fils spirituels des grands penseurs aryens. Il nous faut en convenir.

§

Très en vue parmi les Bouddhistes militants est l'Anagâ-

(1) L'Ecole du Mahâyana, c'est-à-dire du Grand Véhicule, est une des grandes Ecoles qui partagent le Bouddhisme ; elle s'est constituée plusieurs siècles après la mort du Bouddha et a donné une large place, dans son enseignement, aux éléments mystiques et métaphysiques. Elle domine dans tout le Nord du monde bouddhiste : Japon, Chine, etc. L'Ecole orthodoxe, beaucoup plus rationaliste, est celle du Hinayana ou du Petit Véhicule, dont le centre est à Ceylan.

rika Dharmapala, secrétaire général de la *Mahâ Bodhi Society* de Calcutta et éditeur d'une revue qui compte près de vingt années d'existence. Dharmapala a pris une part active et fut très remarqué au Congrès des Religions, à Chicago. Il est venu plusieurs fois donner des conférences en Europe. C'est un lettré, dans toute l'acception du terme.

Sous la plume de cet écrivain, un religieux, un moine, devons-nous dire, n'ayant pas d'autre mot à notre disposition, nous trouvons des idées qui ont tôt fait de nous prouver l'absolue dissemblance existant entre le moine bouddhiste et le moine chrétien. Examinant l'attitude intellectuelle du Bouddhiste, Dharmapala écrit :

> Il est dit au Bouddhiste de ne faire aucune chose qu'il ne l'ait auparavant analysée. Sa philosophie est nommée « Vibhajjavada », la religion de la vérité expérimentée. Il lui est recommandé, par le Bouddha, de ne rien croire ou accepter pour vrai sur la foi de la tradition, de l'autorité, de l'analogie, de la révélation ou d'un miracle (1).

L'injustice, la peur, la colère, l'ignorance, voici les vices qui s'opposent au progrès humain. Au contraire : « Celui qui est impartial et intègre, bienveillant, sans crainte et intelligent, progresse comme la lune croissante. »

Les théories fondamentales du Bouddhisme sont remises fortement en lumière par Dharmapala, comme par tous les écrivains modernes.

Ce sont l'impermanence de toutes les formations, le perpétuel mouvement de la matière, la non-existence de la personnalité ou *ego* (« Chacune de nos respirations transforme notre organisme »), l'absence de création et de créateur extra-cosmique, enfin, le dédain profond des dissertations métaphysiques sur *l'au delà* ou la cause première promptes à

(1) Allusion au passage suivant : « Ne croyez pas sur la foi des traditions quoiqu'elles soient en honneur depuis de longues générations et en beaucoup d'endroits ; ne croyez pas une chose parce que beaucoup en parlent ; ne croyez pas sur la foi des sages des temps passés ; ne croyez pas ce que vous vous êtes imaginé pensant qu'un dieu vous l'avait inspiré. Après examen, croyez à ce que vous-même aurez expérimenté et reconnu raisonnable, qui sera conforme à votre bien et à celui des autres » [*Kâlâma Sutta*]. Et ailleurs : « Si, maintenant, vous connaissez ainsi et voyez ainsi, irez-vous dire : « Nous honorons le maître et par respect pour lui, nous parlons ainsi ? » — Nous ne le ferons pas, Seigneur... Ce que vous dites, ô disciples, n'est-ce pas seulement ce que vous avez vous-mêmes reconnu, vous-mêmes vu, vous-mêmes saisi ? — C'est cela même, Seigneur » [*Mâhâtanhâsamkhaya Sutta*].

engendrer un tissu d'insanités, alors que la véritable science, la science expérimentale, à la portée de notre cerveau et féconde en résultats utiles, réclame notre effort.

Dharmapala sait citer à propos les plus charmants épisodes des vieux pâlis. Ceux où les premiers Bouddhistes raillaient les Brahmanes et Brahma lui-même. A le lire, on sent combien est erronée l'idée que l'on s'est longtemps faite du Bouddhiste contemplateur extatique et engourdi, incapable d'action. Dharmapala, qui, certainement, comme tout disciple du Bouddha, connaît la valeur de la pensée et de la méditation, n'en conclut que plus fortement à la beauté de la nécessité de l'effort.

> Toute religion, écrit-il en substance, qui détruit l'effort individuel, rendant l'homme esclave du fatalisme ou d'un Créateur, mérite le dédain des philosophes. Partout où l'effort humain est condamné et la confiance en soi rendue inutile, l'homme tombe en état de dégénérescence. L'effort diligent et ardent est sans cesse glorifié dans l'enseignement du Bouddha : « La vigilance est le sentier immortel. » Un des noms du Bouddhisme est *Araddha Viriya Sâsana*, la religion du perpétuel effort.

Notons encore ces déclarations :

> Toute l'éthique du Bouddhisme est basée sur la Compassion... Le Bouddhisme est, d'une façon absolue, une religion pratique sans la moindre recherche d'une vie de félicité *post mortem*... L'activité, la virilité, l'amour envers tous, l'extirpation de l'égoïsme et de l'idée de l'*ego* (séparé et indépendant de l'ensemble universel), la compréhension du caractère transitoire de toutes les formations organiques (de tout agrégat) en sont les points principaux...
>
> Le Bouddhisme est une école de gymnastique scientifique... Un Dieu personnel vivant en dehors du processus cosmique ne peut rien pour nous... Les prêtres sont inutiles ; prier pour écarter une épidémie ou pour déplacer une montagne ou un fleuve sont choses également vaines... L'indolence c'est la mort...

§

Maintes pages intéressantes seraient à relever, dans celles publiées par Ananda Metteyya.

Ananda Metteyya est le pseudonyme d'un écrivain anglais. Celui-ci appartient à ce groupe, déjà nombreux, de *bickkhus* occidentaux qui, un jour, ont subitement délaissé le milieu où ils vivaient, abandonné, comme quelques-uns, des situations

supérieures, pour faire profession religieuse dans les monastères de l'Orient. Cette profession n'implique, il faut s'en souvenir, aucune des dépendances mentales auxquelles se soumettent nos moines européens. Le Bouddhisme, qui ne comporte ni dogmes ni pontife, ne voit dans la vie conventuelle qu'un moyen aisé permettant de s'adonner exclusivement à l'étude, à la méditation ou à la propagande, en se libérant des soucis de la vie dans le monde. L'admission dans les communautés n'entraîne que l'engagement d'honneur d'observer certains principes de moralité et de se conformer au règlement intérieur du monastère. Il n'est point question de vœux perpétuels et le postulant ne prête aucun serment d'obéissance. Le jour où la robe jaune de l'ordre pèse trop lourd à ses épaules, il reste toujours libre de la quitter sans encourir de réprobation.

A quel sentiment obéissent les hommes frappant ainsi à la porte des vieux cloîtres lointains ? Lassitude, attrait du pittoresque, caprice de poète ?... Leur lecture n'encourage guère de semblables présomptions. Le Bouddhisme tel qu'ils l'ont compris est une discipline intellectuelle rigide, laissant peu de place à la fantaisie :

Au lieu de nous présenter, écrit Ananda Metteyya, une dogmatique spéculative, comme il s'en rencontre dans la plupart des religions, au lieu de tenter de nous dire *comment* l'univers est venu à exister et *pourquoi*, le Bouddhisme garde le silence. Toutes les questions relatives à la Cause première de l'Etre, à la source de la vie et à son pourquoi sont formellement écartées par lui. Son enseignement porte, en effet, sur l'éternel présent, l'*Ici* et le *Maintenant* de la vie, comme sur le meilleur plan sur lequel l'homme puisse s'exercer pour diminuer et mettre un terme à la souffrance...

Ainsi l'intellectualité, la profonde et large culture de la simple intelligence humaine est-elle placée au pinacle par le Bouddhisme. La raison, et non la foi, y est le critérium de la vie, le critérium de la vérité. Chaque Bouddhiste est supposé l'appliquer à toute doctrine qui lui est présentée, avant d'y adhérer... Au novice en Bouddhisme il n'est point commandé de *croire*, mais de réfléchir sur l'enseignement qui lui est exposé, de façon à le *comprendre*.

Ananda Metteyya est l'un des fondateurs de la Société bouddhiste internationale, dont le siège est en Birmanie. Il a fait, il y a environ dix-huit mois, en Angleterre, une série de con-

férences qui ont été très suivies et compte revenir en Europe au cours de l'année prochaine.

§

Un Birman, Maung Nee, a publié l'année dernière, sous le titre de « Lotus Blossoms » (fleurs de Lotus), une sorte de manuel tendant à donner sous un volume très restreint une idée claire du Bouddhisme dégagé de toutes les superstitions hétérogènes, tel que le professent les Modernistes. On ne peut trop louer l'ordre, la méthode qui ont présidé à la division des chapitres de ce petit ouvrage et l'érudition qu'il dénote de la part de son auteur. Chaque chapitre est précédé d'une courte introduction énonçant brièvement les théories qu'il présente ; un nombre assez considérable de citations empruntées aux textes anciens la suit. Le lecteur entre ainsi en contact avec les sources mêmes et, au cours de quelques heures, peut se familiariser avec des doctrines bien peu connues dans nos pays.

Nous retrouvons, chez Maung Nee, les mêmes considérations sur l'impermanence de toutes les formations, l'illusion qui nous fait croire à un *moi* stable et permanent et les mêmes conseils de prudent agnosticisme que chez ses coreligionnaires du réveil bouddhiste.

Si les ouvrages des moines écrivains ne décèlent aucune tendance au cléricalisme ou à la superstition, celui d'un laïc, comme Maung Nee, insiste encore davantage, s'il est possible, sur le caractère purement naturel et humain du Bouddhisme. Il ne s'agit point d'une révélation divine, mais d'une manière de s'entraîner, par l'étude, la réflexion et la pratique des vertus privées et sociales, en vue de son développement mental : « Le Bouddhisme est une méthode, déclare-t-il, rien qu'une méthode. »

A noter, également, les vues émises sur la moralité, hautement recommandée, mais singulièrement déchue de la valeur intrinsèque que l'on se plaît à lui accorder. La moralité de la conduite est un *moyen* excellent, une hygiène nécessaire à celui qui poursuit la sagesse. Selon la comparaison du Dhammapada, l'esprit qu'agitent les passions est aussi incapable d'une claire perception des choses que l'eau agitée par le vent est impropre à devenir un miroir fidèle pour les objets qui s'y

reflètent. Mais le but est ailleurs, dans la lutte perpétuelle contre la souffrance par la lutte contre l'ignorance.

Tout serait à citer dans la brochure de Maung Nee. Elle doit, d'ailleurs, être prochainement traduite en français. Elle marquera, je crois, le début, en France, de la propagande bouddhiste s'exerçant déjà dans plusieurs pays européens, car les mélanges étranges d'ésotérisme, d'occultisme, de gnosticisme, de spiritisme même et de philosophie orientale qu'on nous a quelquefois présentés sous le nom de Bouddhisme sont reniés avec force par les Bouddhistes modernistes.

§

Je terminerai en signalant un écrivain hindou, le professeur P. Lakshmi Narasu, de Madras.

Le professeur Narasu a fait ses études dans les universités d'Angleterre. Bien qu'il y ait pris ses grades non point dans les lettres, mais dans les sciences, il possède une érudition philosophique tout à fait remarquable. A la connaissance très étendue des systèmes philosophiques de son pays, il joint celle des Grecs et des Latins qu'il lit dans le texte. Il sait, outre l'anglais, le français et l'allemand, il a lu tous nos philosophes, des plus anciens jusqu'à ceux de hier. Son livre « The Essence of Buddhism » l'Essence du Bouddhisme, est le développement d'articles nombreux publiés dans diverses revues hindoues.

Dès les premières lignes de la préface, nous sommes fixés sur les sentiments rationnalistes de l'auteur :

> En présentant l'enseignement de son maître, il incombe au disciple de ne point perdre de vue les principes fondamentaux sur lesquels cet enseignement repose. Pour le Bouddha, la voix de l'autorité est dans la vérité elle-même et partout où celle-ci réside, le disciple doit la suivre. Selon ce précepte, accepté par toutes les Ecoles bouddhistes, rien de ce qui n'est pas en strict accord avec la raison ou avec ce qui est reconnu comme vrai ne peut être considéré comme l'enseignement du Maître.

Le problème social de la Propriété est effleuré dans l'ouvrage de P. L. Narasu :

> L'esprit du Bouddhisme est essentiellement socialiste, c'est-à-dire qu'il enseigne l'union d'action combinée en vue d'une fin sociale. Il est totalement opposé à cet industrialisme avec sa lutte sans rémission,

sans scrupule et sans pitié pour la richesse, considérée comme l'objet suprême de l'effort humain, qui ronge les nations soi-disant à la tête du progrès... L'accumulation du capital entre les mains d'un petit nombre ne peut avoir aucune justification morale. Le capital n'est pas, comme certains économistes le prétendent, le résultat de l'épargne personnelle, mais provient de l'accumulation des parts de bénéfice enlevées aux producteurs dont un grand nombre sont réduits à la condition d'esclaves pour le confort et le plaisir de quelques-uns. En quoi ceci diffère-t-il du vol ?... Le Bouddhisme interdit le vol sous toutes ses formes, quel que soit le nom euphémique sous lequel on puisse le désigner...

Cette déclaration est tirée du commentaire accompagnant le second des commandements bouddhistes :

Tu ne voleras ni ne déroberas point, mais tu aideras chacun à posséder les fruits de son travail.

La tolérance, l'infinie tolérance du Bouddhisme inspire de nombreuses pages de l'ouvrage du professeur Marasu. Considérant ses coreligionnaires d'Orient, les superstitions misérables auxquelles ils s'adonnent, il réprime la révolte que lui cause le spectacle des pratiques ridicules où l'on traîne le nom du plus ardent apôtre de la raison et de l'intelligence. Pour ceux qui, puérilement, lavent dans l'eau parfumée et enguirlandent de fleurs les statues du Bouddha il n'a qu'une pensée de pitié compatissante et, pour les excuser devant nous, il rappelle les paroles du Chinois I-tsing, le grand voyageur et missionnaire bouddhiste : « L'intelligence des vérités profondes dépasse la compréhension des esprits vulgaires, tandis que l'ablution des saintes images peut être pratiquée par tous. » « Le résultat d'un acte de dévotion, ajoute Masaru, est indépendant de l'objet vénéré, il est complètement subjectif. »

La conclusion est simple : Le Bouddhiste à l'esprit développé ne témoignera aucun mépris malveillant aux simples s'auto-suggestionnant par des pratiques enfantines, y puisant des inspirations les inclinant à la justice, à la paix, et trouvant en elles le réconfort dont ont si grand besoin les humbles.

L'esprit bouddhique est très éloigné du prosélytisme violent. Exception surprenante pour nous, habitués à l'intolérance et au sectarisme allant jusqu'à la férocité, jamais le Bouddhisme, même aux époques de sa plus grande puissance, ne songea à

employer la force contre ses adversaires. Les Modernistes relèvent ce fait avec une légitime fierté :

Nulle page de notre histoire ne nous présente le misérable spectacle de sorciers ou de savants brûlés vifs comme Giordano Bruno ou Latimer (1),

écrivait Dharmapala en septembre dernier. Son orgueil d'Oriental aura trouvé, depuis, un nouveau sujet de triomphe.

Nous trouvons encore dans « l'Essence du Bouddhisme » un chapitre intitulé : « la Mort et Après la mort » (Death and After) contenant la traduction de quelques fragments de l'office funèbre des Bouddhistes de l'Eglise du Sud (Ecole Hinayâna, la plus orthodoxe). La pensée qui y préside est si différente de celles qui s'expriment chez nous en des occasions analogues que la citation n'est peut-être pas superflue.

Hommage au Bienheureux, au Très Sage, au Très Eclairé !

Tous les êtres animés sont destinés à mourir, toute vie est terminée par la mort; après la vieillesse vient la mort. Jeunes et vieux, ignorants et sages, tous tombent entre les mains de la mort. Telle est la nature des êtres animés.

Les formes élémentaires et les formes composées des êtres organisés, les organes des sens naissent en vertu d'une cause et, de même, par une cause se désagrègent et périssent.

Comme l'union de certaines pièces constitue ce que l'on appelle un char, de même, l'union des *skandhas* (les éléments constitutifs de l'être) forment ce qui est appelé un être animé. Aussitôt que la vitalité, la chaleur, la conscience abandonnent le corps, celui-ci devient inanimé et inutile. Les penseurs réfléchissant et méditant sur ce corps se convainquent qu'il est une chose vide et vaine. En lui la souffrance naît, subsiste et périt; par lui rien n'est produit que souffrance et avec lui rien ne périt que souffrance.

Toutes les choses composées (les agrégats) sont impermanentes. Toutes les choses composées sont douleur. Toutes les choses existantes sont sans âme (2) (c'est-à-dire sans personnalité, sans *ego*). Celui qui connaît et comprend cela s'affranchit de la souffrance.

Ainsi, qu'après avoir entendu ces paroles du Très-Sage chacun mette un terme à ses larmes et conclue en voyant celui qui est mort : « Jamais je ne le retrouverai. »

(1) Ce dernier nom est assez peu connu en France : Latimer était évêque de Worcester. Ayant, l'un des premiers, en Angleterre, adhéré au Protestantisme, il fut brûlé vif en 1555.

(2) C'est la laconique profession de foi bouddhiste : Anitya, Duhkha, Anatmân.

Cet aperçu des récitations accompagnant les funérailles des plus humbles campagnards bouddhistes de Ceylan ou de la Birmanie est donné, à titre documentaire, par le professeur Narasu. Ce thème de l'impermanence des formations, d'une importance capitale dans l'enseignement bouddhiste, lui fournit le sujet de nombreuses et très érudites digressions.

§

Ces quelques notes ne peuvent avoir la prétention de donner une idée, si imparfaite soit-elle, du mouvement moderniste qui se dessine dans le monde bouddhiste. Aux quelques noms cités ici, beaucoup d'autres pourraient s'ajouter. Enfin, ce réveil du Bouddhisme, revivifié par une exégèse rigoureuse et ramené à la pureté philosophique de ses origines, n'est, lui-même, qu'un épisode, parmi tant d'autres, de l'activité intellectuelle qui se manifeste de l'Inde au Japon.

En dépit de nos rapports aujourd'hui si fréquents avec l'Orient, celui-ci demeure encore bien étranger à la plupart de nous. A ce titre, il pouvait être intéressant de signaler, dans le réveil bouddhiste et la littérature qu'il suscite, un des aspects contemporains de la pensée orientale.

ALEXANDRA DAVID.

POÉSIES

—

NOCTURNE

Tais-toi. Le soir est doux sur les roses fanées,
Sur l'étang qui s'allonge entre les saules gris.
Livre à mes doigts ta main, chère à mon cœur épris,
Et tous deux saluons nos anciennes journées.

En longue théorie et la main dans la main,
Regarde-les surgir de l'ombre violette.
Chacune en approchant incline un peu la tête,
Sourit, et disparaît au détour du chemin.

Les reconnais-tu bien ? Aux plis de leur tunique
Flotte encor le parfum qui s'exhale de toi
Et le reflet pâli de nos anciens émois
Persiste en leur regard joyeux, tendre ou tragique.

La dernière s'efface. A l'horizon lointain
Le cortège voilé des minutes prochaines
Dresse dans l'air obscur ses ombres incertaines.
Mais la nuit qui s'abat les dérobe soudain.

Je ne désire pas violer leur mystère.
Que pourrait sur mon cœur, s'il l'arrachait de toi,
Le jour qui vient vers nous ? Et s'il te laisse à moi
Quelle heure à tes côtés ne me serait bien chère ?

Tout dort. Laisse mon front peser à tes genoux.
Comme un souffle léger, que ta main me caresse.
Parle-moi, maintenant... redis-moi ta tendresse...
Sur le jardin muet, Dieu, que le soir est doux !

JALOUSIE

C'est l'heure où la cité, dans l'ombre ensevelie,
Sommeille à l'horizon, obscure et sans contours.
Le parc, voilé de soir et de mélancolie,
Appuie au ciel éteint ses ifs lassés du jour.
Une atmosphère dense et veloutée accable
Le feuillage immobile et sombre des massifs.
La nuit marche à pas lents et muets sur le sable,
S'incline, et longuement baise tes yeux pensifs.

Je ne distingue plus ton front ni tes mains pâles,
Tes gestes sont vêtus de tiède obscurité.
Les fleurs d'un marronnier, pétale par pétale,
Effleurent tes cheveux de leur poids velouté.
La nuit glisse à ton cœur comme une cendre grise,
Tout ce qu'il a d'humain est par elle effacé.
Soudain, je te pressens si lointaine et conquise
Que mon amour jaloux se révolte, blessé,
T'arrache à l'ombre et fuit vers la sûre demeure.
En l'ambiance amie et nôtre du foyer
Je te retrouve.... Mais la blessure demeure,
O toi qui te dis mienne et qui peux m'oublier !

RENOUVEAU

O désenchantement, délivre enfin mon cœur
De ton ombre pesante, implacable et glacée !
Il est temps que mon âme, à l'espoir enlacée,
Chante le renouveau, la jeunesse et l'ardeur.

Je veux jouir encor des êtres et des choses.
Vois : C'est du jeune Avril le clair et roux éveil.
Il rit dans tout l'espace et lance du soleil
Sur les sillons fumants et sur les pommiers roses.

Ceinte de ruisseaux frais, d'aubépine et de thym,
La nature tressaille en se sentant féconde;
Et là-bas, immobile en la clairière blonde,
Un couple se sourit et goûte le matin.

Autrefois je voulus, lasse de la souffrance,
Conjurer les destins en ne les vivant pas
Et glisser au néant sans heurt et sans combats.
Mais je viole aujourd'hui mes vœux d'indifférence.

Je t'échappe, je vis, je sens battre mon cœur.
Eros en m'effleurant de son aile légère
M'a donné le dégoût de ta sagesse amère,
De tes yeux sans clarté, de ton rire moqueur.

Je le sais, rien n'est sur de ce que je vois naître.
La vie, à qui l'étreint, échappe méchamment.
Cet homme, qui d'aimer toujours fait le serment,
Demain en d'autres yeux se cherchera peut-être.

Je le sais, au sortir de tes bras la douleur
Me guette. Que m'importe! Adieu, je te renie.
Et vous doutes, sanglots, baisers, ô chère vie,
Abattez-vous sur moi, je vous livre mon cœur.

L'HEURE CHÈRE

Le clos s'épanouit dans la lumière dure.

Le buis vert et touffu qui reluit aux bordures,
Le dahlia massif, fleur de cuivre et de feu,
La pivoine trop rouge et l'hortensia trop bleu,
Tout le jardin aux tons sonores qui s'élance
Et flamboie au soleil sans ombre et sans nuance
Est un accord majeur qui s'affirme et, strident,
Eclate dans l'air chaud magnifique et vibrant.

L'heure se dresse et rit, triomphale et splendide.

Mais combien m'est plus cher le crépuscule fluide
Comme un sourire las posé sur l'horizon
Et qui défaille au seuil tiède de la maison.
Le bourg empli de paix bleuâtre vit à peine
Et sous le ciel pâli comme une soie ancienne
Le sol fuit et s'enfonce en la molle vapeur
Qui voile les lointains où tout décline et meurt.

Le jardin s'est éteint dans la lumière grise
Qui fait la couleur pâle, et la forme imprécise,
Par des tons dégradés glissant de fleur en fleur.
— Ainsi dans le doux soir, la flûte du pasteur
Module en ton mineur la chanson caressante
Qui dit la volupté des choses finissantes —
Et tandis que la Nuit, en un geste attendri,
Berce les vains désirs du cœur endolori
Et que l'âme fléchit sous le poids du silence,

Aux terrasses du soir, l'heure s'accoude, et pense.

PARESSE

Viens goûter avec moi la douceur d'être lasse,
Inerte et paresseuse et de dire à voix basse
Des mots indifférents que l'on n'achève pas.
Sur les sentiers humains nous entendrons des pas,
Les pas vains et fiévreux d'une race éphémère
Qui déchire sa vie aux ongles des chimères,
Au néant éternel heurte son front obtus
Et croit que les destins valent d'être vécus.

Le jardin où je veux cacher notre paresse
Est un lieu calme et tendre ainsi qu'une caresse,
Et que trop de langueur a rendu douloureux.
La mousse a recouvert le tronc des arbres creux,
La factice rocaille où pleure une cascade

Et les marbres brisés sous les vertes arcades.
Sous un cytise blond, entre les jaunes fleurs,
Pan, narquois et lascif, érige sa blancheur.
Au pied du socle pur fusent des capucines
Dont l'éclat fauve rend les grappes de glycines
— Lourdes de sucre doux, d'aromes et d'été —
Plus suaves encor. L'œillet déchiqueté,
Tremblant comme un bonheur secret et trop intense,
D'un parfum de cannelle embaume le silence.
Les ruines d'un vieux mur s'étoilent de jasmin.
La voix d'un clavecin rôde dans le jardin
Douce et voilée ainsi qu'un crépuscule pâle,
Si poignante pourtant que, comme une rafale,
Elle envahit, étreint et ravage le cœur.
Et cette voix, vibrant sous le cytise en fleur,
Est l'âme du jardin où gît notre paresse,
Ivre de volupté, d'angoisse et de tendresse.

VIOLETTE CHABRIER-RIEDER.

STENDHAL ET SES LIVRES

(DOCUMENTS INÉDITS)

—

Les *Notes marginales de Stendhal*, publiées avec commentaires par M. Blanchard de Farges (1), mentionnant l'existence d'une « annonce-réclame » sur l'*Histoire de la Peinture en Italie*, « rédigée à n'en pas douter par Stendhal lui-même », nous avons tenu à éclaircir le fait, d'autant plus que ce prospectus laissait à supposer une édition de l'ouvrage, datant de *1815* : c'était à la fois de l'inédit et de.... l'inattendu ! Voici le résultat de nos recherches que nous croyons susceptible d'intéresser nos lecteurs.

On sait que l'*Histoire de la Peinture en Italie*, publiée au mois d'août 1817, n'eut aucun succès à son apparition : à peine s'il s'en vendit quelques exemplaires. Seul dans la presse, Louis Crozet en avait rendu compte au *Moniteur*, en un article « mutilé par le journaliste » (n° du 23 septembre), qui fit un peu connaître cet ouvrage, que l'ami d'Henry Beyle, en cela peut-être unique au monde, « savait par cœur (2) ». Le brillant feuilleton que Lingay consacra plus tard à l'œuvre de Stendhal, dans *le Journal des Débats* (n° du 6 mars 1818), désavoué trois jours après, n'eut pas, sur la vente, une influence heureuse. Cette publication, pour laquelle Stendhal s'était endetté de 1.400 francs chez Didot, ne laissait pas de préoccuper l'auteur, impatient de se libérer.

Se trouvant à Grenoble le 14 avril 1818, Beyle écrit au baron de Mareste : « Je vois chez Falcon (3) que, pour vendre, il faut force prospectus. Si nous faisions imprimer chez Chanson le 1er article qui a paru et le second, le tout sur papier fin et en très petits caractères? On ferait timbrer cela à trois centimes par exemplaire. Il faudrait obtenir du *Journal du Commerce* et du *Journal de Paris*, d'envoyer cela dans le jour-

(1) *Le Correspondant*, n° du 25 septembre 1909.
(2) Cf. *Comment a vécu Stendhal*, p. 101.
(3) Librairie et cabinet de lecture. Cf. *Vie de Henri Brulard*, pp. 67-68.

nal (1). » De retour à Milan, huit jours après, Beyle revient à la charge, persuadé qu'une grande publicité peut seule réparer l'échec de son ouvrage. « Je vois sous mes yeux, chez Falcon, que, pour vendre, il faut assommer la province de prospectus. Il lui en arrive quatre chaque jour au moins et j'ai vu celui des œuvres de Morellet faire effet sur deux lecteurs de journaux. Si donc, après Fualdès, Budget et Cie, on pouvait faire imprimer, par notre Chanson, *les deux articles de Maisonette plus six lignes de réplique*, cela ferait une manière de prospectus amusant pour les provinciaux, puisque cela leur apprendrait qu'il y a un nommé Michel Ange. Il faudrait glisser cet imprimé dans *le Journal de Paris* et *le Commerce*. Pardon de vous ennuyer de cette petite affaire, je songe aux 1.400 fr. dus à Pierre [Didot] (2). » Nouveau rappel le 26 août : « Faites-moi donc imprimer l'article à envoyer au *Journal de Paris* (3). »

C'est ainsi que, dans les premiers jours de septembre 1818, le prospectus fut imprimé chez Chanson, par les soins du baron de Mareste, et tiré à 4.500 exemplaires qui furent encartés dans un numéro du *Journal de Paris*, sauf une trentaine que le baron adressa à son ami, par l'entremise du libraire Jombert (26 septembre).

Stendhal fit relier l'un de ces prospectus à la fin du tome Ier de son propre exemplaire de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, actuellement en la possession de M. Blanchard de Farges, qui a bien voulu nous le communiquer.

Voici la disposition de cette « annonce-réclame » de 8 pages in-8, dont il n'a été fait mention nulle part, ce qui s'explique par son encartage :

Prospectus.
Histoire
DE LA PEINTURE EN ITALIE
Deux vol. in-8. Prix : 12 francs.
(Les trois derniers paraîtront incessamment.)

à Paris, chez
P. Didot, rue du Pont-de-Lodi, no 10.
Chanson, rue des Grands-Augustins, no 10.
Renouard, rue St-André-des-Arts, no 55,
Delaunay, Palais-Royal, galerie de bois.

(1) *Correspondance de Stendhal*, 1908, tome II, p. 71.
(2-3) *Correspondance*, 1892, II, pp. 72, 101.

(Suivent 6 pages de texte, imprimé en caractères très fins, raison de 50 lignes à la page, sans signature.)

Page 8. Annonces

Vies

DE HAYDN, MOZART ET DE MÉTASTASE

Paris, 1817. Un vol. in-8, prix 6 fr. broché, se trouve chez Didot, îné, rue du Pont-de-Lodi; chez Delaunay, libraire au Palais-Royal.

ROME, NAPLES ET FLORENCE EN 1817

Par M. de Hendhel (*sic*)

Un vol. in-8, prix 4 fr. broché.

Se trouve chez Adrien Egron, libraire, rue des Noyers, et chez Delaunay, braire au Palais Royal.

Imprimerie de J.-L. Chanson, rue des Grands-Augustins, n° 10.

Quant au texte de cette réclame, après lecture attentive, ous croyons qu'il est la reproduction amplifiée de l'étude de ingay, ainsi que le désirait Stendhal, dont la collaboration 'est rien moins qu'évidente. Nous n'avons pas sous les yeux numéro du *Journal des Débats* qui contient cet article, nais la succincte analyse qu'en a faite M. Arthur Chuquet e laisse aucun doute à cet égard : nous avons retrouvé dans prospectus les fragments cités par l'éminent historien (1). Le paragraphe sur « *la douleur du 20 Mars* » éprouvée une econde fois par l'auteur, au Musée royal, *pour l'honneur 'un clair-obscur*, nous confirmerait encore dans cette opinion. e commentateur de Beyle, ignorant l'histoire de la dédicace Napoléon, si bien débrouillée par M. Paul Arbelet (2), a vu ans cette allusion politique une « palinodie» de Stendhal, alors ue, pour des yeux plus clairvoyants et moins prévenus, elle st simplement l'expression des sentiments royalistes, bien onnus, de l'écrivain ministériel, attaché à la famille des Bourbons par des liens de toutes sortes (3). Il peut être gréable et piquant de surprendre Stendhal en flagrant délit e contradiction, mais encore faut-il être sûr de son fait...

Cette publicité n'eut pas l'heureux résultat que Stendhal en spérait, puisque l'*Histoire de la Peinture en Italie*, saluée à on aurore par Louis Crozet, fut momentanément « enterrée »

(1) *Stendhal-Beyle*, 1902, pp. 259-260.
(2) *Soirées du Stendhal Club*, 2e série, Mercure de France, 1908, pp. 181-207.
(3) Cf. *Souvenirs d'Egotisme*, 1892, pp. 101-111. Maisonnette.

par cet ami de la première et de la dernière heure, qui désintéressa Didot des 1.770 francs que, tous comptes faits, l'auteur redevait à son éditeur (1).

§

Stendhal sollicitait de ses amis la critique de ses œuvres, qu'il recevait de très bonne grâce, enchanté qu'elle s'exerçât sans aucun ménagement.

Lors de la publication de *Rome, Naples et Florence*, il écrivit au baron de Mareste, le 1er décembre 1817 : « Si jamais vous relisez, vous qui connaissez si bien la chose, usez un crayon à relever ce qui vous semble faux, ou mieux, faites un petit cahier des bévues, avec des renvois, et profitant du moment où l'auteur vous donne de l'humeur, dites-lui des sottises, ferme (2). » La réponse du baron ne se fit pas attendre; elle se produisit sous la forme d'une lettre qu'Henri Beyle copia, de sa plus belle écriture, sur le cahier relié à la fin de son exemplaire du tome II des *Fables de La Fontaine*, édition Didot, 1813, in-8.

Grâce à l'obligeance de M. Blanchard de Farges, nous avons sous les yeux cette copie, que le plus exigeant calligraphe ne désavouerait pas. Nous la reproduisons fidèlement :

STENDHAL

Besanç[on] écrit le 22 décembre 1817

Le voici sans auc[un] artif[ice]. J'ai lu l'ou[vrage] il y a environ six semaines, il m'a fort amusé. Je l'ai relu il y a trois jours, il m'a amusé encore. Peu de brochures de ce genre pourraient soutenir cette double épreuve.

Après cela, le chapitre de la critique est interminable. Je prendrai le parti de noter au crayon et de remettre mon exemplaire à Dominique : l'auteur me trouvera sévère, mais je ne lui ferai grâce d'aucune de mes sensations.

Le défaut capital de l'ouvrage est de *manquer de vérité;* l'auteur avait cependant les plus grandes prétentions au *naturel*. S[tendhal] est arrivé dans telle et telle ville avec des opinions toutes faites. Il a bien dit *peut-être* ce qu'il sentait ou croyait sentir, mais non certes ce qui existe *effectivement*. Il m'a rappelé sans cesse mon ami Henri [Beyle], qui, s'asseyant aux Tuileries après un déjeuner à la fourchette et dans les horreurs d'une digestion laborieuse, se persua-

(1) Cf. *Comment a vécu Stendhal*, p. 190.
(2) *Correspondance de Stendhal*, Ed. Bosse, 1908, tome II, p. 44.

ait sérieusement que les jeunes gens qui se promenaient devant lui taient *tous mortellement ennuyés*, et de plus venus tout exprès, on pour voir, mais pour *se montrer en public*. L'ennui était au ond de l'âme de Dominique, et quant au chapitre de la vanité, on eut prouver sans peine que, depuis 17 ans, la jeunesse française est elle de toute l'Europe qui s'est le plus complètement corrigée de ette fatuité ridicule que l'on reprochait à nos pères ; d'autres déauts, plus graves peut-être, ont remplacé celui-là, mais, à coup ûr, les caricatures d'Incroyables du temps du Directoire (voir *la Belle Fermière*, rôle de (*en blanc*) Fanchon, et *le Conteur ou les Deux Poètes*) n'ont plus de modèles aujourd'huy, et *paraissent tout ussi étrangers* à la génération actuelle des jeunes Ducs, des olonels, des anciens Auditeurs, que les Marquises effrontées des omédies de Regnard et de Lesage.

J'excepte de cette règle générale nos petits poètes et nos petits barouilleurs de prose qui sont aussi absurdes et aussi impertinents u'autrefois : c'est une classe à part.

Le Consulat, les guerres, l'Empire et le Constitutionnalisme âtard du temps présent ont tourné tous les esprits vers d'autres ccupations que celle de séduire les femmes par les agréments extéeurs et par un babil vide de sens.

Revenons à Stendhal — il n'en finit pas avec les chanteurs et les hanteuses. Il aurait pu varier son sujet et nous présenter quelques omparaisons entre les Italiens de 1817 et ceux de 1810, 1811, 1812, faire ressortir le contraste des Cours de Murat et de Ferdinand, de amille Borghèse et de Victor-Emmanuel, du Prince Eugène et du uc de Modène (dans les bagatelles s'entend, le chapitre étant trop élicat pour qu'on pût le traiter à fond; mais un homme d'esprit ouve le moyen de *dire* une infinité de choses sans les articuler.)

La fin de l'ouvrage est moins intéressante que le commencement ; éfaut réel : beaucoup de décousu, trop de négligence, affectation u style de grand seigneur dont Saint-Simon est le modèle, ton difcile à bien imiter.

La *Ducomanie* de Stendhal est aussi par trop bouffonne. Il n'est uestion que de Marquis, de Comtes, de Princes, de Comtesses et oute cette gentilhommerie, mise en œuvre à tout propos, à toutes ges, est sans motifs *plausibles*.

Rome et Florence sont maltraitées et injustement : je ne parle pas e Naples que je ne connais pas assez : rien d'exact sur le Piémont, ays très curieux sous le rapport des mœurs ; beaucoup plus de différnce entre le caractère français et le piémontais qu'entre le français l'anglais.

Un article sur cet ouvrage de notre malheureux ami paraîtra bient dans *le Journal de Paris ;* j'en donnerai le canevas, c'est le

cher Maisonnette qui le polira. Vous sentez bien que je serai plus doucereux que dans cette épître familière.

Les articles sur *L[a] P[einture en Italie]* sont charmants ainsi que je vous l'ai mandé : ils verront le jour dans *les Débats;* il ne s'agit que de prendre patience. Lisez les Feuilletons de ce journal les 5 et 6 décembre; il s'agit d'une traduction des Lettres de Battavi, faite par cet imbécile de Jay, de Cularo; l'ouvrage a quelque succès. *L[a] P[einture en Italie]* vaut mille et mille fois mieux que cette rapsodie.

BARON ADOLPHE DE BESANÇ[ON].

Nous trouvons la réponse à cette lettre dans la *Correspondance de Stendhal*, à la date du 3 janvier 1818 (1) :

Je suis ravi de votre patience de mettre des notes marginales... Je ne nierai point que Stendhal n'ait eu souvent des *nerfs* à Rome ; mais dans ce siècle fardé, n'est-ce rien qu'un livre de bonne foi ? Comment voulez-vous un portrait complet en deux cents pages ? Sur la *vanité* des jeunes Français, nous ne sommes pas d'accord. Il est trop clair que ce n'est plus dans le jabot et dans les femmes qu'ils la mettent; mais c'est dans *tout*. *Paraître* est toujours plus pour eux qu'*être*. Voyez Mettray et tous nos amis de Cularo. Quant à la *ducomanie* de Stendhal, outre qu'elle est fort naturelle chez un homme d'une si haute naissance, un beau jour, pour *n'être pas reconnu*, il a multiplié, par la quantité *comtes et marquis*, toutes les initiales citées. Songez que la noblesse d'Italie, excepté Venise, est plus riche que jamais. Il y a ici deux cents familles à cent mille francs de rente, qui en mangent trente. Retenez ce trait pour l'Italie de 1848. Les nobles y auront (et je m'en réjouis) l'influence *réelle* et constitutionnelle de richesses immenses. Aujourd'hui, il n'y a que les *comtes et marquis de Stendhal* qui reçoivent. Je vérifie, par toutes les anecdotes que j'entends, ce qu'a dit Stendhal. Je n'ai pas changé d'yeux. Je voudrais vous tenir ici en présence des modèles. Quant au Piémont, Stendhal en savait trop pour parler. — C'est incroyable, mon meilleur ami (2) en est.

La riposte est courte et précise. Aux critiques un peu vagues du baron, Stendhal oppose une argumentation solide, appuyée sur des *faits* observés, selon sa méthode habituelle. Néanmoins il apprécie l'opinion de son ami et loin d'approuver les atténuations que Mareste se propose d'apporter en publiant sa critique, Stendhal ajoute : « Je suis fâché que

(1) Edition Charles Bosse, II, pp. 47-48.
(2) Mareste lui-même.

ous n'ayez pas dit dans *Paris* exactement ce que vous me lites. Il n'y a d'important que la vente et on ne peut pas tirer rand'chose de cette affaire. Dans tous les genres, il n'y a de on que le naturel... Suivant moi, l'article de votre lettre erait le meilleur feuilleton possible. On sent tout de suite ue franchise qui touche. »

§

La critique du baron de Mareste, atténuée ou non, fut-elle ubliée dans *le Journal de Paris?* Nous l'ignorons, n'ayant u nous en assurer. Cependant, à la suite de la lettre de son mi, Stendhal a copié, toujours de sa plus belle écriture, les gnes suivantes, qui pourraient bien être le jugement de Linay que celui-ci trouva plus simple d'exprimer plutôt que de polir » l'article du baron :

Voici mon sentiment sans nulle acception de l'amitié que vous et oi avons pour l'auteur. Il règne dans la brochure en question une aleur et une vérité de style qui en sont le principal mérite. On ent à chaque page que l'auteur a écrit sur place et sous la dictée de a sensation, mais ce dernier mot me révèle mieux le caractère de uvrage : ce n'est ni une suite de récits, ni un enchaînement d'idées, une série d'observations, ni une compilation de jugements, ni une alerie de descriptions — c'est tout simplement un journal de *sensaons*. Il s'y mêle bien, et même assez habilement, de fréquentes miniscences politiques, sous la forme de réflexions ou de conversaons avec des interlocuteurs supposés, mais la partie vivante et orinale, et attrayante, et neuve, et recommandable, *c'est la sensation primée avec vérité.*

Là dedans, je comprends la manière d'être affecté non seulement r les actrices, chanteurs, tableaux, artistes, monuments, clairs de ne, mais encore par les mœurs, caractère, conversation, et attitus morales de chaque peuple. Tout cela est vivifié par une agréable riété, sinon de couleurs, au moins de sujets, et, au total, il en sulte un livre *qu'on achève de lire*, ce qui ne m'arrive guère ur des livres nouveaux.

MURATORE.

La signature, inclinée à gauche, avec un paraphe « entorllé », est embarrassante, sans doute : nous la rencontrons ur la première fois sous la plume de Beyle, sans en être auement surpris : c'est un sobriquet à ajouter à la liste qui gure en tête de la *Correspondance*, mais, cette fois, avec un

X. en regard, qui ne peut nous arrêter longtemps. Car nous ne voyons que Lingay ou Crozet à qui nous puissions vraisemblablement attribuer cette belle page de critique où le baron de Mareste disparaît complètement. Et, en rapprochant le prospectus ou l'article des *Débats* sur *l'Histoire de la Peinture*, nous inclinerions en faveur de Lingay, partageant en cela l'opinion de Stendhal qui s'exprimait ainsi à l'égard de son ami : « Le commencement de l'article de Maisonnette sur Bombet est délicieux. Voilà la grâce française, l'urbanité que les deux chambres nous feront perdre; le *lourd raisonner* viendra à sa place (1)... » Il y a quelque chose de plus dans l'article de Muratore : une justesse de coup d'œil, une définition merveilleuse, où les fanatiques de *Rome, Naples et Florence* retrouveront comme un écho de leur propre admiration.

§

Nous ne voulons pas nous séparer des précieux volumes de Stendhal, sans offrir à nos lecteurs quelques notes et pensées du Maître qui ne figurent pas dans l'étude de notre confrère. A nos yeux, rien de ce qui s'est échappé de la plume de Beyle n'est indifférent : aussi est-ce à regret que nous laissons seulement ce que nous n'avons pu déchiffrer intégralement (2).

Nous reprenons l'*Histoire de la Peinture en Italie* au dos de laquelle se trouve imprimé, sous le titre, le pseudonyme Aubertin, sous lequel Stendhal s'est désigné parfois dans sa *Correspondance* (3), et que M. Paul Léautaud ajoutera à sa riche nomenclature.

— P. I. xxxv j. de l'Introduction, en bas de la page : « Lu en entier. *for the first time, I believe, the third January* 1819. Je suis très content. Ce fruit d'un premier devoir (?) me console un peu d'un second, mais moins horrible. *Yesterday, I think of the long loving* M [étilde] ? *I find him there.* — Lu en 2 h. 1/2. »

— T. I. P. 270 note 2 : « (L'anecdote du sou pour le Pont des Arts qui manque à Prud'hon (vers 1810) contée par Lavallée, lorsque j'allais inspecter le Musée). »

— T. I. P. 275, en bas : « *Found very good, very well Written* 11 avril 1819 = Sensation contraire, *found* trop heurté, trop sautillant, phrases trop courtes. Il est vrai que je viens de lire Z. et d'écouter Maisonnette.

25 octobre 1819. »

(1) *Correspondance de Stendhal*. Ed. Bosse, II, p. 60.
(2) Nous avons respecté le texte de Stendhal, même dans ses incorrections.
(3) *Correspondance*. II, pp. 53, 59, 74.

— Cahier relié à la fin du tome I, 4e feuillet, verso :

Sensations de Paris en 1817 —

22 juillet 1817.

« A Paris, je vis sur une surface agréable, mais dès que je veux approfondir, je trouve le Tuf le plus pauvre et le plus sec. A Milan, je vis sur une surface légèrement ennuyeuse par le manque de vie, mais dès que je veux approfondir, soit illusion, soit réalité, je trouve les sensations les plus brillantes, les plus passionnées, les plus exemptes de toute langueur. »

— Feuillet 5, recto. — *Thinking to* M [étilde].

15 mai 1819.

e te chiamando I lumi al ciel si pietosi offise che gli occhi anch'io levai, certe aspettando. La tua venuta.

Elle est partie le 12 mai (1). »

— Feuillet 6. (sorte d'abrégé chronologique des relations de Beyle avec Métilde ? intitulé :)

« EPOQUES »

1818 — 4 mars. Visite à M [étilde] qui me plaît.
9 — *I am merry.*
12 — Dangers of loving. Avantage de Par [tir] ?
15 — M. Joue Othello.
30 septembre 9 h. 32 minutes.
1819 — 7 avril récit de Long. jaloux.
13 — revenant *from* D.
7 mai affreuse bataille de Saint-Tranergible (?).
12 — Départ. Lomp. dans les Servi.
24 — *for* Geneva.
3 juin sur la porte avec Schneider.
10 — 3/4 d'heures *with her.* V [olterra] ?
Florence, Bologne, Paris.
25 octobre. Les lettres que vous avez *osé* m'écrire, rouge de colère.
Défaite.
5 novembre à huit heures moins 10 minutes.
Compliment. « Faites comme si je partais demain. »

—

— 20e feuillet. — « Genre académique. » Arno presqu'à sec le 18 septembre 1814. [Je vois aujourd'hui que c'est ce que j'appelle

(1) *Correspondance.* Première lettre de Beyle à Métilde, II, p. 136.

manière classique. 27 décembre 1818.] Dans le cabinet Molini. *Jacques le Fataliste.*

Padoue, 27 juillet 1815 *a time.*

Je ne puis absolument lire aucuns *books* this 27 décember 1818 *by* C. Mais rien d'affreux *as three years ago.* — 27 décembre 1815. »

— 22e feuillet. — « 2 septembre 1815.

« *I began* ♂ *by adv[ice] of Kagnole.* »

« Le 12, faible *for that* »,

que M. Blanchard de Farges traduit ainsi, avec une certaine vraisemblance : « J'ai commencé *à me faire saigner* sur les conseils de Kagnole. » Le petit dessin représenterait la lancette du docteur ?

— Cahier relié à la fin du tome II, 6e feuillet.

(Nouvel itinéraire et abrégé, plus intelligibles).

« 1819 »

12 mai 1819. — *She* (1) *goes out.*

24 mai. — Départ *for the sea.*

3 juin. — *She sees me.*

10 juin, à 4 h. 1/4. — Je sors, ivre de joie et transporté d'espérance.
Départ de Florence, où, faute de tactique.
Arrivée à Bologne.
J'y apprends un chang[emen]t.
Désespoir et abattement, quand je suis sûr *that she is at* la Poretta.
Arrivée à Milan.

5 août 1819. — *Tristissime partenza;* 5, à Novarre; 6, à Turin; 7, à Suze; le 8, au Mont-Cenis; le 9, à Chambéry; le 10, Cularo,

14 septembre. — Départ *for* Paris.

18 — Arrivée. *Night of the 26 to the 27,* désolation.

14 octobre, à 4 h. 1/2, départ.
Dole, le —; 19 octobre, à Genève.

21 octobre. Domo d'Ossola. A Laveno, le 22 octobre; *the* 23, enfin, après tant de peines et de sacrifices, *a cool reception.*

§

Les documents que nous avons reproduits ne sont pas de première importance sans doute. Cependant ils nous montrent Stendhal préoccupé du sort de ses œuvres, par nécessité pécuniaire, critiqué par ses amis avec enthousiasme et sévérité, agité enfin par ce qui fut le grand amour de sa vie — toutes choses qui éclairent et complètent sa biographie si attachante. Peut-être à ce titre, ces pages méritaient-elles d'être publiées et offertes aux admirateurs d'Henri Beyle.

ADOLPHE PAUPE.

(1) Métilde.

LES MARCHANDS

Les affaires sont les affaires.
OCTAVE MIRBEAU.

PREMIÈRE PARTIE

I

M. Jacques Picquemal de Birette, officier de la Légion d'honneur et du Mérite agricole, administrateur de la Banque maritime, vice-président de la Société française des Dames du Bon-Secours, conseiller du commerce extérieur et membre du Tribunal de commerce de Marseille, avait fait sa fortune dans le négoce des blés.

Il continuait son métier un peu par routine, et pour ce que lui rapportaient les affaires, beaucoup pour la gloire *de mettre les gens dedans* et de parader, avec une fausse modestie, au milieu même de ses victimes commerciales qui pouvaient encore avoir besoin de ses services. Quelques-unes, résignées, timides ou mal arrivées, qui l'avaient connu pauvre, avaient le savoir-vivre ou le savoir-faire de l'oublier en sa présence. On ne parlait jamais à M. Picquemal de Birette de la faillite frauduleuse de défunt Picquemal père et de son associé Birette, dont les noms réunis ennoblissaient aujourd'hui le conseiller du commerce extérieur.

N'entendant point raconter ses propres histoires, il ne prenait nul souci de défendre publiquement son honnêteté et se mettait d'accord avec sa conscience pour faire entendre raison à ses remords.

C'étaient peccadilles que les ingénieux et fructueux moyens employés, quotidiennement, dans les débuts de sa carrière. L'un d'eux consistait à faire accepter des chargements de blé en partie avarié : les portefaix sondaient les stocks que Picquemal offrait à la vente et, comme les prélèvements d'échantillons se faisaient sur les surfaces, les acheteurs ignoraient que l'on avait introduit dans le milieu de chaque sac, à l'aide d'un

tuyau de poêle, la valeur d'une dizaine de kilos de petits graviers.

Ces manipulations, qui ajoutaient aux bénéfices de la survente, furent connues le jour où l'administrateur de la Banque maritime n'eut plus besoin de les employer et qu'il fut devenu un des gros *bonnets* de la place.

Maintenant, dans cette Bourse, large et haute, où on l'avait connu inquiet, rôdeur, suppliant, humble et effacé, il passait dans la gloire des affaires conquises, dans le solennel de sa taille dressée, de son ventre orgueilleux et dans un cortège de coups de chapeaux.

Il y venait tous les jours vers onze heures.

Dans *la corbeille*, les agents de change criaient les ordres de bourse inscrits sur leur bloc-notes et ceux que, par-dessus la rampe circulaire, leur transmettaient les coulissiers et les clients.

Les chiffres sonnaient leur valeur; des titres montaient graduellement et d'autres s'effondraient avec fracas. Les gestes de gens affairés traduisaient la déception ou la joie. Des employés bousculaient les groupes et faisaient le va-et-vient précipité entre un téléphone transmettant les cours de Paris et des patrons tentant de gagner des différences.

Des entremetteurs les cris dominaient et voilaient un peu la rumeur sourde des conversations intéressées qui emplissaient le fond de la salle. Des avalanches d'actions étaient offertes. M. Picquemal jouait quelquefois sur le *Rio*.

A la Bourse des valeurs succédait celle des marchandises; le conseiller du commerce était tout à fait chez lui dans cet entassement public, indigène et cosmopolite, éclairci de ci, de là par le point rouge du bonnet turc de quelque vendeur de pistaches et de loucoumes.

L'atmosphère sentait la fumée et l'absinthe. Nonchalamment adossés aux colonnes, des portefaix robustes au visage ardent, le cou entouré d'un grand mouchoir à carreaux et les mains profondément perdues dans les vastes poches de leur pantalon de toile bleue, attendaient les ordres.

Des mots nets, brusques, impérieux émergeaient de toutes parts : « trop cher », « combien ? », « rien à faire ». On entendait l'insistance des courtiers à gagner leur vie : « Je tâche-

rai de vous faire du deux pour cent. » Ils allaient le plus vite possible, en rampant dans cette cohue, de l'un à l'autre des négociants hautains qui attendaient qu'on les sollicitât.

Ce matin, Picquemal de Birette traitait une affaire. Il avait devant lui un pauvre diable maigre, petit, courbé, timide, dont il semblait jouer avec sa persuasive et commerciale éloquence.

— Comprenez donc, mon cher Tabusse, que je ne puis acheter à ce prix avec les arrivages annoncés.

— Mais, monsieur de Birette, l'écoulement de la marchandise à le temps de se faire avant!

— Et si elle n'a pas le temps de se faire, je perds trente-sept centimes et demi par cent kilos! Non, mon ami, je ne peux pas...

Et il secouait Tabusse par les revers de sa veste, et Tabusse paraissait encore plus maigre, plus petit et plus courbé au bout de ces larges mains, abattues sur lui, dans un geste de possession.

— Voyons, voyons, Tabusse, nous traitons en amis, directement, sans intermédiaire, faites-moi un prix raisonnable.

— Combien m'offrez-vous ?

— Dix-huit et demi.

— Ce n'est pas possible...

— Une cigarette ? Ah! bon Dieu, vous êtes dur!

— Mais je vous assure...

— N'assurez rien, ça m'est égal. Je voulais faire une affaire avec vous, vous ne voulez pas, tant pis!... Et à part ça?... La santé ?

— Pas trop mauvaise, merci.

— Et votre fille, Tabusse? Elle doit être grande, la petite Marie! Ça ne nous rajeunit pas cette jeunesse qui pousse!... Tenez, voulez-vous deux cartes pour le concert des Dames du Bon-Secours ? Il a lieu vendredi prochain.

— Vous êtes trop bon, monsieur de Birette! Marie sera très heureuse.

Et Tabusse renferma soigneusement dans son portefeuille usé les cartons roses qui sortaient du riche portefeuille de Picquemal.

La bourse continuait, angoissante, précipitée; le grand bourdonnement des conversations croissait avec l'âpre trafic. Des

hommes pressaient d'autres hommes; il y en eut deux qui se traitèrent de voleurs et qu'il fallut séparer. Un marchand turc repassa avec un sourire mystérieux épanoui dans sa large barbe blanche.

Indifférent, par besoin de séduire, Picquemal reprit :

— Alors, Tabusse, ce blé ? Vous ne voulez pas ?... Tenez je vous offre dix-huit soixante-deux et demi !

Tabusse prit le temps de faire un calcul intérieur et brouilla dans ses comptes le souvenir de Marie et des cartes offertes. Sa tête branla résignée...

— Enfin !... Mais vous savez, c'est bien parce que c'est vous que j'accepte, monsieur de Birette ! Je ne gagne rien sur cette opération.

— Roublard !

Et Picquemal frappa rudement sur la chétive épaule de son confrère qui parut flatté et se perdit, minuscule, dans les groupes, avec la pensée de sa mauvaise affaire et de la politesse rendue.

Le membre du Tribunal de Commerce reprit possession de lui-même lorsque disparut la silhouette de Tabusse. Des négociants grecs saisirent Picquemal au passage ; il y eut des poignées de mains généreuses.

— Bonjour, Zapulo, bonjour, Coliadès.

— Bonjour, Picquemal. Quoi de neuf ?

— J'ai du blé.

— Combien ?

— Deux mille quintaux à vingt-deux.

— C'est cher. Et les arrivages ?

— Pas d'arrivages du tout, mes amis. J'ai une dépêche de mon correspondant de Berdianska qui m'annonce que les bateaux sont bloqués par les glaces.

— Vous êtes sûr ?

— Tout à fait sûr. Je m'en porte garant.

— C'est bien. Nous prenons la totalité.

— Vous me confirmerez l'ordre, pour la bonne règle ?

— Vous aurez notre lettre cette après-midi.

— Parfait. Adieu...

Zapulo et Coliadès échangèrent quelques réflexions dans leur langue, et Picquemal se trouva devant le grand escalier du temple, riche de sept mille francs de plus.

Il s'arrêta un moment sur la première marche, dans l'intensité de la lumière de midi. Son haut de forme gris luisait, et dans ses longs favoris argentés le soleil mettait de petits cristaux. Devant lui, encadré des hautes maisons, s'étalait le petit jardin régulier de la place de la Bourse, qui portait, au milieu de l'une de ses corbeilles de gazon et de fleurs, la lourde statue blanche de Puget. Des tramways glissaient docilement, sous le mince dévidement bleu des fils électriques soutenus par les poteaux de fer alignés sur la chaussée, et des voitures stationnaient, contre les trottoirs, en face des cafés envahis. Des camelots, des marchands de journaux, des décrotteurs ajoutaient au lourd tapage de l'heure active la note de leur voix quémandeuse, éraillée et plaintive.

La vie chantait pleine dans la crudité des couleurs du ciel, dans le grand espace ouvert sur le port, sur la mer, entre la ligne des forts et des mâts qu'on apercevait.

Picquemal suivit la foule, dont le flot descendait l'escalier, par les gardiens qui allaient fermer les grilles. L'entassement des commerçants s'épanouissait dans les nombreuses directions ouvertes. Pourtant une multitude restait encore à droite de l'édifice, dans la rue Pavé-d'Amour, où étaient des bars achalandés dans lesquels des courtiers avaient leur boîte aux lettres : c'était le coin des négociants en grains; des paysans les entouraient, venus, pour leur marché, avec des bogheys branlants qui attendaient à l'ombre.

L'administrateur de la Banque maritime voulut ne pas reconnaître quelques anciens amis dont la situation financière ne le flattait pas. Dédaigneux et beau, il prit le chemin de la rue Grignan, où il habitait avec sa femme, son fils Marcel et sa fille Renée un petit hôtel sans style.

Des ouvrières, attardées, se hâtaient, rasant la devanture des magasins ; Picquemal, qui aimait les petites filles, les heurtait, pour le plaisir de les frôler, dans un mouvement de pas qu'il rendait naturel.

Il agrémenta ainsi son chemin, mais la rue devint déserte et le soleil n'occupa plus que l'un des côtés des trottoirs. Le pas du négociant s'affirma, vif, régulier ; sa canne marqua de larges mesures et c'est à peine s'il prit le temps d'envoyer, du bout des doigts, un petit bonjour protecteur à Tabusse, qui le saluait de loin et très bas.

II

Un neveu irrespectueux de Mme Honorine Picquemal de Birette l'avait surnommée : « Pince-Vitre », à cause de l'avarice de cette dernière qui comptait les allumettes à ses bonnes et conservait, jalousement, la ficelle dont elle entourait les poulets qu'elle-même mettait quelquefois à la broche.

Picquemal, en se plaignant aussi de cette avarice que les événements ne justifiaient plus, constatait, au fond de lui-même, que les sordides économies que faisait encore son épouse avaient fort contribué à l'accroissement de son capital.

Prenant son parti de toutes choses, il dépensait pour deux en comptant, et était aidé en ceci par sa fille Renée qui était coquette, et par son fils Marcel qui, ne faisant rien, avait le savoir-vivre de coûter beaucoup.

Honorine Picquemal gardait seule l'habitude d'économie contractée dans une première situation rongée de soucis d'argent.

Elle était menue et étriquée ; ses robes éternellement noires excusaient, auprès des gens, son manque d'obligation à la mode ; ses cheveux noirs, qui festonnaient sur son front, semblaient un triste rideau tiré sur le théâtre maigre de sa figure blessée de petites rides, douloureuse de deux yeux clairs qui avaient été beaux. Elle avait des croyances d'adolescent et ne manquait pas la messe ; son sens, profondément maternel, dominait son amour conjugal et la joie de se donner à ses enfants endormait la peine qu'elle avait parfois de se sacrifier à son mari.

Marcel était le privilégié de son indulgence et de sa bonté. Elle mettait en ce grand garçon de vingt-cinq ans au cœur de moineau, à la sensibilité dévorante, au laisser-aller élégant, cet espoir vain que l'attendrissement déguise. Il se prêtait à ce sentiment, car il éprouvait le besoin constant de s'échouer dans une tendresse sûre et parce que ses caprices étaient chèrement cultivés sous des reproches qui ne s'affirmaient pas. Il la flattait par sa légèreté insouciante ; Mme Picquemal lui disait « comme tu es enfant ! » elle le voyait encore petit et se plaisait à penser qu'il était tout à fait à elle. Le soir, elle bordait les couvertures du lit de son fils et c'était, quand il ne couchait pas à la maison, un vide au cœur de ne pouvoir le faire.

Picquemal, ayant passé l'âge des émotions faciles, se conformait plus à une loi d'amour naturelle qu'à un instinct désintéressé vis-à-vis de Marcel. Celui-ci devait le flatter par sa forme extérieure; moyennant une redevance de belles fréquentations, de bonne tenue, de mondanités, il lui octroyait des mois généreux.

A vrai dire, Jacques de Birette eût préféré que son fils *se mît avec lui dans les blés*. Cette combinaison, tout en allégeant ses dépenses, lui aurait ôté le souci d'abandonner un jour, à il ne savait qui, sa succession marchande.

Mais Marcel n'avait point souscrit aux vues paternelles en affirmant son manque de qualités commerciales.

Ceci n'alla pas sans restriction dans les débuts, car Picquemal certifiait qu'il fallait gagner de l'argent, et ne sortait de cette sanction. Le temps passa sur l'entêtement de l'un et la colère de l'autre et Picquemal finit par s'offrir son fils en objet de luxe.

Marcel eut tout le loisir d'amuser son cœur et de flatter ses goûts. Il s'affranchit de certains préjugés qui limitaient les idées de sa famille, et fréquenta le graveur Charles Mistre. Ils se rencontraient dans un atelier du Quai de Rive-Neuve, dont les fenêtres larges et basses s'ouvraient sur le port, sur l'entassement de la vieille cité grouillante, sur le clocher de l'Eglise des Accoules qui dominait la masse des maisons. Mistre y recevait des visiteurs bizarres : le portefaix Marius Mangepan et le poète-félibre Escornebeuf, qui exerçait le métier original d'aide-funèbre.

Marcel connut ces derniers ; avec eux il vit un monde qui l'attira par sa bonne humeur simple et par sa couleur pittoresque. Il coudoya des filles d'usine, des vendeuses d'oranges et de citrons, et but des absinthes dans les bars. On eût dit qu'il se détendait le cœur à serrer les mains calleuses des marchands de coquillages, des dockers et à caresser le cou des femmes en cheveux.

— Accompagneras-tu Renée chez Marthe ? demanda Mme Picquemal à son fils.

— C'est assommant d'avoir des sœurs, répondit Marcel.

— Je suis prête, dit Renée qui entrait dans la salle à manger, suis-je assez chic pour sortir avec toi ?

Elle était mince et droite dans sa jaquette américaine à petits carreaux noirs et bleus, son chapeau cloche emprisonnait la masse de ses cheveux fauves bouclés ; elle s'était mis du noir aux cils et du rouge aux lèvres pour vieillir ses dix-huit ans délicats et déjà vicieux.

« Pince-Vitre » embrassa ses enfants qui sortaient.

— Au revoir, mère !

La rue était calme, froide, sans soleil.

— Que vas-tu fiche encore chez notre aînée ? demanda Marcel.

— Ça te dérange ?

— Pas du tout... je demande...

— Je vais la voir... Est-ce que tu es jaloux ?

— T'es bête !

Il y eut un temps. Un embarras de voitures les obligeait à patienter au bord d'un trottoir.

Marcel reprit :

— Tu as tort de te laisser faire la cour par Gérard !

— Es-tu fou ?

— Je ne suis pas fou du tout : je sais très bien ce que je dis, au contraire. Le mari de Marthe s'amuse de toi comme d'une poupée, seulement, comme tu es articulée et qu'il s'en aperçoit, il devient amoureux de son jouet.

— Où as-tu pris ces idées ?

— J'ai des yeux ; et si je te fais de la morale, ma chère petite sœur, c'est parce que je pense que Marthe pourrait très bien souffrir de votre jeu.

Ils se quittèrent à la rue Saint-Jacques, devant la maison qu'habitaient Marthe et Gérard Nossetto.

Il était quatre heures. Renée sonna et vite monta l'escalier conduisant à l'étage. Ce fut son beau-frère qui la reçut.

— Vous venez me voir !

— Pas vous... Marthe !

— Marthe est sortie et la bonne est en course... Je suis seul.

Il la prit doucement par la taille et se pencha...

— Vous êtes jolie, ce soir !

— Taisez-vous... il ne faut plus... j'ai des ennuis...

— Des ennuis ?

Gérard la conduisait dans le salon où était de l'ombre. Elle 'assit sur un canapé de bois doré, parmi la soie gonflée des oussins à fleurs.

Il répéta :

— Des ennuis ?, baissa les stores et revint se mettre près e sa belle-sœur.

— Contez-moi cela.

— Marcel vient de me faire une scène...

— . . . .

— A propos de vous et de moi...

— Non !

— Si.

Gérard dissimula un mouvement de nervosité.

— Sait-on quelque chose ?

Il n'avouait pas son inquiétude, mais une petite ride lui arrait le front. Renée le regarda ; elle eut le sentiment que eur flirt était devenu une faute grave ; moitié boudeuse, presue sincère, elle murmura :

— Je ne sais pas... Marcel m'a dit que nous pourrions faire ouffrir Marthe et je ne veux pas, vous comprenez ?... Aussi ourquoi m'avez-vous fait la cour ?... C'est mal, vous n'auiez pas dû... je ne sais pas encore me défendre, moi !... C'est rai, j'ai eu du bonheur à me sentir gâtée... contre vous... ai trouvé que c'était bon... je me suis laissée aller... mais il e faut plus, n'est-ce pas ?... c'est fini ?...

Elle se faisait suppliante, les lèvres avancées, les yeux huides. Elle ressemblait à un petit arbre de printemps qui auait été tout à coup enveloppé d'automne.

— Et si je souffre, si je ne puis pas ? implora Gérard.

Il la regarda dans les yeux profondément ; il lui prit les eux mains.

— Comprenez-moi, Renée ! je ne saurais me passer de vous. Est-ce si méchant, après tout, de vous caresser les cheveux et e vous bercer comme une petite sœur ?

Il déguisait son désir, il en faisait un motif de joie simple ; essayait de tromper son instinct de mâle impérieux, domiateur et ardent.

Il lui mentait généreusement, il se mentait à lui-même, il a reprenait.

— Ce n'est pas faire la cour, cela!... De quoi Marcel se mêle-t-il?... Marthe n'a jamais rien dit! Alors?

— Non... non... Gérard... je ne veux pas...

Elle se défendait mal.

La nuit était entrée tout entière dans la pièce, précautionneusement, comme si elle avait craint de les déranger, enveloppant un à un les bibelots et les meubles, glissant le long des tentures, étouffant sur la chair du tapis la marche de lévrier de ses grands pas noirs.

— On n'y voit plus, dit Renée.

— Avez-vous besoin de voir? repondit Gérard, je m'amuse à vous deviner...

— J'ai peur...

Elle avait la tête renversée sous celle de Nossetto; son chapeau s'écrasait contre le dossier du meuble.

On sonna. Ils se levèrent en sursaut, ils avaient oublié la vie. Gérard prit le temps d'éclairer une lampe et alla ouvrir.

— Vous arrivez bien tard, Marthe, dit-il à sa femme lorsque celle-ci fut entrée; la bonne n'est pas de retour et Renée est là qui vous attend pour aller changer de musique.

III

L'échoppe du cordonnier Sahuquet à l'enseigne: « la beauté du magasin ne fait pas le travail », était en émoi.

Marius Mangepan venait d'y annoncer que *ça chauffait sur les quais* et que l'on comptait des blessés. Sahuquet, paisible et toujours étonné, en avait laissé tomber son alène, et oublié le ressemelage pressé qu'il devait rendre, avant huit heures, à Mme Vétard, l'épicière de la rue de l'Etrieu.

Escornebeuf, le cou enfoncé dans les épaules, la figure chafouine, le corps maigre, plié dans une vaste pèlerine usée, et la tête brune coiffée d'un feutre sale, de forme Louis XI, fumait une pipe en terre dans un coin, sur un escabeau boiteux, parmi des souliers rangés, par paires, près de lui. Il était accroupi et ne parlait pas; ses affaires allaient mal; les gens n'achetaient pas ses brochures provençales: « le Gros souper », « la Sartan », « la Galéjade », et on ne lui confiait plus les démarches à faire auprès de l'état-civil et du service des pompes funèbres, lorsqu'il y avait un mort dans le

quartier de la Bourse aux petites rues tortueuses qui se joignaient les unes aux autres, comme les mille bras déformés d'un corps immense et malsain, dont la Place des Hommes semblait être le cœur.

Une agence louche lui avait bien donné la mission délicate de la renseigner sur la situation commerciale d'un nommé Tabusse, négociant, mais cette besogne était momentanée, peu lucrative et lui coûtait un déploiement de basses recherches qu'il estimait devoir lui rapporter davantage. Un instant, il songea à entrer dans la police des mœurs ; les fonds secrets, la mascarade et les filles publiques l'attiraient, mais il pensa, sagement, qu'il n'aurait plus le temps d'écrire des vers, de collaborer aux almanachs et resta son maître : il avait de la littérature.

Cependant Mangepan s'animait.

Ses bras robustes étranglaient l'espace étroit dans lequel il se mouvait.

— Les acconiers, perqué faïre (1) ? Plus d'intermédiaires entre les chargeurs et les ouvriers... six francs par jour et la journée de huit heures... demain nous voterons la grève générale.

Sur l'établi, les deux quinquets à l'huile, éclairant mal la boutique noire dont les poutres étaient nuageuses de toiles d'araignées, dansaient lamentablement leur piteuse gigue de flammes pauvres. Le portefaix large et haut, sa chemise molle ouverte sur sa poitrine velue, la taille serrée dans une large *tayole* rouge, le pantalon bleu formant de longues vagues autour des jambes, les yeux vastes et les dents éclatantes, semblait un géant égaré dans un ridicule coin d'enfer.

Sahuquet demanda, timide :

— Tu crois que les patrons céderont ?

— Qu'ils cèdent ou qu'ils cèdent pas, nous verrons plus tard. Pour le moment je m'en fous, je suis du Comité.

— Qué Comité ?

— Le Comité de la grève, pardi ! Je suis secrétaire général. Ils m'ont nommé hier, par acclamation, à la Bourse du travail... C'est moi que je fais les rapports et que je discute les conditions. On me donne cent cinquante francs par mois. Puis je m'entends avec les armateurs... Y en a quelques-uns

(1) Pourquoi faire.

qui sont *braves*... Je les mets pas à l'index, je les laisse embarquer... y me donnent aussi quelque chose... Je touche de tous les côtés !

— Tu te démerdes, dit Sahuquet avec admiration.

— La « gruppi » (1)! murmura, maussade, l'aide-funèbre qui s'était levé pour rallumer sa pipe au quinquet.

— La gruppi ! Couillon ! je voudrais te voir ! Tu crois peut-être que je vole mon argent ? riposta impétueusement Mangepan, dont le félibre blessait la dignité. Mais j'ai un travail du feu de Dieu ! Venir, retourner sur les quais ; dire aux uns: vous pouvez travailler pour cette compagnie, et aux autres : quittez le chantier ! Et ceux qui veulent travailler quand même, alors ? Ceux qui comprennent pas l'intérêt commun, qui sont gardés par la police et qu'il faut faire venir à soi par persuasion, pour qu'on les foute pas à l'eau ! Et la caisse de secours ! L'argent à distribuer ! Tu crois que ce n'est rien, tout ça ?

— Tu es aussi trésorier ? interrogea le cordonnier, de plus en plus ébahi.

— Je suis tout..., affirma négligemment Mangepan, qui cracha et haussa avec mépris les épaules du côté d'Escornebeuf en répétant pour lui-même : « La gruppi ! Couillon ! »

Sahuquet reprit son travail. Le marteau léger enfonçait les clous à la surface lisse des semelles neuves, et rendait un petit bruit régulier et clair de balancier qui faisait trembler les vitres embuées de la porte maigre donnant sur la place Charles-de-Cazault, carrée et minuscule, sorte de cour entre les maisons proches, couloir de plein air agrémenté, en son milieu, de l'étalage d'une marchande de légumes et de fruits.

L'aide-funèbre, indifférent aux emportements de Marius et sacrifiant de bon cœur les questions d'amour-propre aux questions d'intérêt, demanda à son ami s'il ne pourrait pas lui trouver un emploi.

— Tu es en grève toi aussi ? dit Mangepan.

— Pas moi, les morts...

— Et ta littérature ?

— Elle ne me rapporte pas ça... et il eut un geste significatif du pouce dont il fit claquer l'ongle contre les dents.

(1) La mangeoire.

— C'est qu'il est difficile à caser, hasarda Sahuquet. Il lui faut des métiers sur commande.

— Tu ne pourrais pas me faire passer comme gréviste et me donner un fonds de secours quotidien? demanda Escornebeuf au portefaix.

— Heu... heu..., toussota Mangepan, qui ne voyait guère la possibilité de faire prendre l'aide-funèbre, avec son allure de bouffon et de condotière, pour un docker. Enfin, nous verrons.. Tu as l'heure, Sahuquet ?

Le cordonnier plongea la main sous le tablier bleu qui lui montait jusqu'au cou et retira de la poche de sa chemise de flanelle une grosse montre de nickel.

— Huit heures ! Et les souliers de la mère Vétard qu'il me faut porter avant de monter chez ma bourgeoise !

— Je les laisserai en passant, si tu veux, proposa Escornebeuf, je descends de ce côté.

Mangepan offrit l'apéritif à ses amis, mais Sahuquet, qui avait encore son échoppe à fermer et qui redoutait les reproches de sa femme, refusa avec tristesse. Il avait soif. On se serra la main.

L'humidité et le froid des soirs de novembre formait une brume épaisse sur la place et la lueur des becs de gaz en était presque voilée. On ne distinguait plus le lierre qui grimpait au balcon de fer forgé d'une vieille maison aux fenêtres Renaissance ; les marchands de paniers, de berceaux d'osier de la rue des Fabres avaient rentré, dans l'arrière boutique, l'avalanche légère des corbeilles, aux couleurs d'or, parant le seuil de leur magasin.

Une voix tardive, qui s'éloignait, s'entendait encore :

— « Lei bettarabes de Gardaaane (1) ! »

C'était la dernière marchande qui passait. On l'entendait aux jours d'hiver quand le soleil était couché. Elle ressemblait à un oiseau de nuit et son cri indiquait l'heure aux petits ménages.

En sortant, Mangepan et Escornebeuf rencontrèrent Marcel et Charles Mistre qui allaient dîner ensemble. Les deux groupes se joignirent et Marcel prit la droite de l'aide-funèbre, qui balançait du bout des doigts la paire de souliers de l'épicière.

— Que devenez-vous, Escornebeuf? demanda Piquemal.

(1) Les betteraves de Gardanne.

— Pas grand'chose de bon... Je fais les renseignements pour une agence commerciale... On prend ce que l'on trouve.., En ce moment je me documente sur un nommé Tabusse.

— Tabusse ?

— Oui, Tabusse, négociant. Vous le connaissez ?

— Je ne connais que ça.

Marcel regretta presque aussitôt ses paroles. Il pressentait les questions du félibre, et il en était ennuyé. Il savait la situation gênée de Tabusse et soupçonnait son père d'y être pour quelque chose. Il mentit un peu à Escornebeuf comme pour réparer dans une infime mesure le tort que sa famille avait pu faire au négociant. Il lui déplaisait d'annoncer la ruine de l'ancien ami de ses parents ; il lui semblait que c'était ajouter inutilement de la peine à de la peine, et il ne voulait pas diminuer encore l'image du pauvre Tabusse et de la jolie Marie qui avait été l'amie de ses jeux, de son enfance et pour laquelle il conservait jalousement, au milieu de son insouciance, le coin le plus ému de son cœur et de sa tendresse.

Il la revoyait au concert de la Société des Dames du Bon Secours, si simple et mince dans sa robe immaculée, les yeux tristes dans un visage fier : « Je ne suis pas bien heureuse », lui avait-elle dit doucement pendant qu'il la conduisait au buffet. Il avait essayé, en riant, de la consoler, de lui faire respirer un peu de la joie qui montait autour d'eux, harmonieuse et scintillante comme les multiples coups d'aile d'un éventail pailleté. Au fond, il comprenait la détresse de Marie ; il la savait, à cause de la situation précaire de son père, étreinte par une douleur qui ensevelissait sa jeunesse et son roman secret. Les dames Picquemal ne la saluaient presque plus, et elle souffrait, non parce que sa fierté se révoltait, mais parce que ces inclinations de tête et ces gestes de mains offertes, qui s'en allaient, dressaient entre elle et Marcel un grand mur invisible, contre lequel elle abîmait son rêve de jeune fille qui s'est fiancée seule et mystérieusement.

Dans la rue Saint-Gilles, Escornebeuf, qui complétait ses renseignements auprès de Marcel, fut bousculé par trois filles déguenillées que poursuivaient les agents des mœurs.

Un des souliers qu'il portait fut projeté dans le ruisseau ; il le ramassa, furieux, en injuriant les *cagoles* qui disparais

saient dans les profondeurs étroites et sordides des rues Bon-Juan et du Petit Maucuinat.

Avant d'entrer dans le bar où les conduisait Mangepan, Marcel, curieux, demanda à l'aide-funèbre s'il savait à qui étaient destinés les renseignements que l'agence faisait prendre sur Tabusse.

— Je ne sais pas bien, dit Escornebeuf, je crois que c'est pour une compagnie d'assurances sur la vie...

Dans le débit de liqueurs, il régnait une atmosphère lourde de fumée et d'alcool. Un bec Auer faisait briller de son reflet blafard les bouteilles multicolores alignées méticuleusement sur des étagères appuyées sur des fonds de glace. Sur le zinc humide du comptoir, le garçon alignait des verres.

Mangepan, Mistre, Marcel et Escornebeuf se consultèrent, puis demandèrent quatre *Berger*.

Le garçon appuya.

— Quatre *Berger!* Quatre! Avec ou sans ?

Marcel fit ajouter du sirop à son absinthe.

— A la vôtre ! dit Mistre ; et les verres se choquèrent.

Un groupe de charretiers poudreux entraient, le fouet sur l'épaule, qui jouèrent leur consommation au tourniquet de nickel fixé à l'avant du comptoir.

L'aide-funèbre égouttait son verre et faisait claquer sa langue.

— Il est presque neuf heures, dit Mistre; nous ne trouverons plus rien dans les restaurants.

Et il entraîna ses amis.

Quand Mangepan, Marcel et le graveur l'eurent quitté, Escornebeuf se dirigea vers le Vieux-Port et acheta deux sous de panisses (1) à une italienne qui vendait des fritures en plein air. Pour chercher, dans sa poche, le mouchoir où il emprisonnait sa monnaie, il fut obligé de poser à terre les souliers qu'il promenait encore, et c'est alors qu'il pensa, seulement, avec inquiétude, que Mme Vétard, dans la rue de l'Etrieu devait, attendre ses chaussures.

IV

Comme une main immense et désordonnée le mistral giflait

(1) Sorte de beignets faits de farine de pois.

brutalement la ville. Les pavés étaient secs et blancs, et le ciel, net, balayé de nuages, étalait la surface indéchirable et pure de son plafond bleu.

Marseille, grenier géant, guichet de l'Orient ouvert à la masse cupide et cosmopolite des marchands, s'éveillait, les quais déserts et les patrouilles dans les rues. La grève qui était incertaine, qui se traînait en théorie depuis une semaine, éclatait générale, après un ordre du jour voté en séance de nuit à la Bourse du Travail et auquel, outre les dockers, les inscrits maritimes et les camionneurs venaient de s'associer.

Les députés révolutionnaires Serrure et Barousse, arrivés de Paris, appuyaient le mouvement. La popularité de Mangepan s'affirmait encore parmi les ouvriers, depuis les démêlés publics de ce dernier avec le Ministre du Travail qui refusait de soutenir intégralement les exigences des dockers.

Le portefaix et les délégués du Comité de la grève avaient rendez-vous l'après-midi, avec les représentants des armateurs et des acconiers, pour épuiser les pourparlers en conciliation.

Sur la Cannebière, le pas lourd des chevaux des soldats sonnait, hautain. Les casques des dragons étincelaient au soleil, multitude mouvante de petits dômes de cuivre.

Des gamins crièrent : Vive l'armée ! Bon enfant, un officier salua du sabre. Des curieux stationnaient au bord des trottoirs devant les cafés et les magasins qui prudemment n'avaient ouvert qu'à demi leurs portes. Les journaux du matin s'enlevaient aux bras des marchandes. Un vieux camelot, qui en avait vu d'autres, s'entêtait à offrir sans succès aux passants *l'Indicateur des chemins de fer, service d'hiver, dix centimes.*

Il se produisit un remous. Sur un ordre, la cavalerie partit au galop. Les ouvriers, qui sortaient d'une réunion, descendaient en masse compacte des hauteurs du Marché des Capucins et, drapeau rouge en tête, faisaient irruption dans la grande avenue. Ils formaient une armée vagabonde et farouche de détenus plus que de conquérants. Les bras ballants, la casquette sur l'oreille, la veste de grosse cheviotte cachant la saillie de leur buste, ces travailleurs sans outils semblaient des soldats désarmés. La *Carmagnole*, sur les lèvres de ces hommes déshabitués de manier les treuils, de charger les sacs, d'alimenter les chaudières et de garnir les soutes, n'était

plus qu'une lamentation pitoyable qui se traînait dans un manque d'accord. Quelques chefs de bande, moitié manœuvres, moitié souteneurs, à la solde d'un consul étranger, s'agitaient désespérément pour les quarante sous qu'ils avaient touchés d'avance; mais leur enthousiasme de mercenaires se heurtait à l'entêtement sombre de la masse qui suivait et qui avait faim.

A l'angle du cours Belzunce, un cheval se cabra et les dragons chargèrent. De la terrasse d'un bar, un *nervi* venait d'envoyer à la tête de l'officier, qui avait salué les gamins, une bouteille vide. On transportait à une pharmacie voisine le lieutenant ensanglanté, tandis que la police envahissait le bar, parmi le vacarme des tables renversées et le jet lumineux des éclats de vitre.

A chaque pas désunie et à chaque pas reformée, la marche des grévistes reprenait, soumise et têtue. Les ouvriers maintenant étaient devant la Bourse, leurs yeux défiant l'édifice hautain du trafic. Une bordée de sifflets retentit, mais la lourde colonnade du temple, dans lequel s'abritaient déjà les marchands, impassible et dominatrice, écrasait encore de son regard de pierre la multitude pitoyable des utopistes qui passaient.

Midi sonnait. Barre de fer sur l'horizon, le Pont-Transbordeur reliait les quais immobiles et les forêts latérales de mâts. L'eau, enduite de soleil, luisait dans le bassin du Vieux-Port jusqu'à la ligne des forts Saint-Jean et Saint-Nicolas, qui montaient une garde géante devant la perspective de la ville.

Les ouvriers s'éparpillèrent, lentement, par petits groupes. Les uns entraient dans les bars, d'autres s'engouffraient dans les petites ruelles où étaient des restaurants espagnols à bon marché. Quelques-uns s'arrêtaient devant la planche humide des marchands de coquillages et, sortant un large pain de leur poche, déjeunaient d'une douzaine de moules aspergées de vinaigre.

Quelques portefaix âgés suivaient mélancoliquement les quais de la Fraternité joignant ceux de la Tourette, de la Joliette et les môles infinis qui se perdaient dans la courbe harmonieuse de la côte violette. Les bateaux désertés, la nudité des places, le vide des baraques de pointeurs et de

douaniers leur abîmaient le cœur, et leurs épaules, machinalement courbées, ployaient sous la lourde détresse du silence lumineux qui s'allongeait devant leurs pas.

Ce jour-là, Picquemal de Birette rentra chez lui plus tard que de coutume. A une heure après midi, il finissait à peine de s'entendre avec Coliadès et Zapulo, pour relever la situation commerciale de Tabusse, que la grève ruinait complètement. Ils ouvraient des crédits à ce dernier et l'assuraient sur la vie, à leur profit, pour des sommes considérables. La santé chancelante du père de Marie était leur garantie. Avec l'aide de docteurs complices, ils avaient pu faire accepter les contrats aux compagnies qui avaient hésité un moment, vu le montant colossal des primes, à délivrer les polices.

Mme Picquemal et ses enfants étaient déjà à table, quand le membre du Tribunal de Commerce, que l'on n'attendait plus, pénétra dans la salle à manger. Il prit sa place, bouscula un peu les assiettes et les verres dressés devant lui et déplia nerveusement sa serviette qu'il ajusta entre deux boutonnières de son gilet.

— Ah ! mes enfants, quel travail ! Des réunions de tous côtés à cause de ces brutes de grévistes ! Puis des gens comme Tabusse qui se ruinent et qu'il faut sortir de dessous !

Il mangeait vite, et ne faisait qu'une gorgée du contenu de son verre.

Mme Picquemal dit, affectueuse, à son mari :

— Tu te mets toujours dans de nouvelles affaires, tu devrais bien un peu te reposer !

Il la rabroua.

— Se reposer ! Se reposer ! Il faut avoir le temps de se reposer ! Si tu crois que l'on fait ce qu'on veut ! On n'est pas seulement aidé par ses enfants !

— Tu sais bien, interrompit Honorine, conciliante, que ton gendre et Marcel n'ont aucune disposition commerciale.

— Lorsqu'on n'a pas de dispositions, on essaye de les acquérir, affirma Picquemal. Il est plus facile, naturellement, d'être le fils de son père ! En ont-ils de la veine, ces gaillards-là, d'être venus après nous ! Ah ! j'aurais bien voulu les voir, de notre temps, eux qui se plaignent toujours ! J'ai commencé à travailler à dix ans, moi ! Je faisais les courses chez un courtier...

— Ça ne mène pas tout le monde au même résultat, hasarda Marcel. Ainsi monsieur Tabusse! Il n'a pas réussi, malgré son travail!

— Il n'a pas su faire.

— Il a été trop honnête!

— Que parles-tu d'honnêteté? Dans les affaires il n'y a pas de morale, il y a des conclusions. Les résultats sont l'actif et le passif des sociétés. Tabusse ne laisse qu'un passif, c'est un homme à l'eau.

— Tu disais que vous le releviez?

— Nous le relevons, nous le relevons... c'est évident que nous le relevons, avec Coliadès et Zapulo. Mais enfin nous ne relevons qu'un être malade, qui n'aura presque plus la force de lutter. Et l'énergie, l'énergie !...

— Contre le mal, on ne peut rien, dit sentencieusement Renée.

— Certainement, répondit Picquemal. Ce pauvre Tabusse ne fera pas de vieux os.

— Que deviendra Marie? demanda Marcel.

— Ah! je ne sais pas, par exemple! Je m'occupe bien assez du père sans qu'il me faille encore m'occuper de la fille!

— Elle a été pourtant notre amie. Elle a joué avec Marthe, avec Renée...

— Je ne la vois plus, interrompit cette dernière.

— Ce n'est pas ce que tu fais de mieux, riposta sèchement Marcel.

Il souffrait; il aurait voulu crier, s'insurger contre ce manque de cœur. Il osait doucement; il ne voulait point paraître intéressé et, pourtant, tout, en lui, trahissait sa peine, sa préoccupation de l'avenir de Marie. Il posa encore des questions:

— Peut-être, M. Tabusse a-t-il contracté une assurance pour lui laisser quelque chose?

— Je ne crois pas, jeta négligemment le conseiller du commerce. En fait d'assurance, je ne connais que celle qu'il a souscrite en ma faveur et dont je paie, du reste, les primes.

Marcel se rappela la petite place de Cazault et sa conversation avec l'aide-funèbre. Il sursauta:

— Pourquoi faites-vous cela, père?

— Pour me couvrir des sommes que j'avance. C'est une affaire... simplement...

— Alors vous escomptez la mort de M. Tabusse ?

— Marcel ! interjecta Mme Picquemal.

— Ce que j'escompte ne te regarde pas, imbécile ! Je ne sache pas que tu sois mon associé ? Pour l'instant, tu es mon débiteur et tu dois te taire. Je ne dois des comptes qu'à moi-même. Quand tu gagneras ta vie, tu auras peut-être le droit de confondre l'honnêteté commerciale des autres avec tes préjugés qui semblent la condamner.

Marcel se révolta. Il avait devant lui un horizon d'hommes d'affaires que l'argent faisait seul se mouvoir ; il voyait leur mentalité véreuse, le respect qu'ils apportaient aux agioteurs gagnant cent mille francs par an, leur mépris pour ceux que ruinait une honnêteté scrupuleuse.

Il s'en prenait à sa sœur :

— Vous jugez les gens d'après leur fortune. Toi, Renée, tu ne serres plus la main à Marie Tabusse, parce que Marie Tabusse n'a pas trois robes et six chapeaux par saison, parce qu'elle ne flatte pas ta vanité. Et tu oublies ton amitié, tu piétines ton enfance pour ne point voir les gens s'étonner ou s'effarer de ce que Mlle Picquemal fréquente la fille d'un pauvre diable.

— C'est assez, gronda le conseiller du commerce, qui s'était levé, rouge, prêt à bondir sur son fils. Avec ta Marie, tu nous embêtes ! Aurais-tu la prétention de nous l'imposer ? Si elle te plaît, fais-en ta maîtresse et ne nous le dis pas.

— Elle est pauvre, elle ne peut être que cela, n'est-ce pas ? C'est une conséquence !

Il éclatait ; par une détente soudaine de ses nerfs, il fondit en larmes et sortit.

Picquemal, rageur, faisait les cent pas dans la salle à manger ; Renée se donnait une contenance en arrangeant des journaux de mode sur un guéridon. « Pince-Vitre » sanglotait des : Mon Dieu ! Mon Dieu ! dans un fauteuil.

Un rayon de jour oblique mêla son ironique joie à la scène et fit rire les verres, les assiettes, l'argenterie, sur les buffets.

— Qu'on serve le café ! ordonna Picquemal. Je suis pressé...

Renée sonna ; la domestique prépara les tasses. Mme Picquemal s'était glissée furtivement par la porte pour aller retrouver Marcel.

Le cigare qu'avait allumé l'administrateur de la Banque

maritime répandait la bonne odeur de sa fumée épanouie.

— Où est passée ta mère ?

— Je ne sais pas.

Picquemal but vite ; on l'attendait à trois heures ; il faisait partie de la délégation qui devait discuter avec les ouvriers.

Un bruit lointain de foule montait de la rue ; un air plus proche chantait sous les croisées. Lorsqu'il fut dehors, Jacques Picquemal de Birette se dérida en percevant, distinctement, le *Viens Poupoule* de l'orgue de Barbarie et la *Carmagnole* des grévistes, dont les accords se mêlaient.

ÉMILE SICARD.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs.

XCIX. — Rois.

M. DELARUE. — Ces rois dans les rues de Paris, quel effet cela vous fait-il?

M. DESMAISONS. — Un effet d'archéologie, un effet lointain. Il me semble que les siècles passés sont revenus.

M. DEL. — Heu! Moi, je pense plutôt à Louis-Philippe et à son parapluie, car, ces rois contemporains, ils ont un parapluie?

M. DESM. — Non, on ne les sort que déguisés en généraux.

M. DEL. — Manuel aussi?

M. DESM. — Ah! celui-là s'habille en colonel. Songez qu'il grandit encore.

M. DEL. — Il ne montera jamais bien haut.

M. DESM. — Hum! je ne le pense pas.

M. DEL. — Quelle rage ont-ils de rester rois! L'exemple...

M. DESM. — ...Ne porte pas. On espère être plus heureux. La protection du ciel... Il y en a qui ont vécu.

M. DEL. — A quel prix?

M. DESM. — On s'habitue au danger. Et puis vraiment, ils n'ont pas le choix. Les uns les visent parce qu'ils sont rois; d'autres les viseraient, s'ils ne l'étaient plus.

M. DEL. — D'où il faut conclure que ce sont les peuples qui sont archéologiques.

M. DESM. — Enfants. Un roi : ils croient que cela protège, comme la Bible, comme la madone. Il faut accepter les données du problème. Le sentiment royaliste est un sentiment mystique. On croit au roi par la même raison que l'on croit à Dieu. Aussi vous verrez toujours ces deux sentiments unis : le trône et l'autel.

M. DEL. — C'est vrai, l'un ne se comprend pas sans l'autre. Pour moi, je n'ai jamais admis bien volontiers qu'on pût être adorateur du Dieu et contempteur du roi. Un seul Dieu, un seul roi : cela se balance, cela se correspond.

M. DESM. — Là où décroît le sentiment religieux, décroît aussi le sentiment royaliste. Aussi je pense que si bien des fléaux nous menacent, nous échapperons, du moins, à celui-là.

M. DEL. — Ce serait, chez nous, effroyable. Vous avez lu l'anecdote de Philippe allant mettre un cierge à la Sainte-Vierge, un cierge pas trop petit, mais pas trop gros non plus. Est-il assez Louis-Philippe et juste milieu ! Mais pourquoi met-il des cierges ?

M. DESM. — Pour hâter son retour. Ils en sont là. Ils croient très sérieusement que la Sainte-Vierge existe, d'abord ; ensuite que c'est une bonne Dame que cela amuse qu'on allume des cierges devant son image ; enfin que par bonté d'âme elle vous accorde ce pour quoi vous avez fait allumer le cierge. Ame de Botocudo ! Des esprits un peu vulgaires ont gâché ces sortes de considérations. Il ne faut pas les mépriser. L'anecdote du cierge est belle pour montrer l'état d'esprit de la pseudoroyauté et combien elle s'écarte de l'esprit général en France. Cependant, je la soupçonne d'être apocryphe, quoique le commerce de la cire en ait éprouvé, partout, un amendement notable. Il faut bien vous mettre dans l'esprit que nous vivons entourés de fetichistes, et qu'il faut compter avec eux. A l'heure que vous lisez une page de De Vries, et que vous méditez sur l'origine de l'homme, il y a une bonne femme qui, à Saint-Sulpice, fait allumer un cierge parce que son fils est malade, et ces deux actes retombent ensemble dans le néant. Tout s'équivaut, allez. Dans le possible, choisissez le plus noble : que vous importe, le reste ?

M. DEL. — Oui peut-être que nous avons trop l'esprit de prosélytisme, mais cependant il faut bien défendre notre liberté. Si le roi revient, le clergé le suit.

M. DESM. — N'en doutez pas. Il ne saurait vivre sans clergé, non pas à cause de ses opinions personnelles, mais à cause de son état de roi. Les racines de la royauté ne peuvent trouver quelque fraîcheur qu'en plongeant dans le bénitier.

M. DEL. — C'est bien sale. A-t-on pensé à faire l'analyse de l'eau du bénitier ? Il y a là le thème d'une jolie communication à l'Académie des sciences. Il faudrait employer le mot désinfecter. Alors ?

M. DESM. — On ne peut parler de ces choses sans devenir grossier. C'est l'« énorme » de Flaubert. Observons la neutralité.

M. DEL. — Comme à l'école.

M. DESM. — C'est cela.

M. DEL. — La vraie, celle qui dit à la fois oui et non.

M. DESM. — C'est cela.

M. DEL. — Qu'est-ce que Dieu ?

M. DESM. — Dieu est à la fois tout et rien du tout.

M. DEL. — Vous penchez à gauche.

M. DESM. — A la fois tout et rien. Non. A la fois le tout et le rien.

M. DEL. — Ce n'est pas clair.

M. DESM. — Mais c'est neutre.

M. DEL. — Je n'en suis pas sûr.

M. DESM. — Ah ! la neutralité est difficile.

M. DEL. — A toutes les questions, je répondrais, dans mon manuel, par heu ! heu !

M. DESM. — Dieu existe-t-il ?

M. DEL. — Heu ! heu !

M. DESM. — Napoléon a-t-il été un grand homme?

M. DEL. — Heu ! heu !

M. DEM. — Vous appuyez trop à gauche, vous aussi.

M. DEL. — Eh bien ! j'y renonce.

M. DESM. — Je crois avoir trouvé. La neutralité, en matière scolaire, ce serait d'énoncer sur un ton indifférent tout les Ponts-Neuf de la métaphysique, de la morale, de l'histoire qui sont en contradiction les uns avec les autres. Vous voyez l'effet sur les bambins?

M. DEL. — Ce serait absurde.

M. DESM. — Ce serait bien l'esprit du mot neutralité. Ni pour, ni contre. Egorgez-vous, si cela vous plaît, moi je suis neutre. Je vous récite toutes les âneries que l'on a dites sur les sujets célèbres. Choisissez ce qui vous fera plaisir.

M. DEL. — Oui, mais on a affaire à des enfants.

M. DESM. — C'est-à-dire à des êtres beaucoup plus intelligents que les vieux et bien plus capables d'un bon jugement.

M. DEL. — Il est certain que l'âge supérieur, pour la plupart des hommes, c'est de quatorze à dix-huit ans. C'est l'apogée. On comprend tout et, comme on n'a pas d'expérience, on n'est pas influencé par les absurdités de la vie. On voit tout selon la logique. Mais il s'agit des écoles primaires.

M. DESM. — Dites donc, vous avez l'air de me poser sérieusement la question ?

M. DEL. — Pourquoi pas ?

M. DESM. — Neutralité ! Quelle bêtise ! Dire ce qu'on pense, hardiment, voilà le meilleur.

M. DEL. — Vous êtes encore plus sérieux que moi.

M. DESM. — Et je veux l'être encore davantage. Savez-vous le défaut de tout enseignement ? C'est que l'on ne compte jamais avec l'esprit de contradiction. Ils s'imaginent façonner les enfants une fois pour toutes. Quelle erreur ! La classe finie, commence l'anti-classe, c'est-à-dire la dérision de tout ce qu'a enseigné le maître. Notre ennemi, c'est lui, notre maître. Et puis, il y a la vie qui, se charge de l'enseignement véritable et définitif. On ne devrait enseigner à l'école que des faits et des méthodes de travail. Je ne vois pas bien l'utilité de leur dicter des jugements sur l'histoire de France, matière révisable et révisée sans cesse. Des jugements ? Jugeons-nous l'évolution de la terre ? Disons-nous : ceci fut bien, ou fut mal ? La création des carnassiers fut un crime envers les herbivores ? Ou, si, comme je le crois,

les carnassiers sont plus anciens, les herbivores dont l'apparition fut un bienfait pour les carnassiers réduits à se manger entre eux ? Nous nous bornons à constater les faits, opération encore très difficile, et nous laissons le monde évoluer ou tourner sur lui-même. Il n'y a qu'une histoire, l'histoire naturelle, dont les chroniques particulières des espèces humaines forment une division.

M. DEL. — Mieux vaudrait pas d'histoire du tout. Effacer à chaque génération les témoignages inutiles du passé...

M. DESM. — Ce serait un système, mon ami. Nous sommes écrasés par l'histoire.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Claude Lorrey : *Poésies*, suivies de diverses adaptations de Shakespeare, Marlowe, Keats, Shelley ; *Deux Poèmes* ; Paris, sans indication d'éditeurs. — Pierre Lièvre : *Jeux de Mots* ; Stock, 2 fr. — Paul de Chèvremont : *Sonnets de Bulgarie et d'Orient*, Paul Ollendorff, 2 fr. — Henri Allorge : *L'Essor éternel*, Plon, Nourrit et Cie, 3 fr. — E. Pinçon : *Le Livre de Job* ; Lemerre, 3 fr.

Poésies, *suivies de diverses adaptations de Shakespeare, Marlowe, Keats, Shelley* ; **Deux poèmes**. N'eût-elle pas fait suivre ses poésies des adaptations qu'elle tenta d'après Shakespeare, Marlowe, Keats et Shelley, Mme Claude Lorrey eût difficilement donné le change touchant ses lectures de prédilection. Dès son premier recueil elle voulait bien certes chanter, *Selon Ronsard et Théophile Gautier*, voire selon Baudelaire, et consentait, dans *Le Livre d'amour*, à avouer une douleur personnelle et la joie sévère de la délivrance :

Comme on offre au bûcher la bête expiatoire,
J'ai fait un holocauste agréable à ma gloire
Avec tout mon passé;
Et la flamme divine a bien voulu descendre
Et le vent violent a balayé la cendre,
Et tout est dispersé !

Mais là, elle préférait donner à son sentiment la forme qu'il eût prise pour l'un de ces Anglais qui avaient sitôt bu aux sources italiennes et françaises, pour Chaucer ou Milton, à l'époque où celui-ci écrivait *Comus* et *Lycidas* ; par delà la Renaissance elle aimait déjà à emprunter au moyen âge les personnages allégoriques de Plaisance, de Confiance et d'Esperance et l'anachronisme sentimental rendait plus émouvantes des *Chansons* qui surprenaient l'attention par leur accent singulier, à la fois d'aujourd'hui et de jadis et de France et d'ailleurs, de même la mythologie surtout décorative du *Printemps sur la Mer* et du *Cortège d'Amphitrite* étonnait d'autant plus

qu'elle était toute proche de tableaux d'un impressionnisme savant et d'une intimité un peu apprêtée :

Petit enfant si beau, joyeux fin, et frêle,
Ton col est un roseau
Et ta main semble l'aile
D'un jeune passereau.

Sur ta bouche la joie innocente et vermeille
Gazouille, rit et luit comme une vive abeille.

Or noir et lumineux,
La goutte de café est semblable à tes yeux
Et ta joue à la jatte de crème est pareille
Avec une fraise au milieu.

Dans *Deux Poèmes : Ode à la douleur* et *Pan et Psyché*, poème dramatique et descriptif en IV chants, un prologue et un épilogue, ces influences anglaises, du moyen âge finissant jusqu'à Shelley, apparaissent plus évidentes encore ; mais celle de Shelley domine dans l'agencement des poèmes, la construction des strophes alternantes, et l'emploi des mètres inégaux et surtout dans l'ample effusion lyrique. Mais la ressemblance s'arrête là et la pensée de Mme Claude Lorrey n'a rien de commun avec le *Prométhée délivré* ni le *Triomphe de la Vie ;* elle fait plus qu'accepter la douleur avec résignation ; elle la glorifie : c'est d'elle et par elle que, des flancs d'Eve, Marie réconciliée naît :

.... un esprit sauveur du genre humain
Bienfaiteur du monde.

De même Pan et Psyché sont bien près de s'appeler Adam et Eve ; ils sont les maîtres heureux de l'Univers naissant ; ils jouissent de la sainte Unité que proclament dans leurs cantiques les Esprits de la Terre, des Eaux, de l'Air et du Ciel ; mais ils aspirent à connaître, hors du jardins clos, le monde divers qu'ils régissent sans le connaître : Nature ne les peut retenir ; ils se séparent pour explorer leurs domaine et tandis que s'écoulent les siècles, Pan se donne tout entier à la conquête de l'Or, et Psyché, de qui l'aile divine s'est repliée, a détruit Foi, Espoir, Charité, Esprit d'Amour ; elle n'admet aucune existence hors du monde visible et de l'or qu'elle dispute au conquérant jadis aimé, maintenant exécré d'elle et tous deux sont foudroyés, tandis que résonnent dans l'espace fulgurant les tercets du *Dies iræ ;* Demogorgon et les Moires fatidiques sont redevenues maîtresses de la ténèbre et du chaos ; mais leur règne ne durera pas ; Pan et Psyché ne sont qu'endormis ; un messager céleste les réveille de leur léthargie et l'Harmonie triomphe par eux dans l'Unité définitive. C'est d'une belle audace que d'avoir conçu et ordonné ces deux vastes

poèmes; mais le lyrisme en est souvent diffus et l'intention didactique trop évidente, en sorte qu'ils feraient plutôt regretter les *Poésies* moins monumentales et moins imparfaites.

Jeux de mots. La note d'éditeur, à l'usage des critiques pressés, les prévient que ce titre ne désigne pas des calembours rimés; en effet, même quand il semble s'amuser à des plaisanteries ou à des allusions purement verbales, M. Pierre Lièvre cache quelque ambition plus relevée sous l'apparence du masque comique; ses *Ombrellifères* ne sont point de simples porteuses d'ombrelles; elles ont un peu de la grâce d'une illustre figurine tanagréenne; elles naissent dans le soleil et éploient des fleurs énormes d'étoffes auprès des autres fleurs qui les jalousent peut-être :

Ombrelles, femmes, fleurs, du rien, sens de la soie.

Quand on chante un équivoque printemps aux grâces d'hermaphrodite, il est permis, sans grossièreté, de terminer la strophe par deux vers qui, pour les seules personnes mal apprises, éveilleraient l'image de quelque gamine de Paris à peine nubile et déjà vicieuse :

Une odeur de verdure embaume tes cheveux ;
Ton orgueil est naïf comme un bourgeon qui s'ouvre
Et tes seins plats que tu découvres
Ont la ferme blancheur et le poli des œufs.

Cependant telle *Ronsardise*, ou tel *Régneriana* sont d'une parodie sans doute admirative, mais déjà impertinente; et il est fâcheux d'avoir écrit, en un petit poème par ailleurs point sans délicatesse mélancolique :

Et notre amour dura ce que durent les robes.

Cependant M. Pierre Lièvre est un homme de goût et lorsque, comme Baudelaire, il dresse les *Phares* éclatants de la pensée, c'est Villon, Ronsard et Racine qu'il fait surgir de l'ombre ancienne et plus près Baudelaire, lui-même, et Verlaine et Mallarmé. En vain défend-il ses vers de toute intention d'être pris au sérieux et nie-t-il qu'ils puissent exprimer jamais rien qui ne soit tout à fait imaginaire :

Ils chantent pour chanter, au hasard, sans raison
Pour entourer un mot qui leur parut joli.

Cela est vrai de très menues pièces semblables aux tankas et aux haïkaïs japonaises; mais en celle-ci par exemple il y a un peu plus qu'une simple gentillesse :

N'approche pas ce flacon de tes lèvres;
Le souffle du verrier qui l'a gonflé
L'emplit encor,

Et si tu l'effleurais je croirais qu'il te donne
Un baiser.

La vanité de paraître élégiaque et partant ridicule n'a pas fermé à toute pitié le cœur de M. Pierre Lièvre : s'il paraît bien qu'il garde aux femmes vaniteuses, méchantes et sottes une assez profonde rancune, il ne les juge pas incapables de pleurer sincèrement, ne fût-ce que sur elles-mêmes, et n'éprouve-t-il pas une sorte de commisération pour *la Fille au miroir*, « touchant de ses doigts les places des baisers »?

Le soir qui s'apaisait devant ses yeux le rend
D'une fragilité plus rare et plus ténue.
Un désir s'y étend équivoque et leurrant,
Et parce qu'au miroir son reflet s'atténue,
Entre ses bras voici qu'elle penche en pleurant
Son front courbé que sa chevelure exténue.

Mais jusque dans la forme de ses poèmes, qui se terminent souvent par un vers plus court, comme par lassitude, le lettré subtil qui assembla cette phrase ingénieuse et touchante avoue qu'il lui déplaît de se trahir entièrement et il se tait souvent afin de ne pas livrer tout son secret et de conserver à ce qu'il a consenti à laisser deviner le charme irritant d'une énigme à demi révélée.

Sonnets de Bulgarie et d'Orient. Au temps qu'Ovide exilé à Tomes répétait la plainte monotone des *Tristes* et des *Pontiques*, il ne lui eût pas été aisé de concevoir que, si loin de Rome, il fût possible de composer des vers qui ne seraient pas une longue lamentation. Maintenant la terre où il mourut n'est plus une terre sauvage à l'extrême limite du monde connu et civilisé ; mais un peuple jeune l'habite, en pleine force de sève, de croissance et d'ambition, dont les mœurs sont demeurées rudes et simples et où, d'abord, un homme d'Occident se peut sentir un peu dépaysé. M. Paul de Chèvremont, que la fortune avait destiné à voir de très près, dans ces dernières années la résurrection du peuple bulgare, presque aboli à la fin du dix-huitième siècle, ne s'est pas jugé en exil, bien qu'il ait habité à peu près la même province qu'Ovide. Il s'est intéressé à la vie environnante, aux gestes lents des paysans qu'une communauté d'habitudes et de travail ne rend pas très distincts de l'idylle sicilienne ou mantouane, aux buffles solennels qui traînent par les routes boueuses de lourds chariots à roues pleines, et plus encore peut-être aux vestiges d'art qu'il a retrouvés : intaille qui brillait à l'index des tsars de Tirnovo, icônes de Cyrille et Méthode, et sur les murs, en fresque roide et décolorée,

Demètre, Constantin, Pantélimon, Basile.

Mais Demètre, Cyrille et Méthode sont morts et M. Paul de Chè

vremont, en ne dédaignant pas les vivants qui sont demeurés semblables parfois à leurs frères très antiques, a pu dessiner un fruste portrait de riches paysans assez proche de quelque maraîcher d'une banlieue virgilienne ;

La cabane de paille aux murs de terre brune
Où je naquis jadis est à moi maintenant.
Ma femme tout le jour y demeure, tenant
Commerce de vin rose et de liqueur de prune.

Elle est belle, matoise; elle a, comme pas une,
La hanche forte, le pied prompt, l'air avenant,
Des piastres qui dans ses cheveux vont résonnant,
Bref ce qu'il faut pour faire en quelques ans fortune.

Quant à moi, je suppute, en conduisant mes bœufs
Au marché, ce que me rapporteront les œufs,
Les oignons, les piments, le beurre, les concombres.

Et les autres, tout bas, jalousent ce détail
De me voir chaque fois revenir sans encombres,
Et manger, devant eux, du fromage au lieu d'ail.

L'Essor Eternel. M. Henri Allorge, naguères, dans *l'Ame géométrique*, avait tenté l'étrange gageure de construire une symbolique du triangle, de la ligne et du point. Un peu plus tard, dans *le Clavier des Harmonies*, il essayait des « transpositions poétiques d'impressions musicales », sans y réussir pleinement. Il revient maintenant à l'inspiration primitive de *l'Ame de la solitude;* en ce quatrième volume, il se laisse, ainsi qu'autrefois, emporter au souffle d'une inspiration très noble et très haute; mais ainsi qu'autrefois encore, il y a trop fréquemment une disproportion fâcheuse entre ce qu'il dit et ce qu'il voudrait dire ; il envie le sort des disciples d'Emmaüs et en effet il n'a pas encore rencontré le dieu qui lui ferait le don des suprêmes paroles ; sa langue s'attarde et se laisse capturer aux liens des mornes raisonnements didactiques ; et faute de mots qui égalent le sujet, un poème comme *l'Expiation suprême* n'est beau que d'une beauté virtuelle : Jahveh a chassé de l'Eden le premier couple, et la souffrance, l'injustice, le meurtre, la guerre deviennent le lot de l'humanité ; il regrette maintenant sa cruauté jalouse et pressent qu'à jamais son nom ne fera naître dans les âmes épouvantées que l'effroi de sa vengeance et de sa férocité infinies :

Mon châtiment sera qu'en tout temps, en tout lieu,
Je resterai celui qu'avec terreur on nomme ;
Le honte d'être peint à l'image de l'homme
Sera l'expiation éternelle de Dieu !

Il eût fallu ici la sérénité dédaigneuse de Vigny ou la magnificence

imprécatoire de Leconte de Lisle, et seule s'est offerte l'honnête et terne correction de Sully-Prudhomme. C'est grand dommage que l'imagination défaillante de M. Henri Allorge desserve son désir ardent du beau et que de si pesantes entraves asservissent à la glèbe un esprit avide de s'envoler vers la pleine lumière et qui agite en vain dans la pénombre ses ailes douloureuses.

Le Livre de Job. La paraphrase du *Livre de Job*, versifiée par M. E. Pinçon, devrait rendre accessibles « les beautés d'une poésie inconnue ou méconnue d'un grand nombre; l'auteur a essayé pour cette page des saintes Ecritures, *Si parva licet componere magnis*, ce qu'a fait Corneille pour l'Imitation ». Mais le livre de Job est bien plus étranger à nos façons de sentir et de comprendre que l'œuvre du mystique inconnu tant de fois traduite au goût des époques successives; et la version nouvelle, assez conforme, je crois, à l'orthodoxie, est moins en accord avec les plus récentes interprétations; elle dilue et affaiblit plus qu'il ne faudrait la terrible controverse entre la victime et le bourreau divin, et les formidables invectives et l'ironie transcendante de celui qui se déclara « le frère des dragons et le compagnon des hiboux » sont singulièrement atténuées dans leur forme française.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Marius-Ary Leblond : *En France*, Fasquelle, 3.50.— Ferdinaud Bac : *Le Mystère vénitien*, Fasquelle, 3.50. — Edouard Quet : *La Victoire*, Fasquelle, 3.50. — René Vincent : *Les Amours imaginaires*, B. Grasset, 3.50.— Cheron : *La Part du feu*. Monde illustré, 3.50 fr.— Emilie Arnal : *Marthe Brienz*, Plon, 3.50.—Mathilde Alanie : *La Fille de la Sirène*, Plon, 3 50. — Jean de la Brète : *Aimer quand même*, Plon, 3.50. — Alberic Chabrol : *La Chair de ma chair*, Juven, 3.50. — Henry Dorguerches : *Monde, vaste monde*, Calmann-Lévy 3.50.— Charles de Saint-Cyr : *De Homais-Trouillard à Monthaussiel*, Librairie Universelle, 3.50.— Henri Dessoubre : *L'Eté complice*, Lemerre, 3.50. — A. de Gandillac : *Adolphe Martin et Mlle de Maylan*, « La Phalange », 3.50.— F. H. Le Comte : *Les Luttes pour la Vie*, Societe Française, 3.50. — H. de Charlieu : *Le Dernier des Castel-Magnac*, illustrations de Ed. Zier, Hachette, 3 fr. — Pierre Maël : *Poucette*, illustrations de Dutriac, Hachette, 3 fr.

En France, par Marius-Ary Leblond. Non, ce livre n'est pas un *témoignage passionné* contre Paris. Il suffit de le lire très attentivement, très sérieusement, pour constater qu'il est le sincère et impartial témoignage d'une jeune âme d'honnête homme mise en présence de nos vices parisiens. Quand je dis *vices*, je ne veux pas parler de l'immoralité de la société actuelle de la capitale de... l'Europe! je sous-entends le vice de toute une organisation sociale, ce qui diffère un peu d'une accusation de mauvaise vie. Claude Mavel arrive du vieux pays, de l'île de la Réunion, et on devrait croire qu'il sort de l'Eden, tant il a de fraîcheur dans sa manière de sentir et de voir, il

arrive fiancé mélancolique épris d'un idéal de femme, fervent adorateur d'un idéal d'art, aussi zélé pour le travail qu'il est amateur de toutes les beautés promises attendues, qu'on lui doit, par conséquent, montrer au pays de toutes les merveilles. Il tombe dans le bas quartier latin, parmi des fils de famille de sa première patrie, lesqu'ls sont déjà contaminés. Il y fait laid, il y fait sale... il y fait surtout abominablement médiocre. Les filles ne sont pas belles, car c'est là une vérité lumineuse, mais il fallait sans doute la lumière des yeux neufs de Claude pour s'en apercevoir et sa conscience tranquille pour oser l'avouer. Ces filles de toutes les joies, que la terre entière nous envie comme les produits les plus excitants de notre civilisation, ne sont pas belles, ni même gracieuses. A peine le petit trottin est-il sorti de son atelier, où il avait des poux dans les cheveux malgré qu'il sût se camper un vaste chapeau sur la tête, que le petit trottin devient plus sale encore de geste, de langage, d'imagination. Pour une jolie ouvrière, échappée de la province ou venue des champs de la banlieue, il y a au quartier cent bonnes, des esclaves fort malpropres et fort bêtes qui descendent de leur mansarde ayant déjà passé par l'antichambre du patron. Claude ignore que les Raphaelle sont des fleurs primitivement arrosées d'eaux de vaisselle. Quelques-unes eurent un brevet d'institutrice certainement, mais elles mouchèrent des mioches après n'avoir pas pu leur apprendre un français qu'elles connaissaient d'ailleurs mal. Or comme le style de l'étudiant c'est la femme, il ne faut pas s'étonner de la grosse bêtise des étudiants ordinaires, les extraordinaires ne faisant que confirmer la règle. Claude est un chaste et il l'est d'une façon absolue. Du reste, il n'y a pas deux manières de l'être, ni pour les garçons ni pour les filles, si invraisemblable que cela paraisse. Il continue à se suffire du rêve, il songe toujours à son pays, à sa fiancée, mais il tombe de la suie sur ses souvenirs éblouissants ! Oh ! cette suie parisienne qui pénètre les pores et vous noircit jusqu'au cœur ! C'est la chambre d'hôtel triste et gluante, c'est la denrée quotidienne malsaine et si coûteuse, c'est la spécialisation de tout jusqu'à la nausée (il ne faut pas s'aviser d'acheter le porc chez le boucher !) c'est la négation de tout pittoresque pour un confortable douteux, un confortable dont un simple paysan ne voudrait pas, puis c'est la blague, la fameuse blague parisienne en échange de toutes les convictions, de toutes les tendresses, de toutes les aspirations nobles. Les arts, la politique, le commerce et les jeux, les jeux qui remplacent le pain en France, sont imprégnés de cette blague *à froid*. On ne rit plus de grand'chose. Mais on tient à prouver une rosserie en harmonie avec la coupable indifférence nationale. Claude traverse tous les milieux en y laissant son enthousiasme et son espoir de bonheur. Rien ne lui remplace son rêve et pourtant tout lui en prend

un lambeau. Il arrive devant la jeune fille parisienne ayant oublié la jeune fille créole, ce beau fruit naturel... Et l'histoire, qui n'est d'ailleur qu'un premier chapitre de la vie de Claude, s'arrête là. Que lui réserve, mon dieu, la jeune fille parisienne, cet *endroit* dont la fille tout court est... l'*envers ?* Nous le verrons au prochain roman de Marius-Ary Leblond. Il faut louer sans réserve cette œuvre de deux jeunes écrivains de la race des naturalistes. Voici vraiment une vision sincère de l'existence moderne, et, chose remarquable, l'attrait de cette sincérité est si supérieur à toute intrigue romanesque que nous vivons la vie de Claude pas à pas, en n'osant ni respirer ni sourire de peur d'effaroucher sa vertu. Et que de jolis détails : « On voyait le silence », dit Claude en se penchant sur sa rue pleine de neige, car toutes les blancheurs le consolent ! C'est du beau, c'est de l'honnête travail et de l'art tout pur.

Le Mystère Vénitien, par Ferdinand Bac. Excellente leçon d'histoire et de psychologie donnée aux auteurs à panache qui aiment Venise comme on suivrait pathétiquement un corbillard de première classe ! En effet, pourquoi veut-on à toutes forces que les ruines d'une ville correspondent aux idées qui firent édifier sa splendeur? « Les Vénitiens n'avaient pas d'idéal : les Vénitiens étaient surtout *des marchands.* » Ayant étudié l'histoire de Venise dans d'autres volumes que ceux de mes confrères les romanciers à la mode, je m'en doutais un peu, mais je n'aurais point osé le leur dire... car souffler sur des flammes de cierges est un sacrilège ! Dans un élégant enchaînement d'anecdotes pittoresques et de faits anciens, l'auteur pose des guirlandes spirituelles sur de solides barreaux de fer. Tout en nous donnant des fleurs à respirer, il arrête la vérité au passage pour l'attacher solidement sur le dos du lion de Saint-Marc. Ça lui apprendra à courir toute nue, oui, loin des faiseurs de gondoles qui aiment tant les voiles noirs.

La Victoire, par Edouard Quet. C'est celle d'un brave ouvrier quelque peu artiste, puisqu'il est inventeur, qui se sort à grand'peine du socialisme et d'un mauvais ménage. Cet ouvrier représente ce qu'il y a de plus grand, de plus saint dans toutes nos espèces humaines : un individu, et la victoire... de l'auteur, c'est de ne pas nous avoir encombré de tirades dites humanitaires.

Les Amours imaginaires, par René Vincent. Des petites femmes bien trop modernes se montent la tête... à la hauteur de leur chapeau et cherchent le frisson dernier cri. Un bon diable de procureur de la république se laisse entraîner dans leur folle ronde et l'une d'elles devient sa victicme : « Pensez donc, ma chère! un homme qui détient la vie ou la mort! » Le malheur, c'est que cet honorable magistrat est de pauvres moyens. Il ne peut s'en tirer qu'en faisant le geste d'étrangler la jeune personne *amatrice* d

frissons nouveaux. Satire fort amusante, quoique un brin féroce.

La Part du feu, par Gaston Chérau. L'auteur nous montre la compagne d'un homme de lettres telle que tous les hommes de lettres doivent le rêver, la douce associée qui permet les études de mœurs et par conséquent les pires aventures conjugales. Elle fait sa meilleure amie d'une actrice, parce que cette actrice représente à la fois le succès de son volage époux et sa félicité passagère, puis elle se cloître dans le seul culte de la machine à écrire. C'est la femme du ménage par excellence, mettons la femme forte dont parlent les écritures du jour. Mais voici que le mari s'éprend d'une créature fatale, dangereuse. Il ne s'agit plus de l'aventure de théâtre, de la figurante : il est tombé sur la grande aventurière qui sait ce qu'elle veut. Cette Roussine pour tournée de grands-ducs met sa griffe sur cette pauvre souris d'auteur dramatique et on en voit de dures... sinon d'invraisemblables, car, hélas ! les femmes qui s'amusent à faire souffrir un auteur dramatique sont rares. Alors, la bonne camarade, la compagne idéale, Mme Thérèse Alliot, assassine proprement la grande aventurière. *Place au théâtre*, quoi !

Marthe Brienz, par Emilie Arnal. Touchante histoire d'une pauvre jeune héroïne dont le héros est... le renoncement. Elle est seule, sans fortune et s'efforce de gagner sa vie. Elle rencontre naturellement les obstacles qui forment la vie elle-même, l'homme amoureux malhonnête et la femme jalouse. Elle se contenterait de moins ! On lui dispute les plus minimes parcelles de joies et elle en est réduite aux amitiés, qui sont encore plus décevantes que les passions, car elles n'offrent aucune compensation après ou avant leur anéantissement. Il faut donc mourir, s'en aller d'un festin qui ne peut rassasier que les êtres à poigne. Marthe Brienz s'en va donc doucement, sur la pointe du pied, sans même maudire sa désastreuse existence. Cette œuvre pécherait peut-être par un excès de... pudeur, mais nous sommes tellement habitués aux excès contraires qu'il faut bénir celui-ci.

La Fille de la Sirène, par Mathilde Alanic. Une petite fille élevée par un père sévère très loin de tout ce qui peut tenter l'essor de ses dons naturels. On finit par retrouver la *Sirène*, la mère cancatrice, au moment précis où la fauvette déploie ses ailes. Scènes de ressentiments conjugaux, larmes et souffrances du jeune oiseau, lequel finit (comme on se l'imaginait facilement) par réconcilier les époux brouillés au bord de son nid.

Aimer quand même, par Jean de la Brète. Par ces temps d'affaires Steinheil, on se régalera volontiers de cette erreur judiciaire qui se termine par un satisfaisant non-lieu... tendant à prouver que la logique romanesque est meilleure que l'autre : au moins elle nous invente des coupables de la dernière heure bon teint.

La Chair de ma Chair, par Albéric Chabrol. Ce roman, qui peut paraître vieux jeu en ce moment, remet en vigueur le fameux procès de *l'empreinte*. L'initiateur, en amour, a-t-il raison contre l'amour lui-même? C'est une question de pudeur que beaucoup de femmes oublient de nos jours, puisque le divorce est devenu vraiment une manière de sport. Roman intéressant au double point de vue de la forme et du fond.

Monde, vaste Monde! par Henry Daguerches. Le titre est, paraît-il, un simple écriteau... contemporain du grand Will. Excusez du peu! Il y a là-dedans des mots... des mots et ils sont jolis, mais ils ne prouvent pas en faveur de la raison du héros qui préfère successivement une vague mission humanitaire à de très charmantes femmes dont l'une est obligée de mourir à cause de sa manie mondiale. Enfin, l'écriteau permet toujours la scène à faire ou la belle réplique à envoyer par-dessus la rampe.

De Homais-Trouillard à Monthaussiel, par Charles de Saint-Cyr. « J'ai lu votre très curieux et très intéressant roman, dit à l'auteur Henri de Régnier. J'en ai goûté l'ironie très particulière et la composition très personnelle. J'en aime le style incisif et net qui donne aux personnages le relief exact que comporte leur part dans l'action. Ils sont en même temps vivants et singuliers. » C'est tout à fait mon avis, et moi, ça me va tout à fait d'avoir ma besogne aussi bien signée !...

L'Eté complice, par Henri Dessoubre. Nous sommes à Constantinople et nous mangeons des confitures de roses. Il y a du soleil, des rues chaudes, des femmes sensuelles, des turcs malheureux et qui, en qualité de maris, ne sont pas forts, enfin tout ce qu'il faut pour écrire... un roman d'amour. Même que le héros se tue à la fin pour avoir trop aimé.

Adolphe Martin et Mlle de Maylan, par André de Gandillac. De très spirituelles observations d'enfant. Une amusante psychologie des premières impressions amoureuses d'un homme. Je ne déteste pas le petit roman de la fin, *Mlle de Maylan*, plus simple, moins d'un intellectuel renforcé de trop de lectures. Si c'est du même auteur, plus jeune, tant mieux.

Les Luttes pour la vie, par F. H. Le Comte. Course à l'assassin des plus mouvementées. De temps en temps, histoire de laisser le lecteur respirer, on lui fait un peu de morale.

Le dernier des Castel-Magnac, par H. de Charlieu, et **Poucette**, par Pierre Maël, sont deux livres d'étrennes intéressants et bien illustrés, l'un par Zier, l'autre par Dutriac, que publie la sérieuse maison Hachette, la seule qui sache encore amuser les grands enfants.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Mme Alphonse Daudet : *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*, 1 vol. in-18. 3.50, Fasquelle. — Jean Viollis : *Charles Guérin, 1873-1907, avec dix gravures et deux autographes*, 1 vol. in-8° de 38 pages, 2 fr., « Mercure de France ». — Joubert : *Pensées. Reproduction de l'Edition originale, avec la notice historique du frère de Joubert. Introduction et Notes* par Victor Giraud, 1 vol. in-16, Bloud. — Toutes les Lyres. Choix d'œuvres poétiques modernes avec biographies critiques, documents inédits, portraits et ornements originaux. Tome I. 1 vol. in-8° 5 fr., Gastein-Serge. — *Lettres de la Religieuse Portugaise, avec une introduction* par Emile Henriot, 1 vol. in-16, 1 fr., Bernard Grasset.

Dans ses **Souvenirs autour d'un groupe littéraire**, Mme Alphonse Daudet esquisse le portrait des écrivains qu'elle a connus ou rencontrés dans des salons littéraires. Mais d'abord elle situe ce groupe dans l'histoire de la littérature française qu'elle simplifie de cette façon. Nous avons eu successivement « la Pléiade, le cycle admirable du dix-septième siècle, le sombre groupe philosophique du dix-huitième siècle; puis, avec son grand précurseur Chateaubriand, la magnifique expansion du romantisme ». Du romantisme sont nés le Parnasse contemporain et l'Ecole naturaliste. Cette dernière étiquette fut imposée par Zola, mais jamais ni Goncourt ni Daudet ne s'affichèrent naturalistes. Mme Daudet ne fait pas de critique littéraire; elle raconte seulement ses souvenirs, et les amateurs de documents et d'anecdotes pourront venir puiser dans ce volume. Voici un portrait de Barbey d'Aurevilly, qui s'ajoutera à ceux que l'on a déjà faits du connétable :

Ses bizarreries de costume et d'allures, sa limousine doublée de velours noir, ses cravates en fausse dentelle, ses redingotes à taille me trompèrent, au premier abord, sur son véritable caractère digne et chevaleresque. Je ne pouvais m'habituer à le voir sortir sans cesse de sa poche une petite glace dans laquelle il vérifiait le pli de ses cheveux et de sa moustache, à l'entendre déclamer les plus simples paroles, amplifier sa voix et ses gestes; plus tard seulement je compris que, dans sa courageuse pauvreté, son dandysme était un mérite de plus par lequel il dissimulait de véritables privations, supportées vaillamment dans ce petit logis de la rue Rousselet, où il mourut.

Mme Daudet se souvient encore de Verlaine, qui était, dit-elle, d'une « laideur hostile » ; quand il récitait ce vers d'un de ses poèmes :

Et nous n'aurons jamais de Béatrice !...

les jeunes filles « ne pouvaient s'empêcher de sourire ». Les pages les plus émues de ce volume, sont consacrées à Alphonse Daudet et à Edmond de Goncourt. Mme Daudet publie même une lettre de Goncourt à Flaubert où l'auteur de *Germinie Lacerteux* dit sa douleur devant la déchéance intellectuelle de son frère Jules. C'est d'une émouvante tristesse.

Vous avez raison de me plaindre, je crois qu'il n'y a pas de souffrance semblable à celle que j'éprouve depuis huit mois ; je m'étonne d'y survivre. Voir mourir peu à peu, jour par jour, une intelligence que vous avez connue si vive, ironique, passer des journées avec un vivant aimé dont on ne peut arracher quatre paroles, être du matin au soir en tête-à-tête avec une absorption qui regarde le vide de ses paupières battantes avec une tristesse impossible, la tristesse que devaient avoir les hommes changés en bête, par les enchantements de l'antiquité, sentir dans l'indifférence, dans l'inintérêt de tout qui l'a envahi, même baisser, s'engourdir l'affection fraternelle : je souffre cela. Et cependant, il y a chez lui un besoin si absolu de moi qu'il ne peut se passer de ma personne une minute et que, quand, désolé et malade, je me jette sur mon lit dans la journée, voulant dormir, voulant oublier, le pauvre inoccupé me tracasse jusqu'à ce que je me lève pour tenir compagnie à son silence et à son absence d'auprès de moi...

Croyez bien que j'avais eu l'idée d'en finir, d'un coup. Tout avait été arrangé, préparé, même la lettre au commissaire de police : je lui brûlais la cervelle et puis après à moi ; mais presque au moment de réaliser mon projet... mon frère, je puis bien dire mon enfant, leva sur moi des yeux à la fois si étonnés et si pleins de la terreur d'un enfant, que je me sentis tout à fait et pour jamais incapable de le tuer. — Cela est pour vous seul, pas un mot à qui que ce soit. Il faut donc vivre.

Quand il parle de lui, de sa littérature, de ses livres, il en parle toujours du passé ; il a un *c'était* doux et triste qui me fait monter les larmes aux yeux, et cela nous arrive au moment où il avait atteint son entier développement, quand nous étions à peu près maîtres de notre outil, que nous avions trouvé une série de romans que nous avions gardée pour notre maturité.

. . . .

Je ne vais nulle part, je ne vois personne. Errer dans les allées écartées du Bois de Boulogne est toute notre vie. Quelquefois, pour le changer, je l'emmène dîner dans quelque restaurant inconnu de Paris, me glissant dans les rues comme un voleur, cherchant à lui éviter toute rencontre, tout contact avec ceux qui l'ont connu.

. . . .

Cette lettre, ajoute Mme Daudet, qui se dit fière de la publier, servira à faire mieux connaître « le survivant des Goncourt et cette affection, cette collaboration fraternelle, unique dans les lettres ».

§

M. Jean Viollis consacre une pieuse petite plaquette, illustrée de nombreuses photographies et dessins, au poète **Charles Guérin.** Dans ces pages, la figure grave de l'auteur du *Cœur solitaire* revit « Son regard ne livrait qu'aux amis de choix le secret délicat et douloureux d'une âme blessée dans ses profondeurs. » M. Viollis a voulu surtout faire connaître l'homme et montrer que sa poésie douloureuse et angoissée ne fut en aucune façon de la littérature, mais l'expression exacte de sa sensibilité : « Les larmes de sa poésie étaient

de vraies larmes. » Il avait le goût de la douleur. Pour moi, écrivait-il en 1896, « ce que je trouve de plus beau, c'est la douleur, et si je n'avais pas toujours souffert, vous n'auriez jamais lu de vers de moi ; quand il m'arrive d'être heureux, je cesse immédiatement de sentir, *je n'existe plus*. »

Pour une nature aussi sensible, l'amour devait être un ferment de douleur et de poésie : c'est au désespoir causé par une rupture inévitable en pleine vie amoureuse, que nous devons peut-être ses plus beaux vers. M. Viollis nous parle avec une extrême réserve de cette épreuve « qui bouleversa le cœur de Charles Guérin, et qui ne fut pas la moins tragique ». Mais Guérin lui-même a écrit son propre et triste roman ; pour le connaître, il suffit de lire ses vers.

D'autre part, M. Viollis constate que si la jeunesse actuelle voue à Charles Guérin une « prédilection visible », c'est que ses vers « lui font entendre une musique dont on l'avait depuis longtemps déshabituée : après trente ans de tâtonnements et d'extravagances, voici des poèmes qui se relient à la pure tradition française ». Ici M. Viollis manque de mesure, il est excessif de traiter d'extravagante une période qui nous a donné des poètes tels que Mallarmé, Verlaine, Moréas et Henri de Régnier, ces Maîtres dont, en somme, Guérin fut le disciple fervent. Mais M. Viollis ne pardonne pas aux symbolistes cette « gêne inconsciente » dont il souffrit dans sa jeunesse, obligé qu'il était d'admirer tout haut des poètes qu'il ne comprenait pas. Aussi quel soulagement pour lui, lorsqu'on osa « parler de galimatias, de stérilité, de fourvoiement ». La réaction contre le symbolisme prenait corps, et c'est pour M. Viollis comme une victoire personnelle. Elle devait, cette réaction, « moins de dix ans plus tard, transformer en purs classiques un Charles Guérin, un Marc Lafargue, un Emmanuel Delbousquet, un Paul Souchon, un Pierre Camo », poètes estimables, certes, mais qui ne feront pas oublier Verlaine et Mallarmé. Ce mot « classique » semble être pour M. Viollis un mot magique, qui représente une beauté qui ne peut être dépassée. Il ne se rend peut-être pas compte que la poésie est une chose vivante qui se transforme et se renouvelle, et que cette perfection qu'on appelle classique est une cristallisation qu'il faut refondre de temps à autre.

§

Voici la reproduction de l'édition originale des **Pensées** de Joubert, avec la notice historique du frère de Joubert. Il a paru à M. Victor Giraud qu'il serait intéressant de rééditer le premier choix des pensées de Joubert, fait par Chateaubriand. En le réimprimant ici, nous dit l'éditeur, nous n'avons pas eu pour unique objet de vulgariser une curiosité bibliographique.

Il y a, dans l'édition originale, tout incomplète qu'elle soit par rapport

aux éditions ultérieures, et surtout aux manuscrits originaux, il y a plusieurs pensées qui ont disparu de celles qui l'ont suivie. Mais surtout il semble bien que sous une forme moins dispersée et plus concise, tout l'essentiel de Joubert soit dans cet unique volume pieusement composé par un ami qui le connaissait bien et qui, de plus, avait l'avantage d'être un grand écrivain.

Mais il eût peut-être été mieux de reproduire le choix de Chateaubriand sans y ajouter ces notes qui n'ajoutent rien à la compréhension du texte, et qui sont parfois agaçantes, comme celle-ci, cueillie au hasard : « Encore une pensée qui va loin, et qui est, hélas! d'une application toute contemporaine. Il y aurait un joli article à écrire sur la modernité des *Pensées* de Joubert. » On pourrait mettre en épigraphe à ce joli article cette belle pensée : « Le prie-Dieu est un meuble indispensable au bon ordre; où il n'est pas, il n'y a point de pénates, point de respect. »

Cependant M. Giraud, constatant que l'édition courante des *Pensées* n'est qu'un choix, demande que l'on publie intégralement les manuscrits laissés par Joubert: nous voudrions bien pouvoir vérifier, à plusieurs, dit-il, si, par hasard, dans ce qu'on a négligé, « rien ne mériterait encore d'être sauvé de l'oubli. »

§

Toutes les lyres. — Sous ce titre, l'éditeur Gastein-Serge inaugure un choix d'œuvres poétiques modernes. Ce premier tome renferme une cinquantaine de poetes connus mais surtout inconnus. Parmi ces derniers, j'ai en vain cherché à découvrir un jeune poète de génie. je n'ai même pas trouvé un poème, une strophe, un vers qui méritât d'être cité. La critique, dans ce volume, n'y est guère supérieure à la poésie. J'ai cru d'abord en lisant les premières lignes de la notice consacrée à M. Fernand Gregh par M. Florian-Parmentier, découvrir en ce dernier un nouvel Alphonse Allais : « Si nous avons cru devoir déclarer que les premiers ferments de notre œuvre sont invariablement *impulsionnistes...* » mais non, ce n'est pas de l'humour et le critique ne rit pas, ne sourit même pas. M. Fernand Gregh « n'a pas seulement collaboré à la vie, il a aussi collaboré à l'immanente Beauté », ce qui, paraît-il, est un mérite assez rare. Quel style !

§

M. Emile Henriot, qui nous offre une réimpression des **Lettres de la Religieuse Portugaise**, conforme à l'éditiion originale de chez Barbin (1669), a écrit, pour ce petit volume de luxe, une introduction historique et critique qui est d'un grand charme. Ce nous est un prétexte de relire, une fois encore, ces admirables lettres d'a-

mour, les plus belles peut-être qu'une amante ait jamais écrites à son bien-aimé.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

R. C. Seaton : *Napoléon et sir Hudson Lowe*, traduit de l'anglais par P. Guye : Fischbacher. 3 fr. 50. — Elie Peyron : *Le Revirement de Bazaine* : P. V. Stock, s. p. — Pierre de Bouchaud : *Périodes historiques de Bologne* : Bernard Grasset, 3 fr. 50.

Napoléon et sir Hudson Lowe, par R.-C. Seaton, traduit de l'anglais par P. Guye. — M. Paul Frémeaux, dont on connaît les remarquables travaux sur la captivité de l'Empereur, a noté qu'il ne s'était rencontré, pour faire l'apologie du geôlier de Napoleon, sir Hudson Lowe, que deux écrivains en un siècle, William Forsyth, dans son *History of the Captivity of Napoleon at St. Helena*, et M. R. C. Seaton, dans son *Sir Hudson Lowe and Napoleon*. On peut même ajouter que ces deux écrivains se réduisent à un seul, l'ouvrage de M. Seaton étant un abrégé de celui de Forsyth. Un seul historien en un siècle! Car on ne peut compter non plus la compilation restée inédite de Sir Harris Nicolas, qui d'ailleurs forme la commune matière des ouvrages de Forsyth et de M. Seaton, ce qui ne fait toujours, sous trois aspects divers, qu'un seul et même livre! Un seul livre! Ce n'est pas beaucoup, et nous ne voulons pas d'autre fait pour montrer l'ingratitude, disons-le, la quasi-impossibilite morale de la tâche reprise en dernier lieu par M. Seaton.

Mais M. Seaton veut sauver l'honneur anglais, qui n'est nullement en péril. « Plus la vérité se répandra, dit-il, plus on reconnaîtra que les Anglais n'ont aucune raison d'avoir honte de la conduite de Sir Hudson Lowe à Sainte-Hélène. » Mon Dieu, ce n'est pas, tout bien réfléchi, qu'on puisse ou veuille faire d'Hudson Lowe une telle pierre de scandale ; pas même Lord Rosebery dans son noble livre sur Napoléon, *la Dernière phase*, pages où l'admiration à l'égard du Héros prend sa forme la plus aristocratique, et par conséquent exclut, en ce qui concerne le geôlier de Napoléon, toute prise à partie trop étalée et bruyante. Cependant, l' « impossibilité morale » d'une apologie existe sans qu'Hudson Lowe ait été un scélérat : il suffit qu'il se soit rendu à peine moins odieux (peut-être davantage, en ravalant la cruauté de sa mission dans la sottise de sa conduite) par le cachet décidément subalterne imprimé dans tous ses actes, par une mesquinerie qui ne se peut supporter dans la grandeur d'un drame comme celui de Sainte-Hélène, et qui a fini par révolter autant qu'un crime avéré.

Hudson Lowe, c'est le fonctionnaire perpétuellement poltron et maladroit, mortellement ennuyeux, ce que les Anglais appellent « *a*

bore », ou, comme nous dirions, « un cauchemar ». Un de ceux qui l'ont bien connu, le Major Thomas Skinner, le décrit ainsi : « Il était terriblement indécis, et je me suis souvent demandé comment son esprit vacillant avait pu le faire arriver si haut, et comment il avait pu remplir les délicates fonctions qui lui furent imposées. » Longtemps, l'on n'a trop su si son outrageant manque de tact, à Sainte-Hélène, provenait d'une absence de cœur, d'une vile goujaterie de nature, ou bien de l'observation timorée et ultra-littérale d'un implacable mandat officiel. On était assez disposé à faire entrer en jeu à la fois les deux causes et à voir en Hudson Lowe, « the wrong man in the wrong place ». M. Seaton, lui, se tire d'affaire au moyen d'une distinction ingénieuse : il fait la part de ce qui vient du Cabinet de Londres et de ce qui vient d'Hudson Lowe personnellement : et là-dessus il justifie, à quelques réserves près, ce qui émane des mandants par des raisons de politique, ou de fait ; et quant à ce qui provient du mandataire, il le trouve généralement irréprochable, ou même admirable. Pour nous, et cela après la lecture même du livre de M. Seaton, nous voyons à peu près ceci : Des instructions officielles, nous ne dirons pas même sans générosité, mais sans décence, des instructions comme on en prescrirait pour un malfaiteur de droit commun (jusqu'au « préau » pour la promenade, car ces limites strictes accordées aux pas de l'illustre captif font bien ici l'office d'une cour de prison !), interprétées et exécutées par un fonctionnaire très timide et relativement incapable, affolé par l'idée de sa responsabilité évidemment trop forte pour sa cervelle ; implacable, par peur, par malaise de pauvre homme inférieur à sa situation ; tatillon, mesquin, gauche, lourd, et surtout souverainement ennuyeux. Un simple directeur de prison se montrerait plus gentleman dans son office qu'Hudson-Lowe dans le sien.

Et vraiment, M. Seaton a l'excuse un peu trop facile. On ne saurait lui demander, à lui qui chérit tant « les hommes ordinaires » et qui ne trouve de garanties de sérieux et de sûreté qu'en M. Ducommun (judicieux ! mais il ne faut pas abuser), on ne saurait lui demander de comprendre ce qu'il y a de sacré dans l'infortune d'un grand homme. Mais quand on voit Hudson Lowe jeter dans cette immense et vénérable infortune sa petite invitation à dîner « au général Bonaparte », le dégoût vous prend ! « Manque de tact », dit simplement M. Seaton, et il passe Il faut vous arrêter, monsieur Seaton ! Manque de tact, précisément. Ce sont des manques de tact de ce genre qui ont confondu les hommes lorsqu'ils les ont connus, même « les hommes ordinaires ». Ceci, avec d'autres choses de ce genre, c'est vraiment trop petit pour Sainte-Hélène ! Il y a un certain manque de justice à l'égard des grandes choses qui est perçu, même par les « hommes ordinaires », plus que M. Seaton ne le croit. Quant à

Hudson Lowe, il est des platitudes que même son infirmité de fonctionnaire borné ne suffit pas à expliquer. Celle-ci dénote, en plus, une certaine légèreté vile, qui est, on le craint, du véritable, du « meilleur » Hudson Lowe. L'homme de ces légèretés-là ne pèse pas lourd.

M. Frémeaux, qui a dignement parlé du drame de Sainte-Hélène, a révélé les persécutions qu'Hudson-Lowe fit subir au docteur Stokoë, coupable de sympathie pour Napoléon. Stokoë, que M. Seaton ne taxera peut-être pas des visées intéressées qu'il prête à ce pauvre O'Meara, bête noire de l'abréviateur de Forsyth, Stokoë a raconté des choses tout à fait édifiantes. L'amiral Malcolm, aussi, le commandant de la station navale. Et les commissaires des puissances, de même, le baron Sturmer, le comte Balmain et le marquis de Montchenu (ce dernier, personnage assez ridicule, du reste). A ces témoignages, non suspects d'émaner de l'entourage de l'Empereur, M. Seaton en oppose deux autres, celui du colonel Basil Jackson et celui du chirurgien Walter Henry. Mais il n'est pas inutile de noter que, même parmi ces témoins favorables, l'adhésion n'alla pas sans hésitations. Henry, par exemple, eut à surmonter une première impression antipathique.

M. R. C. Seaton peut être certain qu'il est des causes qui ne se plaident plus. Le cœur des hommes, d'accord ici avec leur intelligence, a irrévocablement prononcé sur elles. Après cela, Hudson Lowe a pu bien être fonctionnaire laborieux, serviteur dévoué, sans parler du « bon père », du « bon époux », voire même de l'« antiesclavagiste ». Cela ne change rien à l'affaire, qui, par sa faute, fut, pour le moins, une sotte affaire.

Le Revirement de Bazaine, par Elie Peyron. — « Bazaine ne s'est pas défendu », a dit le Maréchal de Mac-Mahon ; et, ajoute M. Elie Peyron, l'ex-maréchal ne s'étant pas défendu, des points essentiels n'ont pas été examinés, la question n'a pas été abordée sous son véritable aspect. Aussi, toujours d'après M. Peyron, aucun des historiens autorisés qui ont étudié le cas de Bazaine n'a dit ce qu'il fallait dire.

Dans cet essai de réhabilitation du commandant de l'Armée du Rhin, l'auteur, connu déjà par ses études sur le drame de Metz, s'efforce de montrer en quoi, selon lui, consiste le procès de Bazaine. Quel est cet élément essentiel négligé ? C'est, dit M. Peyron, le revirement qui s'est, du 10 au 20 septembre, produit dans l'esprit du Maréchal. Les causes de ce revirement, sa signification, sa portée, voilà les questions. Connaissant le changement de régime survenu le 4 septembre, le Maréchal avait tout d'abord décidé d'attendre les instructions du nouveau gouvernement (instructions qui ne lui parvinrent jamais). Mais, sur ces entrefaites, ce que l'on a appelé le

« Communiqué de Reims » changea toutes ses idées. D'après ce document, de source officielle allemande, imprimé par ordre dans un journal de Reims, le gouvernement allemand semblait ne pas reconnaître le gouvernement issu de la révolution du 4 septembre et considérer toujours comme seule autorité légale l'empereur Napoléon, ou l'ex-régente. En ce cas, Bazaine, qui tenait son commandement de l'Empereur, était un mandataire tout désigné.

Bazaine, alors, se serait dit que son armée, restée intacte, était la seule garantie d'ordre qui subsistât en France, qu'elle devait servir de pivot à tout essai de réorganisation politique et sociale. Le « Communiqué de Reims », d'une part, certains agissements de l'ex-régente, d'autre part (M. Peyron a fait ce qu'il a pu pour élucider cette question du rôle exact de l'impératrice en septembre et octobre), rendent assez vraisemblable cette manière de voir de Bazaine, ce « revirement » qui, d'ailleurs, dans la pensée dès lors désintéressée du Maréchal, devait profiter non point à une restauration impériale précisément, mais à tout défenseur de la cause de l'ordre, Chambres impériales ou Assemblée Nationale.

Tel aurait été ce « Revirement », qui contiendrait, d'après M. Elie Peyron, tout le Procès, et sur lequel l'accusé de Trianon ne s'expliqua point, dédaigneux de se défendre et prenant à son compte mainte défaillance qui n'était point de son fait.

Ce ne sont point là mobiles de traître. Il n'en est pas moins désastreux qu'à Metz la situation politique ait dominé la situation militaire, qui devait tout primer.

Périodes historiques de Bologne, par Pierre de Bouchaud. — M. Pierre de Bouchaud semble avoir une prédilection pour Bologne. Après avoir étudié l'art célèbre de cette ville dans un élégant ouvrage sur *Jean de Bologne*, il en dit aujourd'hui l'histoire.

Cité étrusque, puis municipe romain, avec un entre-deux gaulois (*Boii*) dont elle ne garda rien, hors son nom (*Bononia*, *Bonon*, c'est-à-dire « près des montagnes », suivant M. de Bouchaud), Bologne était une des villes florissantes de l'Emilie au moment des Invasions du ve siècle. Elle en subit toutes les vicissitudes, fut comprise dans l'exarchat de Ravenne, passa, après la destruction de l'exarchat, sous la domination des rois lombards et fut finalement restituée au Saint-Siège par Charlemagne.

Vassale, dès le xe siècle, des empereurs d'Allemagne, elle fonda et développa, d'abord sous la protection de ceux-ci, ses franchises communales, fut ballottée entre le pape et l'empereur durant la querelle des Investitures, vit, en 1116, Henri V confirmer tous ses droits, qui reçurent, avec un accroissement, une nouvelle confirmation, en 1183, à la paix de Constance.

Bologne était devenue, dès alors, une République, et son histoire fut plus ou moins celle de toutes les Républiques italiennes du Moyen-Age, déchirées par les luttes des factions guelfes et gibelines. Bologne était guelfe (non sans être gibeline par intermittence), et se signala par la défaite qu'elle infligea, en 1249, à Enzio, fils de Frédéric II, et par la part qu'elle eut dans la ruine de cet empereur. Comme dans toutes les Républiques italiennes, la lutte des Guelfes et des Gibelins dégénéra, à Bologne, en querelles locales, qui remplirent le XIII[e] et le XIV[e] siècle. La Papauté, l'Empire et surtout les villes rivales intervinrent dans ces querelles, qui compromirent plus d'une fois l'indépendance de la République et portèrent au pouvoir diverses familles.

Celle des Bentivogli finit par s'y maintenir à travers bien des luttes ; et, sous sa domination, qui dura pendant tout le XV[e] siècle, Bologne, où les querelles guelfes-gibelines des époques précédentes avaient fini par établir une proportion assez heureuse d'éléments aristocratiques et populaires, arriva au plein développement de sa puissance. M. de Bouchaud a très complètement étudié cette période d'apogée.

Au XVI[e] siècle, Jules II chassa l'illustre famille et annexa Bologne aux Etats Romains en 1513. Dès lors, l'histoire de Bologne, sous le protectorat pontifical, ne présente plus rien de marquant. Gouvernée pendant plus de deux siècles et demi (1530-1796) par des légats, elle resta en-dehors des grandes compétitions européennes. Incorporée, après 1796, à la République Cisalpine, puis à l'Empire, les événements de 1815 la replacèrent sous le protectorat de l'Eglise. Enfin, après divers efforts pour s'affranchir du double joug autrichien et pontifical, Bologne s'associa à la fortune de la monarchie piémontaise et fut comprise, en 1860, dans le royaume d'Italie.

M. Pierre de Bouchaud est, à l'heure actuelle, l'un des écrivains qui peuvent le mieux nous faire connaître cette vie si peu connue et souvent épique des Républiques italiennes du Moyen-Age. Il a fixé, avec une clarté complète, ces « périodes historiques » de Bologne. On dirait que ce livre, qu'il a fallu dégager d'un amas de matériaux et de lectures, est composé d'une suite d'« inscriptions ». C'est un beau tour de force de condensation. Nous ne croyons pas qu'il y ait, dans l'Histoire universelle, quelque chose de plus embrouillé que les siècles guelfes-gibelins en Italie. C'est un plaisir que de voir, sous la plume de M. Pierre de Bouchaud, toute cette confusion se résoudre en ce texte concis, lapidaire, ajoutant, ce qui ne gâte rien, à sa netteté littéraire la netteté matérielle d'un beau papier et d'une impression parfaite.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Pierre Baudin et Docteur Nass : *La Rançon du Progrès*, E. Juven, 3,50. — Emile Faguet : *Discussions politiques*, Lecene Oudin, 3.50. — Georges Bertier : *L'Education*, Vuibert et Nony, 2. — Garnaud : *L'Ecole et la Famille*, Perrin, 3,50. — Emile Lesueur, *Pour l'éducation du soldat*, Berger-Levrault, 3.50.

Le titre seul du livre de MM. Baudin et Nass, **la Rançon du Progrès**, soulève un problème redoutable. Est-il vrai que la tuberculose, l'alcoolisme, la prostitution, la criminalité, l'antipatriotisme, la dépopulation sont la rançon du progrès ? Si le progrès est « impuissant à vaincre ces tares sociales », quel fichu progrès ! Et s'il les provoque, c'est le contraire du progrès, c'est un regrès, comme disent les *savantissimi doctores*. Heureusement, quand on y regarde d'un peu près, on voit que le mal et le bien ne sont pas aussi solidairement liés. Il y a des pays où le progrès est en parfaite santé et où la dépopulation et autres rançons sont en louable anémie. Serions les questions ! comme disait le Chef borgne monté sur l'éléphant cadurque. Il y a d'abord le progrès scientifique, qui est le principal sinon l'unique, et de qui seul notre temps peut concevoir quelque fierté. C'est grâce à lui que nous avons sûrement plus de bien-être matériel que nos pères et probablement plus de satisfactions morales. Le progrès politique, encore, est réel, malgré tout, l'autorité devenant à la fois plus forte et mieux contenue, ce qui n'est pas contradictoire. Ces deux progrès combinés donnent l'illusion et peut-être la réalité d'un progrès social-moral ; une police bien faite, dans le sens très général du mot, diminue la criminalité, comme une hygiène plus stricte atténue la tuberculose (voir sur la décroissance de celle-ci la communication du docteur Armaingaud à l'Académie de médecine, *Bulletin*, 7 juillet 1908), comme une réglementation plus sévère raréfie l'alcoolisme, et, sinon la prostitution, du moins les maladies qui en sont la fâcheuse séquence. Mais au fond y a-t-il progrès moral ? Je crois bien qu'ici c'est Cavour qui avait raison. « Je ne nie pas, disait-il, que l'humanité n'ait progressé ; il n'y a que l'homme qui est toujours le même. » Ajoutez à cela, chez nous autres Français, une habitude bien crispante, celle de se gargariser de phrases, et de se payer de quiproquos, de faire honneur à 1789 des machines à vapeur et à 1793 des télégraphes électriques, de prendre le « grand parler » de l'île du docteur Moreau pour de la vraie science, et le verbiage des politiciens pour de la vraie moralité. Toutes truculences à part, notre hervéisme et notre malthusianisme dénotent une lâcheté assez piteuse, comme notre nietzschéisme et notre stirnerisme une brutalité assez vulgaire ; les deux réunies font une mentalité d'apache tout simplement, et il est difficile de voir là un progrès. Donc, d'un côté il y a marche en avant des savants et des magnanimes, et de l'autre côté glissade en arrière des haineux et des envieux, mais

celle-ci n'est pas plus la rançon de celle-là que les poux ne sont la rançon des belles chevelures.

§

Le nouveau livre de M. Emile Faguet : **Discussions politiques**, est mieux qu'un recueil d'articles sur des ouvrages d'ailleurs connus du lecteur qui veut bien suivre ces chroniques, c'est un miroir dans lequel on peut étudier la figure de l'auteur. Aussi plutôt que de redire après lui ce que j'ai déjà dit des *Doctrines de Haine*, ou de la *Psychologie du socialisme* ou des *Deux Frances*, je préfère crayonner un Faguet sociologue et moralopolitique. Il y a en tout temps et en tout pays l'Homme qui a toujours raison, comme il y a l'Homme qui rit, l'Homme qui a perdu son ombre, l'Homme qui a connu l'impératrice, etc. Eh bien ! l'Homme, qui a toujours raison, chez nous, est double ; il s'appelle tantôt Paul, tantôt Emile. Et quand il s'appelle Paul il a raison d'une façon si maussade, si méprisante, si somnifère, si hypocondriaque que tout le monde se rue vers le tort absolu, frénétique, irréconciliable. On se demande parfois pourquoi nous allons *vers la ruine*, comme dit M. Poinsard, mais parce que M. Paul Leroy-Beaulieu nous en détourne ; pourquoi nous nous enlisons dans la basse politiquaillerie, mais parce que M. Paul Leroy-Beaulieu nous y condamne ; pourquoi nous avons reçu le camouflet d'Algésiras, mais parce que M. Paul Leroy-Beaulieu nous avait crié : Gare au Maroc ! Au fond, nous aurions dû prendre ce complément d'Algérie, seuls, sans coup férir ni son départir, depuis une dizaine d'années, mais Paul Leroy-Beaulieu avait parlé d'imprudence, d'enfantillage, d'ignorance crasse, etc., et de même qu'il y a un article secret de la Constitution actuelle défendant que M. Paul Leroy-Beaulieu soit élu député, de même il y a un ukase de la Providence interdisant que les événements donnent tort à ses pronostics, et voilà pourquoi tout s'est embrouillé, et pourquoi le blason de Tanger s'orne de la devise *Noli me tangere*. Tandis que l'autre Homme qui a raison — c'est à vous, mons Faguet, que ce discours s'adresse — l'a d'une façon si souriante, si pénétrante, si bonhomme et finaude..., que le résultat est d'ailleurs le même et que le public se rue non moins frénétiquement vers l'antipode, mais avec une autre sympathie pour le démonstrateur, et c'est déjà quelque chose. Au fond ce sont des hommes de ce genre qu'il faudrait nommer conseillers d'Etat « pour donner des conseils à l'Etat », comme disait si drôlement Lavallière. Voilà la solution du Pouvoir spirituel cher à Deherme : tout gouvernant devrait s'entourer d'une douzaine d'aviseurs désintéressés ; d'où un petit jeu de société pour les soirs d'hiver : Quels sont les douze... etc. ? Aux deux impeccables ci-dessus, j'adjoindrais pour mon compte quelques fantaisistes : Paul Adam, Piadan, Remy de Gourmont, Barrès ; puis des gens graves, mais de

valeur, Le Bon, d'Avenel, de Vogüé, Charles Gide, Henri Chardon, et Deherme pour finir la douzaine, on ne réclame le pouvoir spituel que pour en être. A chacun de faire sa liste. Je demande à voir celle du prochain successeur de M. Briand.

§

La rentrée des classes donne caractère d'actualité aux questions scolaires. Une revue nouvelle fondée par M. Georges Bertier, **l'Education** prône les idées naguère défendues par le regretté Edmond Demolins. J'y apprends que le bilan des programmes de 1902 est en train de se clore par insuffisance d'actif : mécontentement des professeurs, des élèves et des familles. Tous les cycles sont en désarroi, la section A dégringole, la section B est un *refugium peccatorum*, et les sections C et D ne valent pas mieux. Mais ce n'est pas cela qui préoccupe les réformateurs, et la question des manuels mis à l'index par les évêques est autrement importante à leurs yeux. Rien que le monopole d'Etat n'est capable de nous sauver d'un cataclysme ! Sur ces questions brûlantes, le livre de M. Gurnaud, **l'Ecole et la famille**, apporte de suggestifs renseignements; on y voit à quel degré de niaiserie peuvent descendre certains primaires, et il y a des primaires qui sont agrégés et docteurs. Mais quand on ouït l'instituteur affirmer son droit d'imposer aux gosses tel manuel plutôt que tel autre régulièrement inscrit aussi sur la liste officielle, ne faut-il pas subodorer là-dessous une question de gros sous, et que les bons instituteurs doivent obéir au mot d'ordre : Faites acheter le bouquin de l'ami Un tel? Il ne faut pas oublier qu'avoir une grammaire française adoptée par la ville de Paris, par exemple, vous vaut, en fait, un traitement de très haut fonctionnaire; on comprend du coup que les gens habiles et bien en cour municipale se sentent naître des âmes de Lhomond. La question des manuels de morale ou d'histoire est d'ailleurs plus délicate que celle des grammaires, et on comprend la mauvaise humeur des pères de famille à voir qu'on fait avaler à leurs enfants du Debidour, de l'Aulard, et autres savants homais. Ce n'est pas qu'à l'orthodoxie jacobine il s'agisse de substituer une orthodoxie conservatrice, et je comprends aussi qu'à voir l'âpreté avec laquelle nos seigneurs épiscopes pourchassent les malpensants de la liste officielle, on se demande ce qu'ils feraient, si c'étaient eux les officiels, contre les malpensants de la liste libre ; mais le danger n'est pas encore là, il est dans le fait que, par instruction publique, on entend toute autre chose que l'enseignement. L'instituteur devrait enseigner à lire et à écrire et non à philosophailler et à politicailler ; et les professeurs de lycées devraient, au lieu de bouleverser une fois de plus leurs cycles et leurs sections A, B, C et D, se demander si leur travail est bien utile, et s'il ne vaudrait pas mieux d'abord

que le chiffre de leurs élèves diminuât de moitié (c'est ce qui arriverait si les collèges n'avaient pas l'Etat derrière eux ; aucun ne faisant actuellement ses frais, la moitié devrait fermer ses portes) et ensuite que ces élèves en sortissent plus tôt. C'est là, au fond, la vraie solution de la crise de l'enseignement : le lycéen passant son baccalauréat au sortir de la seconde actuelle, à 15 ans, de façon à se lancer aussitôt dans l'industrie, le commerce ou l'agriculture, et à pouvoir, son apprentissage des réalités clos ainsi que son temps de caserne accompli, faire fortune dès vingt ans et en vingt ans.

§

M. Emile Lesueur, qui fait des conférences aux soldats et qui a eu la bonne idée de les imprimer sous le titre : **Pour l'Education du soldat**, en devrait consacrer une à ce sujet. Elle compléterait son recueil qui embrasse des matières très variées et parfois les traite fort bien, comme les associations agricoles. Ce n'est pas, au surplus, que tout me ravisse dans ces conférences, et je ne saurais accorder à l'auteur que la Patrie n'existait pas avant 1789. Aulard et Debidour, eux-mêmes, n'oseraient pas, je crois, avancer dans leurs manuels une pareille thèse de réunion électorale. Mais il ne faut pas rivaliser de sévérité avec nos seigneurs les évêques. M. Baudin m'a reproché amicalement, l'autre jour, de n'avoir trouvé à signaler qu'un lapsus dans un livre bourré de faits et de chiffres ; il avait au fond raison. Ne cherchons pas la petite bête, il y en a assez de grosses sur notre passage.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Revue de Paris : « Comment on gouverne les rêves », par M. le Dr Georges Dumas. — *Les Marges* : « Contemporains pittoresques : Feu Alfred Jarry », par M. Guillaume Apollinaire. — *Les Documents du Progrès* : « La presse populaire et la morale courante », par M. Camille Mauclair. — *La Revue hebdomadaire* : Paul Adam s'inquiète de « l'Esthétique de l'air ». — Memento.

Le jour où l'on parviendra à « gouverner les rêves », les *Clefs des Songes* n'auront plus de raison d'être : les devins, voyants, prophètes auront peut-être encore quelque succès auprès de la masse crédule et des neurasthéniques de l'aristocratie financière.

L'étude remarquable de M. le Dr Georges Dumas (**La Revue de Paris**, 15 novembre) est aussi intéressante au point de vue scientifique qu'au point de vue littéraire, et quoique les médecins et les philosophes ne soient pas absolument d'accord sur la définition même du rêve, les uns et les autres trouveront dans cet article de nombreux motifs de discussion.

... Après Maury et bien d'autres, M. Léonard Corning s'est servi de sen-

sations externes pour provoquer les rêves et, comme il voulait agir sur les dispositions profondes de ses sujets, il a employé des sensations musicales capables de produire des émotions agréables ; mais il était indispensable de renforcer et d'illustrer l'émotion une fois produite en imposant aux dormeurs certaines images visuelles, et c'est justement à leur imposer ces images que M. Corning s'est essayé.

Pour préparer ses sujets au sommeil, il leur donne, quelques minutes avant l'expérience, une potion légèrement hypnotique et il fatigue leur attention en leur faisant fixer un objet lumineux qui tourne sur lui-même dans une pièce sombre : puis il les coiffe d'un capuchon acoustique muni d'un tube à deux branches, qui ne laisse parvenir aux oreilles que des sons déterminés : enfin il les fait étendre tout de leur long sur un divan très bas et sous une tente obscure, fermée par des draperies. Au fond de la tente, aux pieds du divan, est un écran blanc quadrangulaire : un chromatoscope, formé de deux disques de verre diversement colorés et tournant en sens contraires, projette sur l'écran des images mobiles dont les formes changeantes et la beauté capricieuse tiennent l'attention, dit M. Corning, dans un véritable enchantement. Pendant ce temps, des vibrations sonores provenant d'un phonographe Edison pénètrent dans le capuchon acoustique par le tube et apportent au sujet les mêmes émotions agréables que les images de l'écran. L'opérateur dispose d'un tube de conversation adapté au tube musical et, tandis que le patient est absorbé par les couleurs et les sons, il peut lui adresser des suggestions qui ont un effet hypnotique.

Sous la double influence de la musique et de l'image, les souvenirs agréables de la vue et de l'ouïe s'éveillent vite pour se transformer aussitôt en hallucinations véritables, qui apportent la joie ou la paix : les malades les plus abattus ou les plus inquiets s'endorment en des rêves heureux. Le sommeil qui les soustrait aux impressions visuelles ne les soustrait pas tout à fait aux impressions musicales : sans les percevoir avec conscience, ils en éprouvent encore les effets sédatifs ou toniques et plusieurs ont vu s'amender ou disparaître, après quelques séances, les troubles nerveux dont ils souffraient depuis longtemps.

Au XVIIe siècle, si l'on en croit une autorité de l'époque, on traitait les névrosés d'une manière moins poétique et plus rudimentaire sans doute :

« La fiente de cheval est le remède de la colique et de la passion hystérique, on en donne le suc exprimé avec de la bière ou du vin (1). »

Les assassins qui ont des visions tragiques feront bien d'employer la méthode de M. Corning.

§

Elles sont émotionnantes, les pages consacrées par M. Guillaume Apollinaire à « feu Alfred Jarry » (**Les Marges**, novembre). Les

(1) *Nouvelle Chymie raisonnée* de Michel Ettmuller, célèbre médecin et professeur de l'Université de Leipsik (Lyon, 1693), p. 425.

quelques anecdotes qu'elles contiennent suffisent à dépeindre l'homme qui en fut le héros :

« Monsieur Alfred Jarry ? »

— « Au troisième et demi. »

Cette réponse de la concierge m'étonna. Je montai chez Alfred Jarry, qui effectivement habitait au troisième et demi. Les étages de la maison ayant paru trop élevés de plafond au propriétaire, il les avait dédoublés. Cette maison, qui existe toujours, a de cette façon une quinzaine d'étages, mais comme, en définitive, elle n'est pas plus élevée que les autres maisons du quartier, elle n'est qu'une réduction de gratte-ciel.

Au demeurant, les réductions abondaient dans la demeure d'Alfred Jarry. Ce troisième et demi n'était qu'une réduction d'étage, où, debout, le locataire se tenait à l'aise, tandis que, plus grand que lui, j'étais obligé de me courber. Le lit n'était qu'une réduction de lit, c'est-à-dire un grabat : les lits bas étant à la mode me dit Jarry. La table à écrire n'était qu'une réduction de table, car Jarry écrivait couché à plat ventre sur le plancher. Le mobilier n'était qu'une réduction de mobilier qui ne se composait que du lit. Au mur était suspendue une réduction de tableau. C'était un portrait de Jarry dont il avait brûlé la plus grande partie, ne laissant que la tête, qui le montrait semblable au Balzac d'une certaine lithographie que je connais. La bibliothèque n'était qu'une réduction de bibliothèque et c'est beaucoup dire. Elle se composait d'une édition populaire de Rabelais et de deux ou trois volumes de *la Bibliothèque rose*. Sur la cheminée se dressait un grand phalle de pierre, travail japonais, don de Félicien Rops à Jarry, qui tenait le chibre plus grand que nature recouvert d'une calotte de velours violet, depuis le jour où le monolithe exotique avait effrayé une dame de lettres tout essoufflée d'avoir monté au troisième et demi et dépaysée dans cette *grande chamblerie* démeublée.

« C'est un moulage ? » avait demandé la dame.

« Non, rèpondit Jarry, c'est une réduction. »

A son retour du Grand-Lemps, où il avait été travailler avec Claude Terrasse, il vint me prendre dans un bar anglais de la rue d'Amsterdam, où j'allais régulièrement. Nous y dînâmes, et comme Jarry avait *des ors*, il voulut me payer Bostock. Aux dernières galeries, il effraya ses voisins en leur tenant des propos sur les lions, en leur dévoilant certains secrets épouvantables du domptage. L'odeur des fauves le grisait. Il prétendait avoir chassé la panthère dans un jardin de la rue de la Tour des Dames. A la vérité, c'était de jeunes panthères qui s'étaient échappées de leur cage restée ouverte par mégarde. Voilà les hôtes de Jarry bien embarrassés et prêts à tuer les pauvres petites panthères à coup de rifle par les fenêtres.

« N'en faites rien, dit Jarry, je me charge de tout. »

Il y avait dans la salle à manger où il se trouvait une armure à sa taille. Il se déguise en chevalier, et, tout bardé de fer, il descend au jardin en tenant un verre dans son gantelet. Les bêtes féroces bondissent et Jarry leur présente le verre vide. Domptées aussitôt, elles le suivent et rentrent dans leur cage qu'il referme.

« Car, disait Jarry, cette méthode est la meilleure pour réduire les fau-

ves. De même que la plupart des hommes, les bêtes les plus cruelles ont horreur des verres vides, et lorsqu'elles en voient l'effroi les rend poltronnes; on fait d'elles alors ce que l'on veut. »

Et comme, en racontant ces histoires, il agitait son revolver, les spectateurs se reculaient, les femmes manifestaient leur terreur et quelques-unes voulurent s'en aller. Ensuite, Jarry ne me cacha pas la satisfaction qu'il avait éprouvée à épouvanter des philistins, et c'est revolver au poing qu'il monta sur l'impériale de l'omnibus qui devait le ramener à Saint-Germain-des-Prés. Là-haut, pour me dire adieu, il agitait encore son bull-dog.

Ce bull-dog passa quelque six mois dans l'atelier d'un de nos amis. Voici dans quelles circonstances.

Nous avions été invités à dîner rue de Rennes. A table, quelqu'un ayant voulu lui lire dans la main, Jarry prouva qu'il possédait toutes les lignes en double. Pour montrer sa force, il brisa à coups de poing des assiettes renversées, et finit par se blesser. L'apéritif, les vins l'avaient énervé. Les liqueurs achevèrent de l'exciter. Un sculpteur espagnol voulut le connaître et lui dit des amabilités. Mais Jarry intima à ce *bouffre* l'ordre de sortir du salon, de n'y plus reparaître, et il m'assura que ce garçon venait de lui faire les propositions les plus déshonnêtes. Au bout de quelques minutes, l'Espagnol qui avait fui revint et aussitôt Jarry tira sur lui un coup de revolver. La balle alla se perdre dans un rideau. Deux femmes enceintes, qui se trouvaient auprès, s'évanouirent. Les hommes n'étaient pas rassurés non plus, et à deux nous emmenâmes Jarry. Dans la rue, il me dit de la voix du père Ubu : « N'est-ce pas que c'était beau comme littérature ? Mais j'ai oublié de payer les consommations. »

En l'emmenant nous l'avions désarmé, et, six mois après, il vint à Montmartre nous réclamer le revolver que notre ami avait oublié de lui rendre.

Mais peut-être M. Guillaume Apollinaire a-t-il tort de penser que Jarry « n'a jamais éprouvé le besoin de se préoccuper des misères qui l'accablaient, lui et autrui ». Son attitude volontairement espiègle ne prouve-t-elle pas, au contraire, une profonde détresse morale que ne compensaient ni les joies de la vie matérielle ni la gloire littéraire ?...

§

L'article de M. Camille Mauclair sur *la Presse populaire et la Morale courante* (**Les Documents du Progrès**, novembre) est d'un haut enseignement. L'auteur s'étonne que les rédacteurs des journaux populaires aient les mêmes conceptions que ceux des quotidiens conservateurs ou réactionnaires quant à la morale bourgeoise actuelle : « Il y a quelque savoureuse ironie — écrit-il — à constater que les rédactions du *Gaulois*, de *l'Action Française*, du *Figaro*, ont exactement la morale sociale de *la Petite République*, du *Petit Journal* ou de *l'Intransigeant*. Elles se combattent sur la première page, mais se réconcilient dans la troisième. »

Les personnes au courant des affaires administratives de la presse n'ignorent pas qu'un journal est aujourd'hui une entreprise dans laquelle les questions commerciales et financières jouent le rôle principal. On sait fort bien, par exemple, que les mêmes bailleurs de fonds soutiennent pécuniairement des organes à tendances politiques souvent opposées. Pourquoi s'étonner alors que leurs employés suivent fidèlement les instructions qui leur sont données? Cet état de choses ne pourrait se modifier que si la presse était absolument indépendante de la finance.

Quant à la critique adressée aux journaux socialistes, elle est évidemment plus logique :

Si on a pu dire maintes fois, et avec de grands et légitimes regrets, que la République, tout occupée de ses cadres, s'est trop peu souciée de former des républicains, on peut également dire que le socialisme a méconnu la nécessité de modifier la moralité du peuple. Au vrai, tel ouvrier qui, au meeting, accepte des idées révolutionnaires, demeure, dans sa vie privée, imbu de préjugés centenaires. Et tel qui déclame contre les congrégations et vocifère contre le pape et « l'obscurantisme » reste plein des principes de la morale catholique dans ce qu'elle a de plus étroit. Un ouvrier rougirait de faire maigre le vendredi saint : mais il méprisera une femme non mariée. Et si les plébéiennes ont une grande pitié pour les filles-mères, les hommes sont prompts à flétrir leur « déshonneur ». En général, d'ailleurs, les femmes du peuple sont, sans s'en douter, bien plus aptes à élargir la vieille morale, parce qu'elles souffrent et peinent dès l'enfance : les hommes s'habituent vite à la moralité sommaire, ampoulée et embourgeoisée, des feuilletons et des mélodrames, et rien n'égale le conservatisme tyrannique du prolétaire « maître dans son ménage ». Tous jugent sur des truismes, sans nuances, et avec beaucoup de vanité. Les journaux prolétariens les y aident en les nourrissant de la pâture frelatée des feuilletons. On y affecte même de ne rien publier qui touche à la « vertu », et je me souviens d'avoir entendu dire, dans une grande rédaction socialiste, qu'on n'oserait point publier un certain roman de Zola, parce qu'il était trop immoral pour être donné au peuple sans danger. Il me fut impossible d'obtenir une explication précise sur ce que signifiaient en pareil cas les termes « immoralité » et « danger ». Je finis cependant par entrevoir qu'on voulait parler d'une certaine liberté d'idées sur la morale courante...

§

Avec sa maîtrise habituelle, Paul Adam déplore le manque d'art dans la construction des aéroplanes et fait d'esthétiques comparaisons entre ceux-ci et les insectes (**La Revue hebdomadaire**, 13 novembre) :

... Voici que de longues cloisons parallèles s'envolent quotidiennement. Elles portent aux nues de jeunes héros experts dans l'art de combiner leurs efforts avec celui du vent. L'appareil qu'ils dirigent n'excelle guère par les lignes. Le biplan ressemble trop à une caisse considérable, et qui, loin

derrière elle, entraîne une malle carrée. Lorsque cet ensemble obstrue le zénith, on ne peut dire que la beauté du paysage s'en trouve accrue. La noble dame endolorie qui lèvera les yeux au ciel pour lui confier, dans une prière muette, les chagrins de son cœur, ne pourra désormais reconnaître l'idéal en ce lieu que traverseront tant de caisses d'emballage stridentes et numérotées. Villiers de l'Isle-Adam a prévu la nuit où les négociants projetteront des lumières ingénieuses, qui, lettres colossales, signifieront la succulence d'un chocolat, les vertus d'une magnésie. Le chantre d'Akédysséril n'avait pas rêvé ce sublime camionnage par les moyens de la brise et des zéphirs.

Sans tarder plus, il importe que l'on s'occupe de modifier cette apparence du biplan. Ou bien ce sera la déchéance du ciel transformé en une sorte d'immense dock, certes, voûté de bleu, mais encombré de coffres et de ballots volants. Au début de leur gloire, les automobiles aussi n'étaient que d'affreux caissons haut perchés sur leurs trains. Ces sinistres cubes s'en allaient en branlant par la ville, au milieu des citoyens consternés. Il fallut un peu de temps pour que les constructeurs se décidassent à placer le moteur en avant, et à prolonger ainsi la ligne du véhicule, comme le cheval prolonge la ligne de la voiture. Plus tard, l'on abaissa la carrosserie. Ce fut alors l'apparence du scarabée géant, bossu, bourdonnant, têtu, barrissant qui gratte nos avenues et nos routes de ses pattes courbes, puis s'élance autour des monts, calvaire, redescend et fonce sur la plaine attentive à cet insecte de sabbat lâché par le diable sur le monde, afin d'effarer les bonnes gens. Callot n'a rien buriné de mieux pour son « Enfer »...

... Le monoplan, déjà, se pare du meilleur que possède le condor, l'albatros. Du premier coup son esthétique atteint une perfection. Il plaît de le voir, dans les airs, poindre, grandir, s'abaisser, s'abattre en déposant, sur le sol ému, la vaillante figure d'un Blériot...

... Le biplan doit emprunter ses lignes à la libellule comme le monoplan les a empruntées à l'albatros, le dirigeable à la baleine. Voilà les trois types aériens qui se joignent à l'antique sphère blonde.

Bien dessinés, nuancés d'azur ou de blanc, ou de violet, peut-être d'écarlate, ils ne dépareront pas le décor du ciel. Pensons aux fanaux qui darderont les éclairs de leur acétylène, à travers la nuit, et qui de ces machines feront des météores radieux.

Pour mieux dire, la science, en créant l'automobile, le submersible, l'aéroplane, donna des frères géants aux insectes. Le torpilleur auparavant arborait déjà cette forme de coléoptère bas sur hélices, ayant ses fractions de cuirasse pour élytres, écusson, prothorax, mésothorax et métathorax. Les croiseurs maintenant dépendent aussi de cette architecture. A manier les tôles d'acier, à boulonner les organes et les armatures des moteurs, l'homme, inconsciemment d'abord, continua la genèse des insectes. C'est dans les listes de l'entomologie qu'il sied de choisir des êtres pareils aux forces courantes, nageantes et volantes fabriquées sur les enclumes du XXe siècle.

L'albatros n'est copié que pour ses lignes. On n'a point imité la matière du plumage. Solides et roides, les ailes de la sauterelle s'apparentent mieux à la texture du monoplan. Le hanneton et le torpilleur présentent les mêmes surfaces lisses, convexes, dures, polies. Au scarabée trapu, et plus

exactement, au *scarite* du littoral méditerranéen, ressemble l'automobile. Ils se divisent, comme le véhicule, en deux parties : l'une avant qui dirige, l'autre arrière qui contient les organes à réserve d'énergie. Les articulations des leviers mécaniques ne se différencient guère de celles qui, dans la patte d'une sauterelle, secondent la volonté de locomotion. Un ingénieur et un entomologiste, en s'amusant, pourraient, sans peine, établir un tableau comparatif où s'apposeraient certaines pièces des machines et certaines parties des insectes. Quelques dessinateurs humoristes n'ont pas négligé ce rapprochement. Les elytres des coléoptères, et les ailes à nervures des orthoptères sont presque des métaux, aussi bien que les carapaces de leurs membres. On pousserait loin ce jeu d'assimilations...

... Nous tolérerons que sur nos vies passent les silhouettes d'un pavillon colossal ou d'une libellule immense. Comment se resigner à voir sur la prestance d'une gracieuse fille, ou sur la façade à périptère d'un édifice, grandir l'ombre d'une caisse d'emballage traînant une malle au bout d'un treillage?...

Memento. — *La Revue de Paris* (15 novembre) : M. E. Bertaux : *La Femme et l'art du moyen-âge français.* — *La Revue* (15 novembre) : *Une actrice durant la retraite de Russie* (1re partie), par M. Arthur Chuquet, de l'Institut. — *La Revue hebdomadaire* (13 novembre) : *Les Dernières heures du drapeau blanc* (1re partie), souvenirs de M. A. de Mun, de l'Académie française, sur la mort et les obsèques du comte de Chambord. — *Le vrai La Fontaine*, par M. Antoine Albalat. — (20 novembre) : *Vertu et prix de vertu au dix-huitième siècle*, par M. Louis Guimbaud. — *La Revue du Mois* (10 novembre) : *La Liberté de penser et les méthodes positives en morale*, par M. D. Parodi. — *La Grande Revue* (10 novembre) : *L'Oligarchie financière en France*, par Lysis. — *Revue bleue* (13 novembre) : *Une lettre inédite de Mirabeau à Sophie de Monnier*, publiée par M. Dauphin Meunier. — *Protestantisme et République*, par M. Gaston Bonet-Maury. — *Miscellanées* (novembre) : *Mer de novembre*, joli poème signé *M. S.* (Maurice Simart ?) — *Le Pays lorrain et le pays messin* (20 novembre) : Une étude sur la vie et l'œuvre de *René Perrout*, écrivain lorrain, par M. Emile Moselly. — *Wallonia* (novembre) : *Le Roman de Calvin*, par M. Arnold Rey. — *L'Art libre* (novembre) : *Vieux joueur d'orgue*, beau poème de M. Paul Æschimann. — *Revue du Midi* (15 novembre) : M. M. Couder : *L'Epopée diabolique d'après Proudhon et Gœthe.* — *L'Italie et la France, Revue des pays latins* (octobre-novembre) : M. Maurice du Bos : *En marge du « Décaméron »*.

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

Balzac et Stendhal (*Le Temps*, 5 novembre). — Schiller citoyen français (*Le Petit Temps*, 2 décembre). — L'Idole (*La Rénovation morale*, 30 novembre).

Sainte-Beuve avait accusé Stendhal d'avoir payé à Balzac l'article où celui-ci fait un si magnifique éloge de *la Chartreuse*. Balzac du même coup devenait un écrivain mercenaire,et une manifestation

littéraire des plus caractéristiques était transformée en un échange d'argent contre réclame. M. Claretie, qui avait rapporté le propos, a reçu de M. Paupe et publié dans **Le Temps** des documents qui mettent à néant cette fable. Voici ce que rapporte M. Claretie :

Un des plus fervents « stendhaliens » m'écrit :

Monsieur et cher maître,

Vous savez que l'anecdote racontée par Sainte-Beuve sur les relations de Beyle avec Balzac est inexacte d'un bout à l'autre ? Elle a été démentie, avec preuves à l'appui, par M. Auguste Cordier, dans son ouvrage intitulé *Comment a vecu Stendhal* (in-12, Villerelle, 1900, pp. 173-175).

Pour vous édifier, en vous évitant toute recherche, permettez-moi de vous transcrire l'essentiel de cette rectification :

« Ici se place un autographe bien précieux et que je considère comme une véritable relique.

« Acompte du prix de 5.000 francs convenu pour des volumes de romans et nouvelles, j'ai reçu de M. Bonnaire la somme de *quinze cent francs*.

« Paris, le 21 mars 1842.

« H. BEYLE.

« Ce sont quatre lignes et les dernières que Stendhal ait écrites. Elles sont datées du 21 mars, et c'est le 22 qu'il est frappé. Elles ont donc été tracées la veille de sa mort d'une main déjà condamnée. C'est evidemment le dernier souvenir qu'on possède de sa main.

« Le 21 mars, Stendhal avait donc passé un traité avec la *Revue des Deux-Mondes* pour une série de nouvelles. Le prix convenu était de 5.000 francs, sur lesquels, ayant besoin d'argent, il recevait le jour même 1.500 francs. Le lendemain 22, il tombait foudroyé au coin du boulevard des Capucines, devant le ministère des Affaires étrangeres... Ce traité ne pouvant être exécuté, Colomb remboursa l'avance le 4 juillet suivant, à Bonnaire, dont voici le reçu :

« Je soussigné.., etc.

« Dont quittance à Paris, ce 4 juillet 1842.

« F. BONNAIRE.

« Je n'ai pas craint de reproduire cette pièce in extenso. Elle est d'un intérêt capital pour la mémoire de deux grands hommes qui s'estimaient en s'aimant — Balzac et Stendhal.

«... Sainte-Beuve, dans un entrefilet perfide dont chaque mot est un mensonge qu'il a jeté... en renvoi au bas d'une page (tome IX, p. 338, 3e édit.), a osé insinuer que cet argent des nouvelles avait été aussitôt donné par Beyle à Balzac en payement du fameux article de 40 pages que ce dernier avait consacré à *la Chartreuse de Parme*...

« Sainte-Beuve poussa jusqu'à 3.000 francs l'achat de la complaisance de Balzac. Le reçu est de 1.500 francs. L'article de Balzac est du 25 septembre 1840. Le traité avec la *Revue des Deux-Mondes* de mars 1842. Il est du 21 et Beyle est frappé le 22 — le lendemain... »

Veuillez agréer, monsieur et cher maître, l'assurance de ma respectueuse considération.

ADOLPHE PAUPE,
stendhalien.

J'ai recherché dans Sainte-Beuve la note dont parle M. Paupe — et la voici :

L'anecdote qu'on va lire est authentique, *et je la tiens d'original :* « On sait que Balzac admirait Beyle à la folie pour sa *Chartreuse de Parme*, et qu'il l'a loué à mort dans sa *Revue parisienne*. Beyle, vers ce temps, revenait de Rome, de Civita-Vecchia à Paris, et dans le premier moment, craignant le ridicule, il fut tout confus d'un pareil éloge si exorbitant ; il ne savait où se cacher. Cependant il vit Balzac et ne lui sut pas mauvais gré d'avoir été ainsi bombardé grand homme. Vers ce temps, Beyle vendait à la *Revue des Deux-Mondes* une série de nouvelles

italiennes qu'il se proposait de faire et dont il n'y eut qu'une ou deux d'achevées. Il reçut pour cela la somme de 3. 000 francs. Or, à sa mort, on trouva dans ses papiers la preuve que ces 3. 000 francs avaient été donnés ou prêtés par lui à Balzac qui fut ainsi payé de son éloge ; un service d'argent contre un service d'amour-propre. M. Colomb, ami intime de Beyle, et qui eut à mettre en ordre ses papiers a lui-même certifié le fait. » Et moi, je n'ajouterai qu'un mot, qui est celui du poète de la *Métromanie* :

Ce mélange de gloire et de gain m'importune !

[*Causeries du Lundi* (M. de Stendhal), 3e édition, tome XI, p. 338, en note.]

Avec la note de Sainte-Beuve, la réfutation prend toute sa valeur et ruine réellement l'anecdote donnée entre guillemets comme une citation.
« Et moi je n'ajouterai qu'un mot... »

Sainte-Beuve accusait, mais M. Paupe prouve.

Le vers est mauvais, mais concluant.

§

Il était vaguement connu que la Convention ou la Législative avaient décoré Schiller du titre de citoyen français sous le nom de M. Gilles. Je trouve dans **le Petit Temps** un résumé d'un article de la *Revue germanique* qui précise l'anecdote :

A propos de la commémoration du centenaire du grand poète allemand Schiller, on a rappelé, en termes assez vagues, qu'il avait été honoré par les hommes de la Révolution du titre de citoyen français.

M. Charles Schmidt, archiviste aux Archives nationales, dans un article de la *Revue germanique*, apporte sur ce point d'intéressantes et nouvelles précisions.

Le 24 août 1792, Marie-Joseph Chénier, à la tête de plusieurs citoyens de Paris, se présentait à la barre de la Législative et disait : « Au moment où une Convention nationale va élever la Constitution française au niveau de la Déclaration des droits, tous ceux qui, dans les diverses contrées du monde, ont mûri la raison humaine et préparé les voies de la liberté, doivent être regardés comme les alliés du peuple français... Décernez aux vertus, aux talents, à l'amour de la liberté une illustre et digne récompense et que les bienfaiteurs de l'humanité soient déclarés citoyens français. » Et il cita plusieurs noms.

Après discussion, Guadet, chargé du rapport, proposa un décret qui fut adopté le 16 par la Législative, et qui conférait le titre de citoyen français « au docteur Prietsley, à Thomas Payne, à Jérémie Bentham, à W. Wilberforce, à Thomas Clarkson, à Jacques Mackintosh, à David Williams, à N. Gorani, à Anacharsis Cloots, à Corneille Pauw, à Joachim Henri Campe, à N. Pestalozzi, à Georges Washington, à Jean Madison, à H. Klopstock et à Thadée Kosciusko ».

C'est alors que Philippe Rühl, député du Bas-Rhin, proposa une motion additionnelle demandant l'inscription sur cette liste du poète Schiller. Sa motion fut adoptée ; mais l'auteur de *Wallenstein* et de *Don Carlos* n'était pas très connu en France et comme Rühl prononça son nom à l'alsacienne, *le Journal des débats et des décrets* inscrivit le nom du nouveau citoyen français tel qu'il l'avait entendu, et on imprima *Giller*.

Ce fut bien pis dans les autres journaux : *le Moniteur* donna *Gillers*, *l'Auditeur*, *Gisler*, *le Thermomètre du jour*, *Gillers* ; seul, *le Patriote français* fut à peu près correct et transcrivit Schyller.

Mais lorsqu'il s'agit de transmettre aux intéressés l'ampliation du décret, « Giller » se modifia encore « et c'est à M. Gille, publiciste allemand », que Roland envoya le brevet de naturalisation.

Expédiée le 10 octobre, la lettre mit six ans à parvenir.

§

M. Gaston Picard n'aime point M. Maeterlinck, surtout en tant que poète. Il nous le fait savoir par un article qu'il a donné à **la Rénovation morale**, sous ce titre : *l'Idole*. Cela débute par une confession où l'auteur déplore ses anciennes erreurs littéraires :

Je me suis souvent moqué des poètes symbolistes et de leurs œuvres ; aujourd'hui, j'ai compris tout ce qu'il y a de supérieur dans leur étrangeté même : je ne conçois pas de génie comparable à Stéphane Mallarmé, ce ciseleur de vers divinement beaux ; c'est à Verlaine et à Jules Laforgue que je m'adresse, lorsque je veux sortir de la banalité ordinaire de la littérature, et si j'apprécie beaucoup des poètes comme Henri de Régnier, comme Jean Moréas, comme Laurent Tailhade — ces maîtres, — je leur préfère peut-être plus encore le rare talent de Jean Royère, ce fidèle continuateur de Mallarmé, dont les poèmes vibrent de je ne sais quel frisson évocateur; la finesse toute speciale de J.- Antoine Nau, dont les vers sont autant de paroles amoureuses au crépuscule, et de Francis Vielé-Griffin, dont les poèmes rappellent cette grâce un peu melancolique des estampes et des tapisseries d'antan — enfin tous les jeunes écrivains de *la Phalange*, cette revue qui, seule des revues dignes de ce nom, publie des vers symbolistes.

Il est cependant un poète que je n'aimerai jamais, un poète belge : Maurice Maeterlinck.

Il admet volontiers les œuvres en prose de cet auteur, mais ne peut supporter « qu'il ait osé écrire sous le nom suggestif de *Serres chaudes* de petites notules pompeusement decorées du nom de vers ». Il se reprend : « Libre à vous de les écrire, mais les porter chez un éditeur, les faire paraître sur un papier luxueux, dans un volume qu'on vendra trois francs, et les *imposer* à l'opinion mondiale, comme on force certains malades à acheter tel ou tel remède par la voix du journal, vous n'en avez pas le droit. C'est violer la littérature. »

M. Gaston Picard ne nous cache pas que la vie privée de M. Maeterlinck lui est profondément indifférente :

Qu'il soit né le 29 août 1862, qu'il ait fait ses débuts dans les lettres par un conte sur le « Massacre des Innocents » et qu'il ait épousé la tragédienne Georgette Leblanc pour avoir incessamment une interprète, de talent, d'ailleurs, qui puisse le servir dans l'interprétation de ses drames, tout cela m'est égal, mais que ce même Maurice Maeterlinck influence le monde jusqu'à lui faire accepter pour des chefs-d'œuvre des vers comme les siens, voilà ce qui m'intéresse et qui me révolte !

Et il fait quelques citations de vers qui l'ont plongé dans l'étonnement. Par exemple :

> J'attends vos doigts purs sur ma face,
> Pareils à des anges de glace.
> J'attends qu'ils mouillent mes regards
> Où tant d'agneaux las sont épars.

M. Maeterlinck aurait des agneaux las épars sur ses regards ? Je ne le croirai qu'après l'avoir vu, et je m'étonnerais fort qu'il puisse me les montrer. Mais je ne vais pas continuer ainsi à passer en revue les chansons ou les vers du poète. Et puis, qui ne les connaît ? L'Odéon, dans ses « Récitations poétiques », n'a pas manqué de les mettre au programme — du moins en partie. — Je crois même me souvenir qu'il y a quelques mois Mme Georgette-Leblanc-Maeterlinck faisait, avec un dévouement très conjugal, une conférence sur l'œuvre poétique de son mari. Cela se passait au *Théâtre des Arts*.

— Je le répète — je le répète parce que je serai désespéré que vous n'en fassiez pas l'expérience — essayez dès ce soir d'écrire semblables insignifiances : je suis sûr que vous y parviendrez aisément. Seulement, ne montrez pas vos vers à qui que ce soit : on ne les jugera pas beaux, puisque vous ne vous nommez pas Maurice Maeterlinck !

Il va jusqu'à lui reprocher son nom, ce qui est peut-être exagéré. Pourquoi, dit-il, ne s'appelle-t-il pas Theurivet ou Dumas ? Mais voici le passage :

Car ce nom splendorifique de Maeterlinck est un coup de maître à lui tout seul ! M. Maeterlinck avait du génie dès sa naissance ; ce nom le sacrai grand homme ; car je crois bien que ce n'est pas un pseudonyme, mais un nom véritable. Et ce nom si étrange apporte avec lui comme un parfum d'exotisme ; on ne peut évidemment le prononcer comme n'importe quel nom. Theuriet se dit Theuriet, Dumas se dit Dumas, et Hugo, après tout, ne se dit et ne se dira jamais autrement que Hugo. Tandis que *Maeterlinck* c'est bien autre chose ; c'est une féerie enchanteresse de tableaux évocateurs ; au travers de la syllabe finale, j'entends des sonneries mystérieuses s'égrenant dans le rire ensoleillé d'une vierge, je vois je ne sais quel puissant maharajah chamarré, je perçois je ne sais quel spasme de neurasthénique en délire, etc.

Mais j'abrège. Aussi bien n'en voilà-t-il pas suffisamment pour montrer qu'il nous est né un critique littéraire avec lequel il nous faudra compter désormais ? C'est ma conviction.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Sire*, pièce en 5 actes, de M. Henri Lavedan (22 novembre). — THÉATRE-RÉJANE : *Le Risque*, pièce en 4 actes, de M. Romain Coolus (27 novembre). — ODÉON : *Moralité nouvelle d'un Empereur*, pièce en 1 acte, en vers, de

M. C. Rial-Faber; *Comme les Feuilles*, comédie en 4 actes, de Giacosa, traduite par Mlle Darsenne (1er décembre). — Memento.

Depuis de nombreuses années, M. Henri Lavedan jouit d'une réputation universelle; c'est, dit-on, un homme de grand esprit; il fait, avec légèreté, rire au théâtre des Variétés; il émeut à la Comédie-Française. Elu à l'Académie, il n'a pas renoncé à la partie futile de ce double talent; on lui en sait gré. Cette fois, comme il tirait une pièce d'un roman qui a marqué le début de sa jeunesse littéraire, et pour montrer qu'il porta toujours en lui les deux tendances divergentes, il a tenté, dans **Sire**, de les faire vivre côte à côte. Il s'est gardé de paraître, du moins volontairement, cruel; il a banni de ses cinq actes tout caractère qui eût paru méchant; un martyre n'est infligé à sa pauvre et touchante héroïne que par suite d'une erreur presque innocente, et dans les meilleures intentions amicales. D'ailleurs, l'action finit quand celui qui a été l'instrument du mal, succombant aux conséquences de sa conduite écervelée, a imploré, bien humblement, son pardon. La morale traditionnelle et prudente a lieu de se montrer satisfaite; s'il y avait dans l'anecdote un peu puérile qui fait la trame de la pièce l'occasion de construire sérieusement une étude de caractères, M. Lavedan l'a de ses propres mains anéantie, et nous entrons de plain-pied dans le domaine immémorial de la plus vaine convention. Au lever du rideau, nous avions aperçu une lueur d'espoir : le soin de nous présenter dans leurs dehors plus pittoresquement caractérisés que farouchement exacts, les costumes et, déjà surannée, la langue courante du temps du bon roi Louis-Philippe, put faire croire à une recherche de fantaisie; mais, hélas! la pauvreté des répliques déconcerte; le prétendu esprit, qui veut visiblement s'y imposer, n'est que défroque usée, pauvre loque toute fripée, découverte sans peine dans le bric-à-brac de quels recueils d'anas : Paul de Kock est moins lourd et moins bas! Et puis quelle écœurante insensibilité chez cet auteur : il peut, sans compassion pour la victime, sans colère contre les fauteurs, fussent-ils inconscients ou bien intentionnés, d'une si lâche mystification imaginer une aventure pareille! Quoi, voilà cette excellente vieille personne, confite en dévotion, vivant dans la douceur, pour ainsi parler, mystique de ses souvenirs puérils et de sa fervente espérance, en vain déçue sans cesse, cette Mlle de Saint-Salbi, toute bonne, généreuse à ceux qu'elle aime, tout au plus un peu sotte, si l'on y tient, par son indéracinable conviction que Louis XVII n'est pas mort, qu'il se montrera un jour et qu'il régnera pour le bonheur de la France : et ses deux amis, les plus sûrs, les plus tendres, les plus dévoués, n'hésiteront pas — ou hésiteront à peine — à entreprendre de tuer cette chimère innocente qui entretient en elle l'enthousiasme secret des plus pures illusions! Certes, leur but premier n'est pas celui-là :

ils veulent, puisqu'elle ne mourra heureuse que si elle a vu une fois — une seule fois! — le Roy, le lui montrer, et rien de plus; mais ils tolèrent cependant qu'elle loge et entretienne et enrichisse et flatte et vénère celui dont ils se sont servis, à cause de sa ressemblance surprenante avec la race des Bourbons, pour jouer le rôle de Louis XVII; ils ne peuvent ignorer que la supercherie se découvrira forcément un jour ou l'autre; ils n'interviennent pas pour conjurer la catastrophe, ils se jouent sans remords de la crédulité maladive de leur vieille et trop confiante amie. Or, M. Lavedan paraît trouver cela tout naturel; il s'en amuse et veut nous en amuser. Il a beau multiplier les épisodes grotesques, mêlés tour à tour d'esquisses caricaturales et de rapides irruptions de tendresse ou de révolte, le vice initial de sa composition nous obsède : il n'est pas possible qu'un médecin conscient et un vieil abbé, qui, d'avoir traversé la Terreur, a conquis une philosophie clairvoyante, admettent qu'on bafoue sans nécessité la sincérité respectable d'une brave femme qu'ils aiment tous deux profondément! Drôle, l'anecdote eût pu se supporter si elle eût été contée en un acte badin; avec son développement en cinq actes et à prétentions de plus sagace psychologie, elle lasse vite et bientôt elle irrite.

Mais les acteurs y trouvent aisément la facilité de faire valoir les qualités diverses de leur grand talent : Mme Pierson y est touchante à souhait; Mlle Leconte mutine, vive et tendre; M. Huguenet d'un naturel tour à tour familier ou imposant, selon les moments variables à l'infini de son rôle qui, en somme, fait la pièce. Il a été fortement acclamé, il était le charme et la fantaisie de cette longue soirée.

§

Il ne convient pas, lorsqu'un homme d'esprit original, un écrivain de talent personnel, s'est, visiblement aux yeux de tous, égaré, d'insister sur son erreur. La pièce de M. Romain Coolus, le Risque, n'a pas réussi, au théâtre Réjane. Les causes de cet insuccès sont malheureusement multiples : si le jeu de certains acteurs n'y est pas tout à fait étranger, M. Coolus est trop fin pour ne s'être pas aperçu des causes qui proviennent de son propre fait. Le thème — la thèse si mieux on aime — qui aurait dû former le prétexte de tout le drame, et le soutenir, est enfermée dans le discours sur l'impérieuse fatalité des passions humaines, que tient au second acte le personnage nommé Marcel Beauquet à la jeune Louisette, qu'il aime et dont il se sait aimé. Tout le développement logique de ce discours, au lieu d'y être ramassé, devrait résulter de la conduite de l'action; ainsi il nous toucherait en s'imposant à nos esprits. Au lieu de cela, M. Coolus s'est amusé à fixer seulement l'atmosphère où l'action qu'il aurait imaginée pourrait se produire, mais en vain, puisqu'en

fait elle ne s'y produit pas. Je voudrais encore appeler l'attention d'un auteur pour qui je professe une réelle et singulière estime, sur la facilité à laquelle il se laisse aller, après avoir créé avec une netteté si subtile les caractères de ses principaux personnages, de les entourer de comparses dont la physionomie, qui fut originale lorsqu'il les imagina pour la première fois, tend, s'il persiste à les reproduire constamment, à nous paraître bientôt poncive ; enfin, je voudrais aussi qu'il sût, chaque fois que l'exige l'évolution tragique ou émouvante des situations, s'abstenir des mots d'esprit qui jaillissent parfois trop inconsidérément de sa verve fantaisiste intarissable. En somme, les défaillances d'un auteur comme celui-là ne proviennent que d'originales qualités sur lesquelles il omet parfois d'exercer un contrôle vigilant et nécessaire. Nous le retrouverons tel que nous l'aimons et plus maître de lui à son prochain ouvrage.

Mme Réjane mène avec un ton de nature exquis son personnage capricieux, généreux et élégant ; M. Signoret a dessiné une exquise silhouette de philosophe mondain désabusé ; Mmes Suzanne Avril et Dermoz furent gracieuses et charmantes.

§

M. Antoine, après avoir donné aux abonnés de l'Odéon un spectacle composé de diverses soties et moralités, a transporté l'une, en lever de rideau, à ses spectacles du soir. Je ne sais si la Moralité nouvelle d'un Empereur gagne beaucoup à avoir été resserrée en un acte, en vers octosyllabiques, par M. Paul Faber, mais sinon pour le jeu à la fois emphatique et convaincu des excellents acteurs qui l'interprètent, elle est d'un intérêt médiocre et fort peu émouvante. M. Joubé, sous la robe somptueuse du vieil empereur brisé par l'âge, a été justement remarqué ; Mlle Colonna Romano, si belle, tire de sa voix souple, chantante et chaude des accents admirables, et son jeu sobre sait impressionner.

Famille ruinée, les Rosside : Jean, le père, Julie, sa seconde femme, et deux enfants du premier lit : Tommy et Nanette, qui, étourdis par la jouissance de la richesse, jusque-là s'étaient ignorés, brusquement se confrontent à eux-mêmes, et au malheur qui les frappe ils seront pareils, telles les feuilles au vent : les faibles seront dispersées, les plus fortes resteront fermement attachées au rameau sain. Devant la faillite, Jean n'a pas hésité ; il laisse à ses créanciers son bel hôtel où s'accumulent des trésors ; il se dépouille entièrement, et leur assure ainsi le paiement de 70 pour cent du montant de ses dettes. Tout le monde s'est détourné de lui ; nul secours, point d'amis ; seul, celui dont la rude simplicité au temps des splendeurs défuntes donnait à rire, le cousin de Genève, Maxime Rosside, est accouru ; il a offert d'établir la famille, avec simplicité, auprès de lui ; il prendra

son oncle comme comptable, il aidera les enfants à se tirer d'affaire. Dès le premier acte, aux premières répliques de **Comme les Feuilles...**, la situation est franchement établie, les caractères se définissent avec certitude. Le père, d'une loyauté absolue, foncièrement probe et courageux en ce qui le concerne personnellement, est faible et sans résistance devant les êtres qu'il aime. Sa femme, habituée à une vie de luxe, de dépenses et de facilités, ne peut se plier à une autre vie, ou plutôt elle ne conçoit pas qu'il en soit d'autre, qu'il faille en adopter une autre ; si sa pauvre cervelle reçoit, par le hasard des vaines remontrances qu'on a risquées en sa présence, quelques lueurs, elle se persuade qu'elle est économe, prudente, utile alors qu'elle ne s'est en rien modifiée, et bientôt, du reste, elle n'y songe plus guère. Elle jouissait normalement, sans joie probablement, comme d'une fonction naturelle, de la richesse : elle entend dire, elle admet qu'on n'est plus riche ; elle n'a pas idée, une minute, que le superflu quelconque et insignifiant où elle se complaît ne soit pas de stricte nécessité ; elle ne saurait s'en passer, et puisque l'argent est indispensable, elle s'avilit aux pires indélicatesses, à des vols domestiques, et s'étonne de la résistance ridicule de son mari qu'elle y voudrait pousser, inconsciemment. — Tommy, le fils, est presque de même trempe que sa belle-mère : il va plus loin qu'elle ; il ne doute pas que son père, mis en faillite, ait pris soin de placer en sûreté de quoi vivre, de quoi les faire vivre tous ; il ne comprend pas, quand il est désabusé, tant de scrupules et d'imprévoyance. La vie peut être joyeuse, il faut la vivre telle. Parties fines, jeu, amours faciles et dorées, de quoi mieux se pourrait-elle composer ? Quelque temps il hésite, pourtant : il a de la confiance en son père, il la perdra plus tard, en présence d'une naïveté qu'il juge extrême ; un instant, il essaie de travailler ; Maxime le place, mais c'est la contrainte, la tâche imposée et mesquine, il ne s'y pliera pas. Il ira plutôt où l'appellent ses goûts et finira dans un mariage bien vil. — Seule, la sœur, désorientée au début, cherche à comprendre, à se saisir, à faire face à la destinée. Sans doute l'âpreté de la tâche la rebute tout d'abord ; elle se moque avec Tommy, ou elle renonce, impatientée. Mais l'exemple de son père résigné et obstiné lui enseigne ce qu'il faut qu'elle fasse ; le dévouement du cousin, toujours bon, tendre et actif, l'encourage. Elle commence par resserrer et maintenir les liens de la famille ; elle administre avec sagesse les pauvres biens communs, et elle cherche, elle accepte du travail au dehors ; elle est l'âme intelligente de la maison.

Entre ces personnages, si bien posés, le drame est simple, comme il est d'ailleurs, grâce au talent original de Giacosa, robuste et saisissant. Quelques faiblesses peut-être ; de ci, de là, les traces d'influence, modérées et d'ailleurs saines, d'Ibsen ou de Becque. Une tra-

duction plus que décente, louable en bien des parties, tout contribue à l'accueil sympathique qu'on ne saurait ne pas ménager à la pièce. Les développements en sont aisés ; le ton est partout naturel. Point d'emphase, ni de verbosité. Ce qui y est devait y être. Rien de trop et tout ce qu'il faut. C'est un plaisir rare au théâtre, et nous ne saurions trop remercier, en gardant le souvenir de l'auteur italien mort trop jeune, M. Antoine et la traductrice, Mlle Darsenne, de nous l'avoir procuré.

L'interprétation est excellente, avec le toujours parfait M. Desjardins et Mlle Sylvie au premier rang. MM. Vargas et Maupré sont bons.

Memento. — Grand-Guignol : *Le Testament*, pièce de M. P. Pointu ; *la Halte*, pièce de M. F. de Nion ; *le Hangar de la rue Vicq-d'Azir*, pièce en 2 tableaux, de MM. Fernand Fauré et Edouard Helsey ; *l'Ami des Deux*, pièce en 2 tableaux, de M. Henry Caen ; *Madame Aurélie*, pièce de MM. Yves Mirande et Marcel Simon ; *Horrible Expérience*, drame en 2 actes, de MM. André de Lorde et Alfred Binet (20 novembre). — Théâtre Michel : *Le 12 bis*, un acte, de MM. D. Bonnaud et V. H. Hœrter ; *les 2 Pigeonnes*, comédie en 1 acte, de M. Robert Spitzer ; *l'Affreux Homme*, pièces en 2 tableaux, de MM. M. Vaucaire et Y. Mirande ; *Ça fait la.... Revue Michel*, fantaisie-revue en 2 actes, de MM. C. Nanteuil et H. de Gorsse (23 novembre). — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Le Procès de Jeanne d'Arc*, pièce en 5 actes, de M. Emile Moreau (25 novembre). — Nouveautés : *Article 301*, pièce en 3 actes, de M. Georges Duval (29 novembre). — Déjazet : *Le Papa du Régiment*, pièce en 3 actes, de MM. Mouëzy-Eon et J. Durieux (2 décembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART MODERNE

Expositions d'œuvres de MM. Pierre Laprade (galerie Druet, 20, rue Royale). — Edvard Diriks (même galerie), René Quillivic (galerie Bernheim jeune, 15, rue Richepanse). — Natures mortes et fleurs (galerie Eug. Blot, 11, rue Richepanse). — La Comédie Humaine (galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze). — Les cinquante meilleurs tableaux des peintres actuels (253, rue Saint-Honoré). — Memento.

Nous avons souvent constaté le charme et l'adresse de **M. Pierre Laprade**. Jamais encore il ne nous avait donné d'aussi éclatantes preuves de ses aimables qualités. Ses panneaux décoratifs et surtout ses aquarelles de Rome signalent l'aboutissement définitif d'un talent sur lequel on peut donc, à cette date, tout en faisant les réserves que commande la prudence à l'égard d'un artiste jeune encore et qui pourra se renouveler, exprimer une opinion motivée. — Personne ne sait mieux que M. Laprade, avec beaucoup d'intelligence dans l'invention et une extraordinaire certitude dans l'exécution, composer des tableaux qui répondent au désir décoratif de ce temps, sans cesser d'être des tableaux de chevalet, même réduits aux plus petites

dimensions, sans répudier l'ameublement moderne, sans exiger, enfin, des murs libres et un nouveau style architectural. Solution, proposée par un esprit subtil, habile, distingué, du grave problème qui passionne aujourd'hui et si profondément trouble tous les artistes venus au lendemain de l'impressionnisme. Elle a plu au public, et le succès de M. Laprade est considérable. Cette unanimité ne rassure pas les vrais amis de l'artiste. Ils se plaisent à louer sa décision, sa délicatesse, sa légèreté, mais ils craignent que le consentement universel souscrive, plutôt qu'à elles-mêmes, aux défauts de ces vertus. N'y a-t-il pas dans cette décision, si constante et qui permet de reconnaître à toutes distances un tableau de l'auteur, ce qui est excellent en soi, un parti-pris de vision et de composition qui trahit parfois le procédé ? Cette délicatesse est rarement émouvante, et il se pourrait que cette légèreté fût acquise au prix de la solidité. M. Laprade montre bien plus d'aisance et de grâce, de maîtrise, dans ses petites aquarelles que dans ses grandes compositions décoratives... Mais toutes ces critiques n'enlèvent rien à ce fait certain, et qui sans doute seul compte, que nous sommes en face d'un véritable artiste, que nous le savons. Souhaitons qu'il se renouvelle, espérons qu'il se renouvellera ; soyons-lui reconnaissant des plaisirs qu'il nous a déjà donnés.

§

Les apparences de violence qu'on croyait, naguère, pouvoir noter dans l'œuvre de **M. Edvard Diriks** troublaient un peu notre admiration pour ce bel artiste. A vrai dire, cette manière tumultueuse trouvait-elle une explication suffisante dans la nature même des paysages — ceux de sa patrie — que le maître norvégien nous montrait le plus assidûment ? N'y avait-il pas plutôt chez lui un goût particulier pour les aspects exceptionnels de la nature ? Ces questions ont été posées déjà. Les admirateurs intransigeants de l'artiste répondaient en invoquant ses tableaux peints dans l'Ile-de-France, qui sont, en effet, pour le sentiment et la composition, plus calmes, que les œuvres des séries norvégiennes. Ces différences du traitement, logiquement influées des différences de la nature, signifiaient, à coup sûr, une sensibilité, une sincérité, une souplesse rares. Mais serait-il tout à fait erroné d'avancer que de ses propres études françaises le peintre du nord a reçu d'utiles conseils ? Tous les efforts d'un artiste ne profitent-ils pas à son développement ? Se pouvait-il que, durant des années, M. Diriks exerçât son talent à fixer sur la toile l'atmosphère, la couleur, le caractère de nos sites, pour lui méridionaux, sans que sa vision en fût modifiée ? Je sais bien qu'à diverses reprises il les avait étudiés déjà ; point avec autant de constance et d'intensité, peut-être, que pendant un dernier séjour. Et

puis, qui dira combien il faut de mois ou d'années à un tempérament, comme celui-ci, très personnel, pour s'assimiler des impressions inconsciemment reçues d'abord et trouver entre elles et les éléments premiers, essentiels, de l'être, un durable et profitable équilibre ? Quoi qu'il en soit, la série nouvelle de ses œuvres que M. Diriks propose à notre examen a des caractères de puissance contenue et de sérénité qui achèveront sûrement de lui conquérir tous les suffrages désirables. Il serait injuste d'attendre davantage pour saluer un grand artiste dans celui qui fut « le peintre du vent ». Ces mots, qui le desservaient en le classant, en le spécialisant, ne seront plus prononcés au sujet du peintre admirable qui célèbre maintenant la force pacifique de la terre, de la mer et du ciel. Les tableaux peints dans l'ancienne manière, dont quelques-uns sont là, permettent d'apprécier le chemin parcouru et signalent l'avènement du talent à son apogée. Un apaisement est descendu sur la palette ardente, en même temps que s'élargissait la vision de l'artiste et que s'approfondissait en lui la conscience de ses magnifiques dons. Je ne crois pas qu'on puisse signaler dans la peinture contemporaine beaucoup de pages aussi belles que les montagnes norvégiennes de Diriks.

§

Sculpteur et peintre, **M. René Quillivic** nous dit la Bretagne. S'il avait donné à ses peintures de plus vastes développements, elles feraient à ses statues un fond naturellement approprié. Réduits à de faibles proportions, les tableaux accrochés aux murs ne jouent ce beau rôle que dans notre imagination et s'effacent un peu derrière les marbres, les bronzes, les terres cuites et les grès qui provoquent d'abord et retiennent ensuite presque toute notre attention. M. Quillivic est, du reste, plus essentiellement sculpteur que peintre ; du moins son œuvre statuaire est plus abondante que son œuvre sculpturale, et ce fait matériel, sans doute, compte. Et pourtant cette sculpture est-elle bien et proprement d'un sculpteur? Vaut-elle autant par le modelé que par la couleur? Ont-elles toute la simplicité, toute la netteté qu'exige l'expression réduite ou principalement confiée à l'harmonie des plans et à l'équilibre des profils? Il semble que parfois la recherche psychologique nuise à la réalisation plastique.

Dans des figures comme *Petite Rusée*, *Morveuse*, cela tombe jusqu'à l'anecdote, dont le marbre s'étonne. D'autre part, et cela est singulier, l'auteur adroit, facile, abondant, de tout ce petit peuple de figures expressives, paraît presque étranger aux préoccupations les plus caractéristiques des artistes, ses contemporains. C'est un réaliste retenu par le sens ethnique et pittoresque des traits qu'il étudie; là seulement nous apparaît le caractère personnel de son talent. Ni

le buste qu'il qualifie de « décoratif » ne paraît mériter cette qualification dans son acception moderne, ni ses études de nu ne laissent voir une bien saisissante originalité.

§

Natures mortes et fleurs. Il y a comme un synthétique symbole de tout l'art vivant dans l'étiquette même et dans la réalité de cette très intéressante exposition. Jamais comme à cette heure on n'a vu tant d'artistes, entre les meilleurs, donner tant d'effort et de temps à la peinture de la nature immobile, et cela signifie une époque en recherche, en attente, en inquiétude qui réserve l'accomplissement de desseins plus ambitieux pour la minute désirée des pleines certitudes. Il y a déjà là, du reste, une tradition qui se recommande de glorieux précédents. Ils sont représentés, et par d'admirables œuvres, dans le petit ensemble de la galerie Blot : Cézanne, Sisley, Van Gogh — Gauguin manque — et, contemporains vivants de ces maîtres en allés, MM. Renoir et Guillaumin. Nettement nous voyons comment prennent rang dans cette grande lignée ces délicieux artistes : MM. Vuillard, Dufrénoy, Lagrade, Jean Puy, Matisse, Flandrin, Lacoste, Morisset, Mlle Charmy, Marquet, Ottmann, Urbain. Sans doute, on en sait d'autres qui n'auraient pas dû être oubliés dans cette belle compagnie; mais les noms cités sont significatifs.

§

Combien ce titre énorme, **la Comédie Humaine**, convient peu à cet ensemble de tableaux et de sculptures qui ne sont, pour la plupart, que de facétieuses anecdotes! Et quel surprenant assemblage! Pourquoi les exposants des Indépendants et du Salon d'Automne ne sont-ils pas à la Nationale et aux Artistes Français s'il faut que voisinent ici des artistes comme MM. Bernard Naudin, Dethomas, Willette, Steinlen, — par exemple — avec M. Guillaume ? — Nous attendrons retrouver *chez eux* ceux que nous aimons.

§

Superlatif inquiétant : **les Cinquante Meilleurs tableaux !** Arbitrairement ou éclectiquement fait, le choix était condamné à ne satisfaire personne. Mais, arbitraire, il eût pu être une occasion d'étude et de discussion; l'éclectisme, qui se croit sage, fatigue sans profit et déçoit. Et puis, est-ce bien d'éclectisme qu'il convient de parler à propos d'une sélection où ont été omis un Degas, un Odilon Redon, mais point MM. Carrier-Belleuse, Gabriel Ferrier, La Gandara, Laparra, Jean Paul Laurens, Maxence, Armand Point ? Qu'on demande quelques-uns des « meilleurs » tableaux à MM. Renoir, Claude Monet, Besnard, Cottet, Lebourg, Prunier, Théo Van Rysselberghe, Lucien Simon, Anquetin, Aman-Jean, André

Dauchez, Henri Martin, Morisset, Zuloaga, aux deux Dubem, à Mlle Olga de Boznanska, Dufau, — soit, bien que tous ces noms signifient des directions et des mérites singulièrement divers. Mais pourquoi donc, alors, ne s'être pas adressé aussi à MM. Bracquemond, Guillaumin, René Ménard, Point-lin, Roll, Raffaelli, Le Sidaner, Auburtin, Cross, Signac, Luce, Maurice Denis, Dufrénoy, Girieud, Roussel, Vuillard, Bonnard, Desvallières, Diriks, Flandrin, Laprade, Lacoste, Le Beau... ? On leur a préféré MM. Cornillier, Jacques-Emile Blanche, Jules Pagès, Pierre-Gaston Rigaud, Felix Vallotton, J.-M. Avy et Mlle Rose Dujardin-Beaumetz. De cette bizarre exhibition je garde tout de même le souvenir amusé de deux portraits de femmes, signés, l'un, Renoir, l'autre, Fernier; ces dames étaient voisines et l'on eût cru qu'elles causaient ensemble. Que pouvaient-elles se dire !

MEMENTO.— Expositions prochaines : de M. T.-E. Buttler (15, rue Richepanse), de M. Méthey, de Mme Agutte, de MM. Charles Guérin, Rouault, Flandrin, Othon Friesz, Dufrénoy, Marquet, Desvallières, Manguin, Maillol (20, rue Royale).

CHARLES MORICE.

LETTRES ALLEMANDES

Fritz Mauthner : *Wœrterbuch der Philosophie. Neue Beitraege zu einer Kritik der Sprache*, 1re livraison : Munich, Georg Müller, M. 1.50. — Julius Meier-Graefe : *Hans von Marées*, vol II : Munich, R. Piper u Co, M 30.— Paul Scheerbart : *Die Entwicklung des Luftmilitarismus* : Berlin, Oesterheld u. Co, M. 1. — *Hyperion*, herausgegeben von Franz Blei, vol. VII et VIII : Munich, Hans von Weber, à M. 10. — *Hyperion Almanach für das Jahr 1910* : Munich, ib. id., M. 3. — Claude Tillier : *Mein Onkel Benjamin* : Munich, ib. id. M. 1.50. — Remy de Gourmont : *Die Physik der Liebe*; Munich, ib. id., M. 3.50. — **Memento.**

M. Fritz Mauthner a consacré la meilleure partie de sa vie à écrire un ouvrage en trois volumes de 6 à 700 pages chacun, où il démontre la vanité du langage et l'impossibilité de se communiquer à son prochain par l'expression verbale. Ecrivain réputé, romancier de talent, il fut, pendant trente ans, mêlé au monde des lettres et du journalisme berlinois, où il tenait une place prépondérante. Il s'est ensuite retiré loin de la vaine agitation des villes, pour achever ce qu'il considère comme sa tâche propre. Après avoir passé neuf ans à Fribourg-en-Brisgau, il vient de célébrer le soixantième anniversaire de sa naissance (22 novembre), dans son ermitage du lac de Constance, où il s'est installé depuis peu et où il compte terminer ses jours. Ses *Contributions à une critique du langage* ont été achevées, il y a trois ans, par le remaniement complet du premier volume. Nous avons essayé de donner ici même une idée de ce formidable travail (*Mercure*, novembre 1902). Mais M. Mauthner ne devait pas

: contenter d'une déclaration de guerre au « fétichisme des mots ». ne suffisait pas de montrer les points vulnérables de son adverire. Après l'avoir mis en déroute, il fallait camper sur ses posiɔns et, si possible, s'installer définitivement dans la place. Rien ne ɔuvait prouver d'une façon plus éclatante le néant du langage que analyse même des mots. Une critique de détail devait parachever la itique générale.

M. Mauthner s'est donc attaqué à la terminologie philosophique. prend, un à un, tous les clichés qui ont servi jusqu'à présent à cprimer les idées et, en montrant comment chacun fut utilisé, tour tour, à exprimer des choses différentes, il fait mieux toucher du ɔigt la vanité de toute expression verbale. Ce travail revêt la ɔrme simple et logique d'un dictionnaire. Dans ce **Wœrteruch der Philosophie** tous les concepts sont successivement assés en revue. Leur histoire et leur variabilité sont mises en ımière. L'auteur parvient ainsi à donner une critique de tous les odes d'expression. Comme il met au service de cette tâche un temérament très personnel, son ouvrage, malgré son caractère strictement scientifique, revêt une originalité puissante.

L'évolution d'une idée philosophique d'un peuple à l'autre, la traiction des termes, passant d'une langue dans une autre, en altère équemment le caractère et il en résulte que tel grand philosophe a t des choses diamétralement opposées, selon qu'on le fait parler nglais, français ou allemand. L'anecdote est connue de ce penseur ilèbre qui disait n'avoir véritablement compris sa propre œuvre ı'après l'avoir lue en traduction française.

Le premier fascicule du *Dictionnaire de Philosophie* de I. Mauthner vient de paraître. On y trouvera les très sceptiques déeloppements que lui inspirent les termes *a priori*, *abstraction*, *pperception* (se retrouvant avec un seul *p*, on ne sait trop pourıoi, dans le mot *apercevoir*), *association d'idées*, etc. Quand, dans s quinze fascicules, tout l'alphabet y aura passé, nous reviendrons ɔnguement sur ce travail passionnant, où, non sans une certaine ɔnie, toute la philosophie des siècles est soumise à une révision ıdicale.

« La satire, c'est l'amour de l'humanité tourné en amertume », crivait M. Fritz Mauthner dans l'un de ses premiers ouvrages. Cette ıtire de la philosophie, composée par un philosophe, ne rappelle-t-le pas un peu, au commencement de ce vingtième siècle, l'œuvre 'un Pierre Bayle ?

§

Hans von Marées. — Longtemps inconnu ou méconnu en llemagne, Hans von Marées sort de l'oubli plus de vingt ans après ı mort. Les meilleurs d'entre les critiques d'outre-Rhin saluent en

lui le plus grand peintre allemand et ils fortifient ce jugement, en nous faisant entendre que dans l'Allemagne moderne la venue d'un grand peintre doit être considérée presque comme une impossibilité. L'œuvre de Hans von Marées, mise en lumière par des expositions successives à Munich et à Berlin, a été présentée récemment en France au Salon d'Automne. Si la critique officielle ne sut rien dire de cet intéressant effort, parce qu'elle n'est à même de juger que ce dont on lui a déjà parlé, certains écrivains d'art ont cependant accordé à Marées toute l'attention qu'il fallait. Leurs appréciations ont été plutôt pessimistes.

M. Jacques Copeau nous semble avoir vu très juste. Dans la *Nouvelle Revue française* il juge le peintre allemand sans complaisance. Après avoir rappelé certains passages de l'étude que M. Meier-Graefe place en tête du catalogue, il cite une phrase de M. Otto Grautoff dans la *Grande Revue*. Parlant des « imaginations colorées » de Marées, M. Grautoff écrit :

Il en faisait des types hors du temps et de tout espace localisé, donnant l'impression d'une atmosphère générale, dans laquelle l'individu se trouve grandi et devient un symbole. On oublie le modèle, on ne pense plus à l'original.

Et M. Copeau de répondre :

Un « symbole », voilà qui nous replonge au plus épais des conceptions germaniques d'où M. Meier-Gaaefe voulait dégager Marées, d'où ne l éloigne guère, en somme, ni l insistance qu'il met à obtenir une matière pénible, compliquée d'empâtement et de glacis, ni l'effort d'une composition où les figures se disposent comme dans un récit ou dans un drame, et non pas selon cette fatalité des formes que l'artiste ne provoque, subit, épouse plutôt, instinctivement.

L'engouement dont jouit actuellement, en Allemagne, l'œuvre de Hans von Marées s'explique par une salutaire réaction contre Bœcklin. Le peintre de *l'Ile des Morts*, abandonné par les amateurs sérieux, fait maintenant l'agrément des maisons bourgeoises. Ses reproductions, en chromolithographie, ornent les salles à manger. Il faut souscrire à l'effort de M. Meier-Graefe qui tend à introduire dans son pays un art meilleur. Les thèses qu'il soutient, à propos de Marées, sont infiniment intéressantes et aident à comprendre la psychologie de l'Allemagne moderne. On ne saurait donc lire avec assez d'attention sa belle préface. Elle est un développement d'une conférence qu'il fit naguère à Vienne et dont le *Mercure* a parlé. Mais le critique allemand s'est attaché à une œuvre plus importante. Il a assumé la tâche d'écrire une monographie complète de Hans von Marées. L'ouvrage comprendra 3 volumes, dont le second vient de paraître avant les deux autres.

A vrai dire, c'est là un simple catalogue. Mais par sa somptueuse présentation, par le luxe de son impression qui fait grand honneur aux éditeurs R. Piper de Munich, il surpasse toutes les entreprises similaires. On souhaiterait à tous nos grands artistes d'être mis aussi à la portée du public. Le catalogue comprend 1000 numéros, tant tableaux achevés qu'esquisses, ébauches et dessins, avec leur description minutieuse, leur date et le nom du propriétaire. Près de la moitié sont reproduits dans le volume, dont quelques hors-texte en héliogravure et une planche en couleurs.

Ce beau monument à la gloire de Marées n'a pu être établi que grâce au désintéressement d'un certain nombre d'amateurs qui ont aidé à en supporter les frais.

Quand seront publiés les tomes I et III il y aura lieu de revenir sur l'œuvre de ce grand artiste.

§

Die Entwicklung des Luftmilitarismus. M. Paul Scheebart s'est fait connaître jusqu'à présent surtout par des productions d'une fantaisie échevelée. Son imagination quelque peu lunaire le fait errer tour à tour dans le domaine des astres et dans les parages lointains d'un Orient quelque peu conventionnel. Imiter Jules Verne et les *Mille et une Nuits*, c'était peut-être une excellente préparation à l'étude des ballons dirigeables. M. Scheebart n'a pas voulu étonner le monde par l'invention d'une nouvelle machine à voler, mais sa féconde imagination s'est employée à étudier l'influence des découvertes récentes sur les guerres futures. Le « militarisme aérien », ainsi que s'exprime l'auteur, rendra impossible par ces engins formidables toute conflagration européenne, de sorte que la paix du monde naîtra de l'excès même des armements. En attendant contentons-nous d'observer la marche accidentée des dirigeables allemands et espérons qu'il y aura bientôt, dans ce pays, moins de poiriers et aussi moins de poires.

Deux nouveaux fascicules de la luxueuse revue munichoise **Hyperion** nous séduisent par le luxe de leur aménagement et la noble apparence des textes. Ils sont accompagnés en supplément de belles planches d'après Max Liebermann, Puvis de Chavannes, Rembrandt, Degas, Jean van Goyen, Breughel, van Dyck, Boucher, Watteau, etc.

A l'occasion du jour de l'an les éditeurs font paraître un **Hyperion-Almanach**, où ils ont recueilli une partie des matières publiées l'an passé dans leur périodique. M. Franz Blei, qui rédige l'éditorial, écrit que ce choix a surtout été fait pour dissiper les opinions erronées répandues dans le public à propos de la revue. Aux journalistes à court de clichés de parler d'esthétisme, d'art de la forme et d'éloignement de la vie. Le lecteur attentif verra qu'il n'y a

rien de tout cela dans le *Hyperion*. Certes, il convenait de relever le niveau littéraire et artistique de la production en Allemagne, mais « ce qui, hier, était la vérité d'une minorité est devenu aujourd'hui la caricature d'une majorité ». A d'autres entreprises de servir à distraire ou à documenter le grand public. *Hyperion* s'adresse à un groupe choisi de lecteurs pour qui l'art est plus qu'une matière à sensation ou un mode d'éducation, pour qui la littérature doit servir à autre chose qu'à satisfaire le goût de l'actualité.

En même temps que leur *Almanach*, les éditeurs de *Hyperion* nous adressent une série de volumes parmi lesquels nous signalerons aujourd'hui deux traductions. Le vénérable roman de Claude Tillier, **Mon oncle Benjamin**, plus connu en Allemagne qu'en France, paraît avec de fort curieuses illustrations de M. Emile Preetorius, parfaitement adéquates au texte. **La Physique de l'Amour**, de M. Remy de Gourmont, est traduit avec une grande exactitude scientifique par M. R. Brettschneider. Inutile de dire que ces deux ouvrages sont édités avec un luxe parfait.

MEMENTO. — Nous aurons l'occasion de parler, longuement, sous peu, des deux copieux volumes de M. Camille Pitollet : *la Querelle caldéenne de Johan Nikolas Bœhl von Faber et José Joaquin de Mora* et *Contributions à l'étude de l'hispanisme de Lessing*, qui viennent de paraître chez Alcan. Que l'érudit philologue, qui est à la fois un germaniste distingué et un romanisant singulièrement averti, considère ces quelques lignes comme un simple accusé de réception.

M. Erich Schmidt publie dans *Deutsche Rundschau* (novembre) le discours sur « la Personnalité littéraire » qu'il a prononcé à l'Université de Berlin le 15 octobre, en se chargeant des fonctions de recteur. Il prend prétexte de l'achèvement prochain de la *Biographie générale allemande*, ce monument de la patience germanique, pour analyser les différentes variétés du « portrait littéraire » tant en Allemagne qu'en France. — La même revue termine un conte de M. E. Zahn, *les Forces silencieuses*, et donne une nouvelle de Mme C. Viebig : *Der Jan und der Jup*, qui a pour théâtre la région favorite de cet écrivain, les confins de la Prusse rhénane, sur la frontière belge.

Dans *Das literarische Echo* (1er décembre), M. Otto Grautoff trace un portrait de Léon Balzalgette et analyse l'activité littéraire du traducteur de Walt Whitman.

Oesterreichische Rundschau (1er décembre) fait paraître des lettres inédites de Richard Wagner adressées, en 1872 et 1873, au secrétaire de la Société wagnérienne de Prague, un avocat du nom de Schnurdreher, qui trouva la mort dans une ascension au Mont Blanc.

Süddeutsche Monatshefte (1er décembre) débute par une étude du fameux polémiste radical, l'ex-pasteur Friedrich Naumann, intitulée *la Beauté de l'ancienne foi*. M. Karl Vollmœller étudie les progrès de l'aviation, à propos des semaines de Reims, de Brescia, de Berlin et de Francfort. Partisan convaincu du plus lourd que l'air il fut un des premiers, en Alle-

magne, à critiquer vivement les systèmes Zeppelin, Parseval, Gross, etc., qui jouissent encore de l'engouement du public.

Deutsche Kunst und Dekoration (1er octobre) donne, dans sa partie consacrée à la peinture, une étude sur Jules Dietz, de Munich, qui signe Fritz von Ostini. Dietz, en s'inspirant des motifs décoratifs de Beardsley, est parvenu à un art qui voisine avec celui de notre Latouche. Des fragments du monument colossal qui devra être érigé en 1913, pour fêter le centenaire de la bataille de Leipzig, nous montrent qu'il s'agira de présenter à l'univers une formidable apologie de la force brutale. Les bronzes du professeur Franz Metzner, de Berlin, n'ont rien d'occidental. C'est l'art assyrien mis au service de l'industrie moderne. — Le fascicule de novembre de la même revue est consacré presque exclusivement à Emile Orlik et à Auguste Rodin. Par contre, celui de décembre laisse la plus grande place à l'architecture et à l'art appliqué. Les villas construites par Bruno Paul aux environs de Berlin, qui en exécute également la décoration intérieure, ne laissent rien à désirer au point de vue du confort américain. Curieuses figurines de théâtre dessinées par l'architecte E.-J. Wimmer.

Les articles politiques et sociologiques de *Maerz* ne laissent qu'une place très réduite à la litterature pure. Dans la première livraison de novembre le professeur Oppenheimer s'occupe du recul de la science allemande, à propos des récents propos tenus par le professeur Lamprecht.

Politisch-Anthropologische Revue (novembre-décembre) traduit plusieurs articles de M. Vacher de Lapouge. Le docteur Lory traite de « l'élément germanique dans l'art roman contemporain ». Selon cet auteur, l'influence allemande agirait puissamment depuis quelques années sur les artistes italiens et espagnols, qui ne subiraient plus du tout l'influence de l'impressionnisme français. La peinture, toujours d'après M. Lory, aussi bien que l'art appliqué, auraient eté de tout temps « un produit de l'esprit nordique, de l'esprit germanique ». Il faudrait, du reste, s'entendre : tous les artistes qui ont eu du talent, même en France, ont été des Germains. Millet était un Normand blond; Courbet, originaire de Bourgogne, se rattache, comme de juste, au Saint-Empire germanique. Quant à l'impressionnisme soi-disant « français », dans ses manifestations les plus parfaites, il n'est pas représenté par Manet « l'élégant parisien », mais par Vincent van Gogh, que sa qualité de fils d'un pasteur protestant des Flandres rattache tout naturellement à l'Allemagne. Vous n'ignorez plus que « l'espagnol » Goya s'appelait en réalité Gudila et qu'il était de la plus pure race allemande. Vous ne douterez pas, après cela, qu'il y aura encore de beaux jours pour l'érudition pangermaniste, et qu'elle ne cessera de nous procurer les joies les plus pures.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Frank Harris : *The Man Shakespeare and his Tragic Life Story*, 7 s. 6 d., Palmer. — Madame Duclaux : *The French Procession*, 12 s. 6 d., Fisher Unwin. — Arthur Symons : *The Romantic Movement in English Poetry*, 10 s. 6 d., Constable. — Max Beerbohm : *Yet Again*, 5 s., Chapman and Hall. — Robert Ross : *Masques and Phases*, 5 s., Humphreys. — Hilaire Belloc : *On Everything*, 5. s., Methuen. — E. V. Lucas : *One Day and Another*, 5 s., Methuen. — Maurice

Baring : *Orpheus in Mayfair*, 6 s., Mills and Boons. — G. K. Chesterton : *Tremendous Trifles*, 5 s., Methuen. — Alice Meynell : *Ceres' Runaway and other Essays*, 3 s. 6 d., Constable. — Laurence Alma Tadema : *The Meaning of Happiness*, 2 s. 6 d., Elkin Mathews. — Oscar Levy : *The Revival of Aristocracy*, 3s. 6 d., Probsthain. — Emil Reich : *Nights with the Gods*, 5 s., Werner Laurie. — Memento.

Le livre que Mr Frank Harris appelle **The Man Shakespeare and His Tragic Life Story** fera certainement époque dans la littérature shakespearienne. Rien d'aussi sensationnel ni d'aussi original n'a paru depuis les fameuses études de Coleridge, et l'œuvre de Mr Harris, résultat de quinze années de travaux, d'une continuelle intimité avec Shakespeare, mérite d'être discuté longuement, car il amènera certainement de profonds changements dans les opinions professées jusqu'à ce jour sur le grand dramaturge. Le caractère de Shakespeare, prétend Mr Harris, peut se déduire du caractère de ses personnages, si l'on sait une argumentation précise et logique. Adoptant l'hypothèse de Mr Tyler, qui identifia la dame brune des sonnets avec Mistress Fitton, Mr Harris démontre que la passion du poète pour la dame d'honneur de la reine Elisabeth fut l'événement suprême de la vie de Shakespeare, affecta profondément son art et exerça une influence qu'on retrouve dans chacun des drames. Les caractères que Shakespeare dépeint avec le plus de vérité, de sympathie, ou plutôt de compréhension, sont ceux qui se rapprochent le plus du sien, — et cela parce que Shakespeare, comme le grand poète lyrique qu'il fut, s'inspire de sa propre sensibilité, de ses émotions, de sa poignante passion pour une femme capricieuse et de mœurs relâchées. Et peut-être Shakespeare fut-il plus grand poète lyrique que grand dramaturge. Appliquant vigoureusement sa méthode, Mr Harris remarque que Shakespeare dépeint assez défectueusement les hommes d'action, au lieu qu'il présente d'admirables personnifications d'hommes contemplatifs, enclins à s'analyser, d'hommes à tendances sensuelles et éprouvant une répugnance réelle pour l'action. Les exemples par lesquels l'auteur soutient sa théorie sont singulièrement probants. Après cette longue démonstration, Mr Harris en arrive aux sonnets, et c'est là que nous trouvons la partie la plus hardie de sa thèse, celle qu'il soutient avec le plus de force et d'ingéniosité. Trahi à plusieurs reprises, et intensément jaloux, Shakespeare est trop irrémédiablement attaché à l'infidèle pour rompre avec la cause de toutes ses souffrances, et sa passion malheureuse entraîne fatalement sa ruine physique et mentale. Pour Mr Harris, la tragique histoire de Shakespeare se résume dans son amour obstiné et insensé pour Mary Fitton ; l'extraordinaire grandeur, la portée surprenante des tragédies sont dues aux souffrances du désir bafoué, qui torturèrent atrocement un homme d'une nature à la fois si sensible et si sensuelle.

C'est non seulement un portrait prodigieusement vivant que nous ons dans ce livre, mais Mr Harris,— convaincu de l'indiscutable thenticité de son portrait, — esquisse toute l'existence de Shakesare, toute sa vie passionnelle, au temps de sa jeunesse ambitieuse, sa maturité ardente et de son douloureux déclin. Une fois pour utes, cette puissante « humanisation » de Shakespeare détruit les aïves images qu'on s'ingéniait à nous colorer d'un citoyen bien ngé, satisfait et béat, prospère et florissant, prenant de bonne eure une retraite de commerçant qui a réussi.

L'ouvrage de Mr Harris restera vraisemblablement un monument la critique littéraire moderne. L'auteur appuie toutes ses conjecres sur une étonnante variété de citations et il développe sa démonsation avec une adresse magistrale qui donne une force irrésisble au moindre détail. C'est une œuvre d'artiste où les matériaux s plus divers se combinent pour produire une unité d'effet incomrable. D'un bout à l'autre, avec un style admirable et un réalisme ouvant, sans sophismes, sans restrictions, sans supercheries, l'auur empoigne le lecteur, le persuade, le convainc. Mr Harris se vèle appréciateur de la beauté poétique, et, avec un jugement imccable, il discerne le vrai du faux, le bon du mauvais ; il trouve coup sûr les beaux vers, ceux où la beauté de l'expression s'unit l'émotion lyrique. Mieux que personne, il rend justice au génie Shakespeare, tout en lui restituant sa douloureuse humanité. Ce vre est une grande œuvre littéraire, un travail critique de premier dre, qui a déjà pris la place qu'il gardera parmi les grandes proctions de l'esprit humain.

Tous les critiques, ou presque tous, tiennent à réunir, sous une ême couverture, les articles plus ou moins hâtifs et plus ou moins mplets qu'ils écrivent au jour le jour, et suivant l'occasion qui offre, quand paraît un ouvrage qui mérite d'arrêter leur attention leur suggère des réflexions particulièrement intéressantes. Le re du volume, ainsi composé au hasard, s'efforce, dans la plupart s cas, d'être aussi général que possible. Il tend presque toujours laisser croire à une unité qui manque au volume, et c'est là pour lecteur une cause de déception — déception à laquelle s'ajoute mpression désagréable d'insuffisance et de manque que laissent ces dles études, si habile que soit l'auteur à les masquer sous le brilnt de ses images et de ses commentaires. Le livre de madame Duaux : The French Procession comporte tous les défauts des cueils de ce genre, mais il les rachète aussi par des mérites plus res. Certes, si nous en croyions le titre, nous pourrions nous atten- à une cavalcade majestueuse et continue où nous reconnaîtrions ur à tour les plus grands, les plus importants personnages du rtège littéraire de France. Mais de ceux-là, il en est d'absents et

on nous en signale d'autres qui ne sont que de valeur secondaire. Peut-être Madame Duclaux a-t-elle raison ? Dans une cavalcade somptueuse, nous laissons passer sans les voir d'illustres personnes au costume sévère, alors que nos regards s'attardent sur tel comparse affublé de falbalas et d'oripeaux. Les portraits impressionnistes de ce livre sont particulièrement attrayants, même pour les Français, à qui leurs traits sont familiers. Les lecteurs du *Times*, pour qui la plupart de ces articles furent écrits, purent ainsi pénétrer très intimement dans la pensée française et entrevoir un certain nombre de figures représentatives de notre histoire littéraire, tout en conservant assez de curiosité pour désirer connaître davantage chacun des portraicturés.

Le romantisme, dans la poésie anglaise, commence aussitôt que disparaît l'influence de Pope, et c'est la raison pour laquelle Mr Arthur Symons a étudié, dans son important ouvrage **The Romantic Movement in English Poetry**, tous les poètes qui naquirent au XVIIIe siècle, entre 1700 et 1800. Il en est de ces poètes qui n'ont rien de spécialement romantique, si ce n'est leur incompréhension du classicisme, et, du reste, Mr Symons n'a guère établi que les individus qu'il rassemble aient contribué au mouvement romantique, ni qu'ils y appartiennent. Grands et petits, tous les poètes y passent, et l'on sait avec quel charme, avec quelle exquise pénétration et quel sens délicat de la vraie beauté Mr Symons disserte sur la poésie. Les notes, les esquisses, les longues analyses, les pages d'ensemble sont extrêmement remarquables, et les listes bibliographiques sont infiniment précieuses. C'est un livre à lire sans en perdre un mot, le livre d'un poète sur des poètes, et le livre aussi d'un érudit où le lecteur trouvera une incomparable mine de renseignements et de références.

L'essai est une forme littéraire dans laquelle certainement les Anglais sont depuis longtemps passés maîtres. Depuis Addison et Steele, les essayistes ont été innombrables, car il n'est guère d'auteur anglais qui ne se soit exercé dans ce genre — genre aux aspects les plus inattendus, les plus divers, aussi divers que les personnalités qui s'y livrent. L'essai permet l'emploi de la première personne, et l'auteur lui-même devient par conséquent le sujet ou l'objet de l'essai. Son esprit peut s'ébattre à l'aise, aucune limite n'est imposée à sa fantaisie. Les faits sont pour l'essayiste une matière qu'il peut triturer à son gré, et il n'est soumis qu'à une unique mais impérieuse obligation : celle d'exposer avec la plus stricte droiture, avec la plus scrupuleuse honnêteté des sentiments sur les faits, les choses et les gens. La prétention, l'affectation, la vanité, l'outrecuidance, tous les grands airs sont vigoureusement interdits à l'essayiste. D'où cette conséquence que cet art difficile ne peut être pratiqué avec suc-

cès que par des hommes possédant de rares qualités personnelles, des facultés intellectuelles supérieures et une culture fort au-dessus de la moyenne. Sur ces bases identiques, chaque essayiste élève une structure particulière, où les points de ressemblance sont tout fortuits, et les diversités, les contrastes, les disparités et les oppositions surabondent. Il a paru cet automne un bon nombre de recueils d'essais ; les auteurs les ont composés de pages publiées dans des périodiques — quotidiens ou revues — et l'on y trouve une lecture captivante et stimulante pour l'esprit. On passe de délicieux moments avec d'agréables compagnons, charmants, spirituels, discrets, sagaces, et on les écoute avec la meilleure volonté du monde. La conversation se change presque en monologue, avec eux, et même quand on n'est pas de leur avis, on renonce à leur présenter des objections, autrement que par des monosyllabes exprimant un doute déjà à demi convaincu.

Que ce soit **Yet Again**, de Mr Max Beerbohm, **Masques and Phases**, de Mr. Robert Ross, **On Everything**, de Mr. Hilaire Belloc, **One Day and Another**, de Mr. E V. Lucas, **Orpheus in Mayfair**, de Mr. Maurice Baring, ou bien les **Tremendous Trifles**, de Mr. G. K. Chesteston, on ne saurait, si enclin soit-on de céder à la tentation, analyser ou discuter en détail les opinions, jugements, idées, paradoxes dont fourmillent ces recueils. Les titres offrent des indications sur le contenu, mais qu'on ne s'y fie pas. Ce n'est pas là de la littérature au jour le jour, comme vous vous en convaincrez, par exemple, en lisant les très remarquables *Masques and Phases*, de Mr. Robert Ross. Les hommes ne sont pas seuls à se distinguer dans ce genre qui, par la délicatesse qu'il exige, s'adapte avec une égale aisance à la tournure d'esprit féminine. Le petit livre de Mrs Meynell : **Ceres' Runaway and Other Essays** en est une preuve ; et c'est peut-être, de tous ces recueils, celui qui produit l'impression la plus profonde. D'une pensée très noble et très élevée, l'essai de Miss Laurence Alma Tadema sur **The Meaning of Happiness** est d'un lyrisme soutenu et d'un charme captivant.

Très différent, et non moins intéressant, nous apparaît le volume de Mr Oscar Levy intitulé : **The Revival of Aristocracy**, l'auteur étudie tour à tour Napoléon, Stendhal, Gœthe, Nietzsche, les Septentrionaux et les Méridionaux, l'Allemagne, les Juifs, etc. Mr Oscar Levy est un aussi fervent Nietzschéen que l'est, chez nous, M. Henri Albert, et la comparaison se complète de ce fait que Mr Oscar Levy publie, en Angleterre, une version de l'œuvre entier de Nietzsche. L'anglais, plus aisément que notre langue d'origine latine, s'adapte au texte original et la traduction de Mr Levy est remarquablement claire et fidèle.

C'est une série d'essais aussi que donne, dans ses **Nights with**

the Gods, Mr. Emile Reich. Il imagine que de grands esprits, surtout des Grecs, ont récemment visité l'Angleterre, et qu'il a pu, par la faveur de Dionysos, noter leurs réflexions. Aristote disserte sur le « spécialisme » en Angleterre, Diogène et Platon sur Tolstoï, Ibsen, Shaw, etc., Alcibiade sur les Anglaises, César sur la Chambre des Communes, etc. Leurs remarques sont parfois fort amusantes, et ces antiques personnages témoignent d'une singulière connaissance des choses modernes.

Memento. — Les trois derniers fascicules du *Bibelot*, que publie Mr. Thomas B. Mosher à Portland (Maine), en Amérique, contiennent d'intéressantes réimpressions. *The Crier by Night*, l'étrange pièce en un acte, en vers, de Mr Gordon Bottomley; *The Little Crow of Paradise and other Fantasies*, de curieuses nouvelles de Mr J.-H. Pearce, et *Alexander Smith, an Essay*, par James Smetham; cette dernière réimpression éveille le souvenir de deux hommes : le sujet de l'essai et l'auteur, morts et oubliés depuis quarante ans.

Le numéro de décembre de la *Fortnightly Review* est remarquablement composé ; tout son sommaire serait à citer. Signalons seulement, en dehors des articles politiques et économiques, *From Ibsen's Workshop*, par William Archer, *Some Platitudes concerning Drama*, par John Galsworthy, un long et beau poème *Orpheus and Eurydice*, par T. Sturge Moore, *The Painter and the Millionnaire*, une moralité en deux actes, par H.-M. Paull, *The Despot of Holland House*, une excellente étude sur Lady Holland, par John Fyvie, un très captivant essay de Lewis Melville sur *William Beckford, of Fonthill Abbey*, l'auteur de *Vathek*, etc.

Dans *The English Review*, qui nous offre aussi un sommaire très varié, Mr Lewis Melville publie un manuscrit inédit de William Beckford : *Histoire de la Princesse Zulkaïs et du Prince Kalilah*; cette « histoire » est en français, de même que l'article de M. Leo Mechelin sur *les Intérêts de la Russie et les Droits de la Finlande*. Notons encore dans ce sommaire : *The Rights of Finland at Stake*, par le prof. J. N. Reuter ; la première partie d'un roman de Miss Violet Hunt : *The Wife of Altamont*, une nouvelle d'Edwin Pugh : *The Starveling Poet*, un savant article du prof. Gilbert Murray : *A Pagan Creed*, etc.

Le huitième numéro trimestriel de *The Oxford and Cambridge Review* contient *Early Homes and Haunts of Carlyle*, par le prof. Patrick Geddes ; *Some Servian Folk Tales*, par W. E. Forster Bovill ; *Let Knowledge be Power* par Lt-Col. Alsager Pollock ; une étude sur *Garat*, par Richard Davey ; *The Machine Stops*, une nouvelle par E. M. Forster ; d'excellents comptes-rendus de volumes, etc.

La question du suffrage des femmes est naturellement traitée dans *The Englishwoman*, ainsi que nombre d'autres questions sur la tyrannie de la mode, l'éducation des Américaines, etc. On peut lire aussi, dans ce numéro, la seconde partie de *The Spirit of Spain*, la remarquable étude de Don Miguel de Unamuno, Recteur de l'Université de Salamanque, une version de *la Naissance et l'évanouissement de la matière*, par M. Gustave Le Bon, un article de G. S. Street sur le Shakespeare de Mr Frank Harris, etc.

Le suffrage des femmes inspire à Miss Mary Cholmondeley un amusant dialogue, *Votes for Men*, que publie *The Cornhill Magazine*, où l'on trouve aussi : *Women at the Polls*, par Mr Laurence Gomme, *A Haunting Verse*, histoire d'une chanson de bateliers canadiens, par Sir Henry Lucy ; *An Italian Patriot*, Lacaita, l'ami de Garibaldi, par Janet Ross ; une étude sur l'Eglise Morave par Miss Evelyn March Philips ; plusieurs nouvelles, et les habituelles portions des romans de Mrs Humphry Ward et de E. F. Benson.

Comme de coutume, *The World's Work* publie des articles courts, fort bien documentés et illustrés, sur les questions du jour, qu'elles soient politiques, sociales, commerciales, industrielles, économiques, agricoles, ethnographiques, etc.

Dans *The Empire Review*, deux articles d'actualité : *The House of Lords, Its Powers, Duties and Procedure*, par l'Hon. E. P. Thesiger, et *The Awakening of Australia*, par F. A. W. Gisborne, etc.

Le numéro de Noël du *Harper's Magazine* renferme des pages de Kipling, de Mark Twain, de James Bryce, de William Dean Howells, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Note sur le Congrès de Philosophie de Rome. — Erminio Troilo : *Idee e Ideali del Positivismo*, Voghera, Rome. — Paolo Buzzi : *Aeroplani*, « Poesia », Milan. — Guillaume Apollinaire : *Le Divin Arétin*, Bibliothèque des Curieux, Paris. — Pasquale de Luca : *I. Liberatori*, Istituto Italiano di Arti Grafiche, Bergame. — Angelo Sodini : *Il « Musée du Livre » di Bruxelles*, « Nuova Antologia ». Rome. — Memento.

Le Congres de Philosophie de Rome, le troisième organisé par la *Società Filosofica Italiana*, a eu un retentissement dû surtout aux violentes discussions soulevées par ses travaux consacrés au phénomène religieux.

Les braillards ont été nombreux à ce Congrès, ainsi qu'à toute réunion où des hommes d'opinions diverses, point poussés par le besoin de discuter mais par celui de convertir, s'efforcent d'imposer leurs sympathies. Parmi eux, il y en a eu qui, ayant perdu depuis près d'un siècle le sens classique des spéculations philosophiques, ont confondu ouvertement et bruyamment la recherche philosophique avec les innombrables spéculations de la pensée sociologique et historique. Cette confusion toute moderne de la philosophie pure et de la pensée s'exerçant dans tous les domaines de l'expérience a augmenté l'exaltation des passions lors de la dispute sur l'essence et l'évolution du sens religieux universel. Cependant, ces véritables *dispute di frati*, où la logomachie ne porte plus sur un point de doctrine, mais sur une opinion d'un groupe d'hommes, n'ont pu enlever au Congrès de Rome son caractère général d'indication de la pensée italienne contemporaine.

Quoi qu'on puisse penser sur l'utilité de semblables réunions, elles

répondent à un besoin humain assez ancien, où les éléments de bavardage et d'utilité pratique individuelle sont aussi puissants que les éléments d'échanges purement idéologiques ; et tous ensemble répondent au besoin de discussion, d'examen collectif d'un moment de la pensée. Ce sont les *Congrès* de Philosophie qui tiennent de nos jours la place des anciennes disputes de savants, des disputes glorieuses de Sorbonne ou de Bologne. C'est ainsi qu'aucun Congrès n'est vraiment stérile, et qu'une indication tout au moins est à rechercher dans l'ensemble de ses prétendues conclusions. A ce point de vue, le Congrès de Rome, nous éclairant surtout sur l'état présent de la pensée italienne, nous montre que l'Italie, n'étant point à l'avant-garde du mouvement intellectuel contemporain, s'efforce cependant d'en suivre de très près les impulsions et les virages.

La réunion nationale, organisée, par le professeur Enriques, de la Faculté de Bologne, président de la Société Philosophique Italienne, et par le professeur Erminio Troilo, de la Faculté de Rome, tendait à exposer non seulement un état de culture, mais l'aspiration contemporaine à la conciliation de la philosophie avec la science. Novalis avait remarqué que la séparation de la philosophie et de la poésie est faite au détriment des deux, et est l'expression d'une maladie et d'un état maladif de la collectivité. Après l'avènement de la biologie triomphante, après ces quelques dizaines d'années que Haeckel se plut à appeler « l'ère de Darwin », l'esprit humain s'élance vers d'autres synthèses que celles promises et non données par la science. Un absolu revirement général de la pensée vers les spéculations purement *transcendantales*, dans le sens kantien du mot, devait porter à une volonté de conciliation entre philosophie et poésie, en même temps qu'entre philosophie et science. Cette volonté est déjà suffisamment exprimée par les œuvres de philosophes-poètes, moralistes ou cosmogoniques, et par l'inquiétude toute nouvelle et très significative des positivistes.

Il faut remarquer tout de suite que le Congrès de Rome n'a pas répondu d'une manière trop satisfaisante à l'aspiration de ses organisateurs. C'est que toutes les tendances de la pensée italienne n'y étaient pas représentées. Ces tendances sont nombreuses dans la péninsule, aussi nombreuses que chez les autres peuples intellectuels pris ensemble. Car la force de la pensée italienne est essentiellement une force d'assimilation. Héritiers directs des puissances spirituelles latines, romaines, les Italiens ne sont point, en philosophie, des créateurs. Mais s'ils manquent aujourd'hui d'un « type de culture » national, c'est-à-dire d'un style unique *et national* de la vision du monde dans toutes ses manifestations et ses expressions, si leur type de culture est naturellement aujourd'hui celui de la pensée française (où se concentrent et s'expriment toutes les forces spirituelles de la

race méditerranéenne) mélangé des plus remarquables éléments germains et anglo-saxons, si enfin, à l'instar des Romains, ils n'ont pas une philosophie mais des philosophes, il est indéniable que les Italiens apportent au labeur commun de la pensée des œuvres où l'assimilation est étonnante comme une création, et dont l'importance n'est certes pas à dédaigner. Une représentation totale des tendances italiennes, comprises dans ce sens, eût été vraiment une représentation de toutes les tendances qui remuent en ce moment la passion philosophique du monde occidental, européen et américain. Mais cette totalité a manqué au Congres de Rome. Il faut le regretter. Il faut regretter que le pragmatisme n'ait pas été évoqué que pour être attaqué, et que l'hégélianisme se soit asbtenu. L'hégélianisme acquiert de plus en plus en Italie une valeur morale qui semble devoir être féconde. Représenté essentiellement par M. Benedetto Croce, critique et estheticien pédant et insuffisant, mais penseur et vulgarisateur de grande envergure, l'hégélianisme groupe quelques esprits d'élite, révoltés contre la lourde tyrannie positiviste et fascinés par un idéalisme méthodique profondément senti par la conscience moderne occidentale. Assoupli par vingt-cinq siècles de recherches et de constructions, et par un siècle de critique trop volontairement destructive, l'esprit moderne reprend son essor vers les sommets de la domination purement spirituelle. Parmi les épigones de l'hégélianisme d'Italie il y a aussi les braillards, sectaires ou pamphlétaires, mais la tendance a une importance d'élévation, je le répète : une valeur morale, très appréciable au moins dans un pays où le « type lombrosien » de la pensée, borné, satisfait et professoral, semble dominer.

Le courant hautement spiritualiste, du plus pur et du plus universel spiritualisme mystique, qui est sans contredit aujourd'hui le courant le plus fécond et le plus beau qui remue et émeuve l'élite intellectuelle et artiste du monde, fut dignement représenté au Congrès. Sans doute, la plus profonde aspiration moderne est celle de la conciliation de la philosophie avec le mysticisme, la création d'une science intégrale de l'être, qui, se basant inéluctablement non sur la science, mais sur la *mentalité* scientifique moderne, s'épanouirait en une cosmogonie et en une morale nouvelles, où s'exalterait et s'apaiserait toute la *sensibilité* de notre ardente et neuve volonté de construction religieuse. La conciliation de la philosophie avec la science ne peut que servir partiellement à cette création, vers laquelle nos meilleures forces tendent éperdûment, et où sera en même temps réalisée la conciliation de la philosophie et de la poésie. La revue *Cœnobium*, qui a posé ce problème à ses lecteurs, le problème de la synthèse mystico-scientifique, nous éclairera bientôt, avec la publication des réponses reçues, sur une telle orientation générale des

esprits. Le Congrès de Rome nous a un peu renseignés sur l'apport des Italiens (un des peuples les moins mystiques du monde, peuple peu dionysien, dans le sens nietzschéen, si l'on ne confond pas le mysticisme avec la superstition ou avec la passion du culte extérieur) au grand labeur de notre expression mystique de demain.

Le mémoire présenté par M. Troilo, un des plus remarquables représentants de la philosophie positiviste en Italie, contient, de son côté, un enseignement qui porte sur l'évolution spirituelle du positivisme même. Les positivistes sentent un peu le terrain s'ébranler sous leurs pieds, par la fatalité des temps qui marchent, et, je pense, du crépuscule de l'aube d'une religion qui commence à poindre. Comme tout penseur et tout artiste moderne, dégagé et non libéré de l'esprit des religions mortes, et aspirant à d'autres naissances, ils poussent leur farouche : mehr Licht ! Ils comprennent enfin de nouveau que la lumière enveloppe trop intimement les choses qu'ils croyaient bien tenir dans leurs balances, et qu'elle est impondérable. Une des pages de pensée les plus émues qu'il m'ait été donné de lire ces derniers temps se trouve dans un livre récent de M. Erminio Troilo : **Idee e Ideali del Positivismo**, où le philosophe parle des rapports existant entre la philosophie et la musique, en se demandant « s'il n'est pas possible, même dans les rapports de la pensée, de conquérir un autre moyen de langage, plus libre, et même plus adhérent à la vivante réalité intérieure, laquelle accueille et reproduit en elle la totalité et la variété de l'être ».

L'importance du Congrès de Rome, qui devait servir aux Italiens philosophes comme une sorte de reconnaissance de leurs possibilités dispersées dans la péninsule, en vue du prochain Congrès International de Bologne, a été en outre multipliée par les discussions soulevées dans la presse. On a pu entrevoir, comme déployées, les forces de la pensée italienne contemporaine. Elles ne sont pas telles qu'on puisse préconiser une immédiate affirmation de puissance de l'Italie philosophique en face de la philosophie mondiale. Mais elles sont assez sérieuses, quoique souverainement désordonnées et tâtonnantes, pour qu'on puisse enfin remarquer sans ironie que l'Italie contemporaine n'est pas seulement celle que les quelques artistes et historiens de salon, s'exhibant à côté des « tziganes », répandus dans tous les restaurants de nuit de Paris, mandoline, guitare, et plateau pour la quête à la main, représentent si mal à l'Étranger. Il y a une grave volonté d'être, dans l'Italie intellectuelle. Le Congrès de Rome l'a laissé entrevoir encore une fois.

§

Un poète jeune, point inconnu, M. Paolo Buzzi, montre à son tour, dans son dernier recueil, **Aéroplanes**, que la poésie nouvelle d'Ou-

tre-Monts sait exprimer les aspirations ardentes et les paroles cinglantes d'une jeunesse forte et volontaire. Il me plaît naturellement de m'occuper d'un poète, après avoir parlé des philosophes. Et ce poète est de ceux qui sont nés d'hier, qui sont d'aujourd'hui, qui s'acharnent violemment non à être de demain, mais à créer à leur littérature un lendemain de triomphe fougueux.

L'art de M. Paolo Buzzi, qui appartient à l'extrême-gauche de la jeune littérature italienne, c'est-à-dire à la petite phalange de jeunes et réels talents groupée autour de M. Marinetti, à Milan, est le même que celui de l'extrême-gauche poétique française. Le vers libre y domine sans restriction. Et ce n'est pas le vers libre, évolué et policé, de nos jours, mais celui déchaîné et révolutionnaire d'il y a quinze ans. Certains passages des poèmes de M. Buzzi semblent, par le rythme et par la phrase, de véritables traductions du français. C'est que chez les poètes au talent très puissant et à l'envergure indiscutable, redoutable même, tels que M. Buzzi, chez ces artistes « d'avant-garde » à la pensée profonde et longue, et à l'élan irrésistible et entraînant, l'admirable communion des deux littératures maîtresses de la race se révèle en dehors de toute imitation et de toute contrainte, libre, belle et significative. L'influence de la littérature française, que les ancêtres littéraires plus immédiats de M. Buzzi cachaient soigneusement, tout en la subissant et en s'en fécondant, tel Carducci, se montre plus nettement que jamais chez les néo-romantiques de la génération nouvelle. L'expression poétique de la race, dans l'une ou l'autre langue, gagne en puissance, en noblesse et en signification. En lisant les poèmes libres de M. Buzzi, qui évoquent pour nous les dernières grandes luttes du lyrisme français, il nous est donné de penser aux merveilleux *échanges du lyrisme* qui enveloppèrent d'étincelles non encore éteintes la littérature-mère provençale et la littérature italienne à peine née.

L'élan lyrique de M. Buzzi est puissant et beau. J'ignore l'attitude de la presse italienne devant une telle vigoureuse franchise asservie à une telle orgueilleuse maîtrise du sentiment et des rythmes. La presse, selon son habitude, a dû s'en effrayer, car elle, prise dans son ensemble, n'est que l'exposant du non-lyrisme bourgeois et du misonéisme craintif et insolent ; quelques journalistes ont même dû rire et mépriser ouvertement le poète révolutionnaire. Mais la force des poèmes s'impose. L'émotion qui en prolonge et en brise les rythmes gagne le lecteur. Cette émotion tient souvent lieu de pensée. Elle est toute romantique, toute comprise dans cette cinquième ou sixième étape romantique, que, paraît-il, nous représentons. M. Buzzi veut avec violence, et violente sentiments et passions et traditions avec la plus acharnée et souvent la plus harmonieuse des volontés, au nom de son « moi » ainsi qu'il sied, selon Brunetière, à tout roman-

tique conscient. Au milieu des nouvelles générations plates et intéressées, veules et vides, au delà comme en deçà des Alpes, il appartient à cette minorité qui a pris devant la vie une attitude guerrière que les événements ne démentent pas, l'attitude d'orgueil et de volonté, de mépris pour toute lâcheté individuelle et collective, et de dévotion pour toute forme supérieure d'harmonie et de conquête, qui est la caractéristique des poètes nouveaux, jeunes encore et très combattus aujourd'hui.

L'Hymne à la Guerre, de M. Buzzi, a des accents qui résonnent vraiment comme des cliquetis d'armes dans le plus fervent désir de la mêlée.

Je palpe le dos des nuages,
je saute sur la croupe des nuages,
je chevauche voluptueusement les nuages,
les ouragans sont mes essais fous, belliqueux.
J'aspire l'odeur divine des poudres pyriques,
à travers les buées couleur de nitrate et de carbone.
Tout éclair est une épée d'or ancienne qui se brise.
Tout tonnerre est un galop,
qui gronde long et sabotant, des escadrons.
Toute foudre est le coup de canon qui délivre les mondes.
La pluie qui pétille, c'est des gouttes de sang par myriades...

Le sentimentalisme humanitaire, toute sensibilité démagogique, sont dédaignés par le poète. Un rêve impérialiste incomparable gonfle les poitrines de ceux qui en face de leurs semblables mous et vils, égoïstes et misérables, savent concevoir un cri de lyrisme comme le *cross* d'un boxeur ou la demi-roue d'un jiu-jitzeur. Cependant le poète pèche souvent *per excessum*. Son poème *Aux Critiques* est d'une inspiration basse et froide. Seul le dernier vers, « leur nom est une puissance, mais il inspire la pitié », qui peut être adressé à tous les grands critiques du monde, est intéressant. Le poète n'est pas assez libre non plus pour abandonner l'insignifiante et vaine tradition lyrique de « l'éternité de Rome ». Mais il sait sourire dignement du grotesque du petit monarque italien. Et tous les excès d'expression de M. Buzzi ne sont que les signes incontestables d'une trop exubérante renaissance : la renaissance d'un lyrisme fait d'une exacte conscience de la vie, qui n'est que haine, et qu'on ne maîtrise et ne domine que par le plus effréné des orgueils et la plus décidée des attitudes de combat de l'homme contre les hommes. Le caractère nouveau de notre romantisme, pensif et hardi, anime ce recueil significatif de M. Paolo Buzzi.

Quelques hommes, politiciens et littérateurs, s'efforcent à faire une

gloire française à Carducci, en vue de lui élever une statue au milieu des autres mille qui encombrent et enlaidissent Paris. Je ne sais s'il s'agit là encore de l'exploitation méthodique des sympathies franco-italiennes. Il est hors de doute que Carducci, qui fut un grand littérateur plus qu'un grand poète, demeurera comme une gloire de la littérature italienne, dont il fixa la langue, la prose et la prosodie modernes, préparant l'étonnant avènement de d'Annunzio et celui de Pascoli, sans que l'on complique curieusement une gloire exclusivement nationale, avec des lauriers coupés ailleurs.. Mais le monde officieux tient à honorer à sa manière les grands morts, et il veut voir dans la glorification parisienne de Carducci une manifestation d'affirmation de la race qu'il appelle toujours *latine*.

Cependant, des érudits rendent à l'Italie des services moins bruyants et plus féconds pour la diffusion de la littérature italienne. M. Guillaume Apollinaire a fait paraître son ouvrage sur **le Divin Arétin**, faisant suivre sa très intelligente et très savante préface de sa traduction de quelques morceaux magistralement choisis. L'ouvrage de M. Apollinaire est parmi les plus importants qu'on ait faits ces derniers temps sur la haute culture italienne. Il sort tout à fait du cadre mesquin où se placent les vagues recueils sur le Roman Italien, le Théâtre Italien, etc., qu'on déverse depuis quelques années sur le marché.

M. Apollinaire a étudié l'Arétin avec un esprit pieux, que le génie du plus grand écrivain de la Renaissance, le plus grand et le plus décrié sans nul conteste, justifie amplement. Les calomnies de Franco, le biographe pamphlétaire qui écrivit l'immonde Sonnet où il traite d'homosexuel le Divin, ou les traîtrises de Doni n'ont pu amoindrir l'éclat du plus grand poète tragique et comique italien, de celui qui avec *l'Orazia* inspira le grand Corneille, et précéda de deux siècles Alfieri, l'inspiré de Corneille. La littérature française manquait d'un ouvrage digne de l'Arétin. M. Apollinaire vient de combler en partie cette lacune. Les *Sonnets Luxurieux*, traduits seulement dans l'édition à cent exemplaires, sur laquelle furent faites d'ailleurs les traductions anglaise et allemande, ont été nouvellement traduits par M. Apollinaire. Il faut le louer d'avoir compris la portée de ce document humain non singulier, qui témoigne de l'exubérante sensualité, charnelle et esthétique, de l'opulente Renaissance. Les notes du traducteur ont toute l'importance d'un premier commentaire des Sonnets.

Le livre se compose essentiellement des *Ragionamenti*. Il faut espérer que bientôt le remarquable « italianisant » qu'est M. Apollinaire complétera sa présentation éclairée et méthodique de l'Arétin, en nous donnant la première traduction de la Tragédie du Divin, et une traduction des Comédies plus satisfaisante que celle du Bibliophile Jacob.

§

Ceux qui s'intéressent à l'histoire italienne du siècle dernier pourront désormais consulter l'ouvrage que M. Pasquale de Luca vient de faire paraître dans une édition étonnante de documentation. **I Liberatori** contiennent le résumé et l'iconographie la plus complète de tout le mouvement romantique et épique qui aboutit à l'unification politique de l'Italie, pendant le XIXe siècle. Les évocations des protagonistes de la longue révolution se déroulent dans un style élégant, précis et extrêmement nourri. L'édition admirable fait du livre de M. de Luca une sorte d'album que l'on peut consulter avec intérêt.

§

M. Angelo Sodini continue à éclairer ses compatriotes sur l'évolution du commerce livresque en Allemagne et en Belgique. Ses articles, parus dans la *Nuova Antologia*, devraient être médités partout, en France autant qu'en Italie, en ce moment de crise livresque impressionnante. Ils suffiraient à apaiser nos préoccupations au sujet des rapports existant entre la culture et le livre, entre la crise du livre et une possible crise de la culture. Après avoir parlé de *la Production de la culture en Allemagne et le commerce du livre à domicile*, M. Sodini s'est occupé du **Musée du livre de Bruxelles**. La thèse qu'il soutient, et qui devient à la fin un vœu, est que ces institutions semblables doivent se répandre partout, afin que les assoiffés de culture puissent toujours se nourrir le plus facilement et le plus abondamment possible. La connaissance profonde que M. Sodini a de toute la complexité du phénomène éditorial donne à ses études une importance toute particulière.

Memento. — Giordano Bruno : *Il Candelojo* (publié par M. Vincenzo Spampanato), Laterza, Bari. — Antonio Beltramelli : *L'Alterna vicenda, Novelle*, Treves, Milan. — Ciro Alvi : *Gloria di Re, Roman*, Treves, Milan. — Mario Puccini : *La Canzone della mia Follia*, Beltrami, Bologne. — Isauto Acerbo : *Pagine d'Arte drammatica*, C. Ed. Abruzzese, Pescara. — Giuseppe Carrieri : *Fantasime*, Teramo. — Virgilio Brocchi : *La Gironda*, Treves, Milan. — Umberto Bozzini : *Fedra*, Soc. Comm. Libraria, Naples. — Aldo Palazzeschi : *Poemi*, G. Blanc, Florence. — Maria Messina : *Pettini-fini, Novelle*, Sandron, Palerme. — M. Paléologue : *Dante*, Plon.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES HONGROISES

La Revue *Nyugat* et *la Vierge*, pièce en 5 actes, en prose, de MM. Louis Hatvany et Lengyel. — Memento.

J'ai eu parfois l'occasion de prononcer ici le nom de la Revue **Nyugat** (l'Occident), qui représente une tendance nouvelle dans la

littérature hongroise, une tendance moderne, ultra-moderne, s'il faut en croire ses fondateurs, déplorable, décadente, au dire de la critique officielle. Les écrivains groupés autour de la Revue ont organisé ce mois-ci, à Budapest, une grande manifestation : leur chef, leur Mécène a fait jouer au *Théâtre Hongrois* une pièce en cinq actes, intitulée **La Vierge**. Je me hâte de dire que le monde littéraire hongrois a eu le bon goût d'attacher fort peu d'importance et à la pièce et à son auteur ; le *Budapesti Hirlap*, dont la critique dramatique occupe la première place dans la presse de la capitale, s'est contenté d'écrire les quelques lignes qui suivent : « Nous jugeons que le sujet de la pièce ne comporte aucunement la publicité ; nous ne le raconterons donc point, et, par là-même, nous nous priverons d'en faire la critique. »

Cependant je crois le moment venu de trancher ici le débat qui désole depuis deux ans la presse littéraire hongroise, et de faire connaître à mes lecteurs le genre d'aberration intellectuelle que toute une classe de jeunes gens appelle à tort la littérature de l'avenir. Je le ferai d'autant plus que ces jeunes gens se plaignent de ce que l'étranger, l'Occident ne s'occupe pas assez d'eux et de leurs œuvres.

Et tout d'abord, ne nous laissons pas tromper par le titre pompeux dont on a décoré le nouveau mouvement. L'Occident, pour nous, c'est — n'est-ce pas — la France, l'influence française, le génie latin. Pour MM. Hatvany et Ignotus, c'est Berlin. L'Europe s'arrête au Rhin, mieux, à la Sprée. Il n'y a d'art que l'art allemand ; il n'y a de littérature que la littérature allemande ; il n'y a que dans l'empire des traditions allemandes que l'homme de lettres est heureux, parce que la bière coûte peu cher, et que les blondes filles de Germanie aiment volontiers les poètes chevelus que tourmentent d'immédiats et d'inavouables désirs. C'est pourquoi il faut se hâter de transformer la Hongrie sur ce modèle ; c'est pourquoi il importe de prêcher hautement de la germanisation intellectuelle parmi le peuple hongrois au cerveau encore trop clair.

Ce n'est pas qu'il ne soit juste d'admirer dans l'Allemagne intellectuelle ce qu'il y a de réellement admirable ; mais il ne faut pas oublier qu'il sévit au pays allemand un mouvement artistique et littéraire déplorable, et qui n'a jamais rien produit de bon. C'est, évidemment, l'impressionnisme et le symbolisme à outrance, symbolisme souvent obscène, sensuel, sans goût et encore plus anarchique que sensuel, fait d'obscurité impénétrable et de pornographie [illegible] peu voilée. Les fondateurs de la *littérature hongroise de l'avenir* ne s'y sont pas trompés : c'est à ce mouvement qu'ils se sont rattachés, sans hésiter. Leur œuvre est donc néfaste, inutile et sans valeur.

Voilà quant au fond. Pour ce qui touche la forme, c'est encore une

autre histoire. Les *Occidentaux* jugent que la langue hongroise est rude, sans art et sans souplesse, ils tâchent donc à l'assouplir, ils ont un magnifique mépris de la grammaire et de la syntaxe ainsi que des glorieuses traditions de style de leurs prédécesseurs. Ils tordent le cou aux phrases, sans pitié. Ils créent des mots, car, inutile de le dire, ils ont encore la manie du mot onomatopée, du mot qui peint, et qui, le plus souvent, blesse. Ils s'efforcent d'exprimer de la façon la plus radicalement incompréhensible des sensations vagues, imprécises, ce qu'en termes pathologiques nous appellerions la *cœnesthésie cérébrale*, et que caractérise un mot allemand intraduisible : *stimmung*. En hongrois, ils ont baptisé cela : *hangulat*. Et toute leur conception littéraire, tout leur système, toute leur école est dans ce mot-là. Ils ignorent la joie, la tristesse, la douleur, ou la bonne et franche gaîté. Tous nos états d'âme sont pour eux des nuances indécises de la stimmung, et à travers toute leur œuvre se traîne comme un irrémédiable mal aux cheveux moral.

Ils ont en outre un autre principe : celui, comme on dit, d'*épater le bourgeois*. Aussi chargent-ils, tels des béliers, contre tout ce qui, chez les hommes, est préjugé, bon ou mauvais, tradition noble ou vile. Et ils ne s'aperçoivent pas que leur parti pris est le pire des préjugés. Partant de ce point de vue, ils recherchent dans le style les accouplements de mots baroques ou choquants. Ainsi leur grand chef, le poète Ady, qui fut un bon poète avant de devenir chef d'école, écrira tranquillement : « Moricz nous présente un ou deux types de paysans tels que nous en demandons d'autres, en applaudissant. (Il s'agit d'un volume de nouvelles, dont M. Ady fait la critique, si j'ose m'exprimer ainsi.) Le baiser, chez lui, est un baiser, *un vrai baiser de village*, *qui pue le fumier*, brutal, villageois, hongrois, vrai... » J'arrête la citation. Je pense que, par la même occasion, le lecteur se sera fait une idée suffisante de ce que, à la Revue *l'Occident*, on nomme la littérature rurale.

Toujours en suivant la même idée, ils crachent sur tout ce qui est, à nos yeux, respectable. La pudeur, la virginité, la pureté, l'innocence, la famille, et autres balivernes que nous nous entêtons encore à trouver belles, ils n'en font qu'une bouchée. Vertus bourgeoises : le grand mot est lâché. Et les Occidentaux de dresser l'autodafé de nos meilleures traditions.

Vous voyez déjà ce qu'entre de pareilles mains a dû devenir **la Vierge**, la jeune fille ignorante et énervée qu'épouvantent les réalités de l'amour. Le thème n'est pas nouveau, et, soit dit en passant, a été traité magistralement dans divers ouvrages spéciaux, mais jamais au théâtre. Aussi bien n'est-ce pas là un sujet dramatique, comme dit le *Budapesti Hirlap*.

C'est l'histoire d'un mariage d'amour. *Elle* aime son fiancé,

et celui-ci l'adore. Pourtant, le soir de ses noces, elle s'enfuit, et revient se cacher chez ses parents. Ceux-ci l'envoient en villégiature dans la maison de campagne d'un de leurs amis, un jeune écrivain, un *occidental*, marié, père de famille. Et ils espèrent que l'exemple de ce ménage sain décidera leur fille à réintégrer le domicile conjugal, où son pseudo-époux se morfond et se consume. La cure réussit : pour la ramener à son mari, l'ami ne trouve rien de mieux que de se charger lui-même de la délicate besogne mal commencée par l'amant légitime. Et apaisée, heureuse, *elle* s'en retourne dans les bras de l'époux.

Voilà la pièce.

Toute la question est de savoir ce que c'est. Car, bien qu'ayant assisté à la plus houleuse des premières (soit dit à la louange des critiques pestois), je demeure convaincu que je n'y ai rien compris. Est-ce une farce? Est-ce « *Vous n'avez rien à déclarer* », de rabelaisienne mémoire? En ce cas, pourquoi des tirades infinies sur l'amour, sur le mariage, sur la virginité, etc.? Est-ce un drame? Une pièce à thèse? Mais que viennent faire alors les scènes de farce, le déshabillage de la tendre fiancée et de son amie, qui se racontent en riant (oh, ce rire!) les mésaventures conjugales de leurs petites camarades; le cousin amoureux et saoul comme une bourrique, les électriciens encombrants, et les gifles, et les jurons, et tout l'attirail burlesque d'un vaudeville de douzième ordre?

Et qu'est-ce que cela peut bien signifier? Quel en est le sens et la portée? Pas de sens et aucune portée? C'est ce que je crois. Mais la nécessité alors de nous infliger quatre heures durant une torture chinoise?

Car inutile de vous dire que c'est aussi peu scénique que possible, et écrit en une langue à faire frémir. Et les gaffes! L'écrivain, qui vient de précipiter sur un divan la femme de son meilleur ami, et qui affirme ensuite, sans désemparer : « Je ne permettrai pas que quelqu'un touche ici à mon hôte! » Ce mot bien senti a déchaîné une tempête d'applaudissements à contre-temps, les seuls vraiment sincères de la soirée.

Valeur morale? Psychologie? Talent scénique? Tout cela est aussi absent de *la Vierge* que cela se peut. Et ce fut une déception pour ceux qui, malgré tout, gardaient confiance et faisaient crédit aux écrivains de *l'Occident*. On attendait un Ibsen de contrefaçon ; on a eu une farce de barrière.

Et toute l'œuvre de ces messieurs de *l'Occident* est dans cet esprit-là.

§

Memento. — *La Revue de Hongrie*, organe de la Société Littéraire Française de Budapest. — Livraison de septembre et d'octobre : Les muses

françaises contemporaines, deux articles de M. Emile Faguet. — La chasse et la société française d'aujourd'hui, par M. Ernest-Charles. — La traversée de la Manche en aéroplane, par M. Painlevé, de l'Institut. — La troisième puissance, par M. Garaonyi. — Le droit de l'enfant abandonné, par le comte G. Andrassy, ministre de l'intérieur de Hongrie. — Souvenirs du Canada, deux articles de Mgr Pierre Vay de Vaya. — Les Prolétaires, pièce de G. Csiki, traduite du hongrois par M. Paul Bert de la Bussière.

A l'occasion du Congrès international de Médecine de Budapest, la *Revue de Hongrie* a édité une livraison spéciale, avec des articles de MM. Frédéric Masson, Landouzy, Gross, etc., qui a eu le plus grand succès.

A partir du mois d'octobre, sous le titre général de *Chronique du mois*, la *Revue de Hongrie* a commencé une Revue générale du mouvement intellectuel en Hongrie et en France. Cette Revue comprendra les rubriques suivantes, se succédant d'après un roulement méthodique : Chronique hongroise du mois ; Chronique française des lettres et des arts, M. Pitou ; Revue dramatique parisienne (la rédaction de la *Revue de Hongrie* m'a fait le grand honneur de me charger de cet intéressant travail) ; Lettres anglaises, par M. Ph. Millet ; Chronique économique hongroise ; Bulletin de la Société Littéraire Française.

L'Agence Générale Parisienne de la *Revue de Hongrie* organise, à partir du 1er janvier, un service spécial de Librairie, qui se chargera de renseigner mensuellement les lecteurs de la Revue sur le mouvement intellectuel français, de leur donner des conseils sur la composition de bibliothèques françaises. De sorte que le public hongrois sera dorénavant à même de se procurer des livres français qui en valent la peine, sans être livré au goût littéraire bizarre des libraires allemands qui fournissent le marché magyar.

FÉLIX DE GERANDO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages.

Jules Boissière : ***Fumeurs d'Opiums***; Michaud. 3 50

Henri Boland : *Coins de France*; Hachette. » »

Henri Boland : *En douce France*; Hachette. » »

René Cagnat : *Carthage, Timgad, Tebessa et les Villes antiques de l'Afrique du Nord*; Laurens. 3 50

Gabriel Faure : *Heures d'Italie*; Fasquelle. 3 50

Mlle Marie Kœnig : ***Musées de Poupées***; Hachette. » »

E.-A. de Molina : ***Perle d'Orient. Tunis***; Daragon. 2 50

Henri Stein : *Les Architectes des Cathédrales Gothiques*; Laurens. 2 50

Walter Tyndale : *L'Egypte d'hier et d'aujourd'hui*; Hachette. 20 »

Histoire

Driault et G. Monod : *Evolution du monde moderne. Histoire politique et sociale (1805-1909)*; Alcan. » »

A. Juvé de Buloix : ***L'affaire Ferrer devant la Conscience universelle***; Paris, 4, rue Cassette. » 60

Pierre Kropotkine : *La Terreur en Russie*; Stock. 0 50

G. Lenotre : ***Vieilles maisons, vieux papiers***, 4e série ; Perrin. 5 »

Littérature

J. Barbey d'Aurevilly : *Critiques diverses* : Lemerre. 3 50

Alain Chauvilliers : *Pétales* ; Imprim. Ph. Renouard. » »

Madame Alphonse Daudet : *Souvenirs autour d'un groupe littéraire* ; Fasquelle. 3 50

Pierre Dufay : *Autour de Cassandre. Les Salviati* ; Champion. » »

Georges Houbron : *L'Orgueil de Vivre* ; Fischbacher. 3 »

Fernand Laudet : *Ombres et Lumière* ; Perrin. 3 50

Pierre Lelong : *Mes opinions ou Essais de Critique* ; Rambouillet, L'Hermitte. 3 »

J.-A. Paradis de Moncrif : *Histoire des Chats*, introd. de Georges Grappe ; Sansot. 2 »

André Morize : *L'Apologie du Luxe au XVIIIe siècle* ; Didier. 3 50

Hippolyte Parigot : *Renan* ; Flammarion. 3 50

Léon Silvy : *Lettres*. Beauchesne. » »

Edmond Thiaudière : *La Source du Bien* ; Fischbacher. 2 50

Philologie

Maurice de Noisay : *Lettre à MM. les Directeurs des journaux nationalistes, à propos d'un article défini.* Nouvelle Librairie Nationale. » »

Philosophie

Remy de Gourmont : *Promenades philosophiques*, 3e série ; « Mercure de France ». 3 50

Lévy-Bruhl : *Les Fonctions mentales dans les Sociétés inférieures* ; Alcan. 7 50

Max Nordau : *Le sens de l'histoire* ; Alcan. 7 50

Poésie

Jocéyne Azad : *L'Aube de l'Espérance*, choix de poésies tirées des meilleurs auteurs persans ; Guilmoto. » »

Charles Batilliot : *Le Rosaire des Soirs* ; Sansot. 3 50

Jean de Bosschère : *Béale-Gryne* ; Biblioth. de l'Occident. » »

E. Francis Caillard : *Les Sagesses* ; Falque. 3 50

Xavier Canny : *Aurores et Couchants* ; Biblioth. génér. d'édit. 3 50

Raphael Damedor : *Le Pont du Diable* ; Messein, 2 vol. 7 »

Edouard Doublet : *Pluie et Beau temps* ; Plon. 3 50

Georges Duhamel : *L'Homme en Tête* ; « Vers et Prose ». 3 50

Paul Fort : *Mortcerf, précédé de Villes et Villages, Cantilènes* ; « Vers et Prose ». 3 50

Juana-Richard Lesclide : *Les Fleurs Sanglantes* ; Sansot. 3 50

Louis Krémer : *Le Tribut d'Airain* ; Falque. » »

Ed. Martin-Videau : *Le Pélerinage Amoureux. L'Ame de Lison* ; Messein. 3 50

François Mauriac : *Les Mains jointes* ; Falque. 3 50

Emile Sicard : *L'Ardente chevauchée* ; Marseille « Le Feu ». 3 50

Georges Turpin : *Parcelles de Cœur et Feuilles mortes* ; « L'Edition. 2 »

Publications d'Art

A.-C. Holl : *Après l'Impressionisme* ; Libr. du XXe Siècle. 1 50

Paul Lafond : *Ribera et Zurbaran* ; Laurens. 2 50

Gustave Ludwig et Pompeo Molmenti : *Vittore Carpaccio, la Vie et l'Œuvre du peintre*, trad. de H.-L. de Perera ; Hachette. » »

Charles Morice : *Pourquoi et Comment visiter les Musées* ; Colin. 1 50

Edmond Pottier : *Diphilos et les Modeleurs de Terres cuites grecques* ; Laurens. 2 50

*** : *Raphaël. L'Œuvre du Maître* ; Hachette, relié. 12 50

Questions militaires

Fred Abaly : *Notes et Souvenirs d'un Ancien Marsouin* ; Leclerc 15 »

Comte Louis Cavens : *Napoléon Ier. Apollon II* ; Bruxelles, Dewit. » »

Emile Lesueur : *Pour l'éducation du soldat* ; Berger-Levrault. 3 50

Roman

Tristan Bernard : *Le Roman d'un mois d'Été;* Ollendorff. 3 50
H. de Charlieu : *Le Dernier des Castel-Magnac.* Hachette. 3 »
Conan Doyle : *Notre-Dame de la Mort;* trad. de R. Lécuyer ; Juven. 3 50
Gaston Dérys : *Ninon de Lenclos ou l'Amateur de Moralité facile;* Michaud. 3 50
G. Dubois-Desaulle : *Didier Harriel;* Soc. d'Editions. 3 50
P.-B. Gheusi : *L'Opéra romanesque;* Laffitte. 3 50
Myriam Harry : *Madame Petit-Jardin;* Fayard. 1 50
A. Hermant : *Coatras soldat;* Juven. 3 50
Ch.-Henry Hirsch : *Des hommes, des femmes et des bêtes ;* Fasquelle. 3 50
M.-H. Joris : *Le Livre d'Heures;* Ed. d'art et de litt. 3 50
Jean Jullien : *Enquête sur le Monde Futur;* Fasquelle. 3 50
Pierre de Kadoré : *Le Transplanté;* Soc. des Auteurs modernes. 3 50
Pierre Maël ; *Poucette,* ill. de Dutriac ; Hachette. 3 »
Nikto : *Les Infernales;* Lemerre. 3 50
Joseph-Emile Poirier : *Les Arpents de Neige;* Libr. Nationale. 3 50
Max Reboul : *L'Amour Roi ;* Ollendorff. 1 50
Jeanne Régamey : *Jeune Alsace ;* Nouv. libr. nationale. 2 »
Henri de Régnier : *La Flambée ;* « Mercure de France ». 3 50
Maurice Renard : *Le Voyage immobile;* « Mercure de France ». 3 50
J.-H. Rosny jeune : *L'Affaire Derive ;* Calmann-Lévy. 3 50
Saint-Marcet : *Aventurine ;* Stock. 3 50
Valentine de Saint-Point : *Une Femme et le Désir;* Messein. 3 50
T. Trilby : *Odette de Lymaille femme de lettres ;* Tallandier. 3 50
Benjamin Vallotton : *La Moisson est grande ;* Fischbacher. 3 50
Francis Varavaynes : *Maréva ;* Libr. des « Annales pol. et littér. ». 3 50
Colette Willy : *L'Ingénue libertine;* Ollendorff. 3 50

Sciences

Yves Delage et M. Goldsmith : *Les Théories de l'évolution ;* Flammarion. 3 50

Sociologie

Albert Dauzat : *L'Italie nouvelle ;* Fasquelle. 3 50
G. Normandy et E. Lesueur : *Ferrer, l'homme et son œuvre, sa mort;* Méricant. 3 50
D. Parodi : *Traditionalisme et Démocratie;* Colin. 3 50

Théâtre

Oscar Wilde : *Théâtre II. Comédies I;* Stock. 3 50

Divers

Max et Alex. Fischer : *La Correspondance amoureuse ;* Flammarion. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le français et les langues internationales. — Tolstoï et le phonographe. — L'Exposition universelle de Rome. — Cotta et Shiller. — Prix littéraires. — Le Cours Maurice Baud. — Une curieuse affaire de propriété littéraire. — Les sept fléaux des pays civilisés. — Un professeur d'énergie japonais. — *Apollon.* — Une lettre de M. Jesus-Christ Mardrus. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Le français et les langues internationales. — Au moment où la question de la langue internationale soulève de nombreuses polémiques, la liste des étrangers notoires qui prônent le français comme langue universelle s'allonge chaque jour.

Le docteur Molenaar, le professeur bavarois bien connu, un des champions de l'entente franco-germanique et président fondateur de la ligue franco-allemande, vient de se rallier à la cause du français.

Cette adhésion est d'autant plus caractéristique que M. Molenaar est l'auteur d'une langue neutre fort ingénieuse, l'*universal*, qui pourrait avantageusement rivaliser avec l'*esperanto* et l'*ido* et qui a fait déjà de grands progrès en Allemagne. Mais il a été frappé des difficultés qui s'opposent à l'expansion et à la vie d'une langue artificielle.

S'il se rallie au français, c'est qu'il estime, en dehors de ses sympathies personnelles pour notre pays, que les chances de l'allemand sont minimes, et qu'il est de l'intérêt de tous les peuples de l'Europe continentale de se resserrer de plus en plus pour s'opposer à l'hégémonie linguistique comme à l'hégémonie commerciale des pays anglo-saxons.

Reverrons-nous un jour le temps où l'Académie de Berlin mettait au concours les causes de l'universalité de la langue française?

§

Tolstoï et le phonographe. — Le directeur d'une société russe de phonographes, accompagné d'un représentant de la Société de la presse périodique, s'est rendu récemment à Yasnaïa Poliana, chez le comte Tolstoï. Le but de ce voyage était de fixer sur le disque, afin de la conserver pour la postérité, la voix du grand écrivain. Celui-ci a reçu fort aimablement ses visiteurs. Il a lu devant le récepteur de l'appareil phonographique plusieurs passages de ses œuvres en russe, en allemand, en français et en anglais. L'opération a parfaitement réussi; chacun sait, en effet, que Tolstoï a une diction admirable. Les plaques ainsi obtenues seront reproduites et mises en vente, au profit de la Société de la presse périodique.

§

L'exposition universelle de Rome. — On prépare activement à Rome l'Exposition universelle de 1911.

Un concours de maisons a été ouvert entre les architectes. Il s'agissait d'édifier un certain nombre de demeures types partagées en trois classes : villas, habitations pour la classe moyenne, maisons ouvrières. Les résultats du concours ont été proclamés et on commence à construire, sous la direction des lauréats, les maisons dont les plans ont été primés. Elles occuperont une surface de trente mille mètres carrés sur la place d'Armes, et survivront à l'Exposition pour être livrées à leur destination réelle.

Sur la place d'Armes s'élèveront également les pavillons des principales provinces de l'Italie : cet essai de régionalisme industriel et artistique est à noter.

Les thermes de Dioclétien, qui sont loués aujourd'hui à des maréchaux ferrants, des charbonniers, des marchands de légumes, doivent être dégagés : on y installera l'exposition archéologique. Malheureusement les formalités d'expropriation retardent le projet et menacent de le compromettre.

On pousse activement par contre la construction du palais des Beaux-Arts, qui s'élèvera entre la villa Borghèse et la Villa du pape Jules.

Enfin on profitera peut-être de l'Exposition de 1911 pour faire le chemin de fer de Rome à Ostie, réclamé depuis longtemps par la population romaine qui voudrait avoir un moyen de communication rapide et direct avec la mer.

§

Cotta et Schiller. — La grande maison allemande de librairie et d'édition Cotta, de Stuttgart, a célébré le 15 novembre, le 250e anniversaire de sa fondation presque en même temps que l'Allemagne fêtait le 150e anniversaire de la naissance de Schiller. Le premier Cotta, établi en Souabe, est Johann Georg en 1659 qui acquiert, par mariage, la librairie Brunn de Tubingue; mais ses héritiers laissent péricliter la maison, jusqu'à ce qu'en 1787 un Joh. Christoph Cotta la relève complètement, avec l'aide des capitaux du Dr Chr. J. Zahn, avocat et par la suite vice-président de la chambre des députés de Wurtemberg, si bien qu'en 1797 son successeur Joh-Friedz Cotta se trouve le roi des éditeurs allemands. Il fait figure au Congrès de Vienne. Le grand public le connaît et l'admire comme l'éditeur des classiques, l'ami de Gœthe et de Schiller. Les jeunes poètes aussi d'ailleurs trouvent auprès de lui encouragements intelligents et assistance généreuse; tous les écrivains de l'époque, de quelque importance, se voient imprimer chez Cotta. Son rêve est de lancer un journal allemand de grand style; Schiller, qu'il veut avoir comme rédacteur, l'en dissuade; cependant, en 1798, paraît *l'Allgemeine Zeitung*, qui existe encore aujourd'hui.

Les rapports de Gœthe et de Schiller avec leur éditeur étaient ceux d'une profonde amitié. Cotta dit un jour que l'amitié de Schiller lui est un véritable dédommagement pour tous les ennuis de sa vie de marchand et Schiller lui écrit : « Je ne doute pas un instant que nos relations, d'abord amenées par des intérêts d'affaires communs et qui à plus ample connaissance ont pris un si beau et si noble tour, ne demeurent indestructibles. Nous nous connaissons maintenant mutuellement, et chacun des deux sait les intentions cordiales et souabement probes de l'autre, notre confiance est fondée sur une estime réciproque : la plus parfaite sécurité que puisse avoir liaison humaine. »

Cotta était aux petits soins pour Schiller. Tantôt il augmente ses honoraires, tantôt il expédie un supplément de mille florins au prix de *Wallenstein ;* un jour il lui envoie du vin et une autre fois... un paratonnerre, parce que Schiller ne dormait pas en paix dans son logement haut perché de Iéna, et il le prie de lui permettre d'en supporter les frais, « car je serais heureux d'installer ce petit instrument pour votre sécurité en témoignag de ma reconnaissance ».

Pour l'époque, la maison Cotta paye aux deux poètes des sommes considérables; de leur vivant ils touchèrent, Schiller plus de 32.000, Gœthe plus de 270.000 florins.

M. Cotta mourut baron de Cottendorf en 1832. En 1889 la famille vendit la firme aux frères Kœrner, et elle devint une Société par actions.

§

Prix littéraires. —

La Vie heureuse: prix de 5.000 francs attribué à M. Edmond Jaloux pour son roman *Le Reste est silence*. M. Edmond Jaloux a antérieurement publié cinq romans : *L'Agonie de l'Amour*, *L'Ecole des Mariages*, *Le Jeune Homme au Masque*, *Les Sangsues*, *Le Démon de la Vie*

Académie Goncourt : prix de 5.000 fr. attribué à MM. Marius-Ary Leblond, pour leur roman : *En France*. Avant ce livre, MM. Marius-Ary

Leblond ont publié six romans : *Les Vies parallèles*, *Le Zézère*, *Le Secret des Robes*. *La Sarabande*, *Les Sortilèges*, *L'Oued*, et les ouvrages suivants : *Leconte de Lisle*, *Anthologie coloniale*, *La Grande Ile de Madagascar*, *La Société Française sous la Troisième République*, *L'Idéal du XIX*ᵉ *siècle*, *Peintres de Races*.

Prix Nobel : Mme Selma Lagerlœf (un peu moins de 200.000 francs).

§

Le cours Maurice Baud. — L'excellent artiste et critique d'art, M. Maurice Baud, vient d'inaugurer, 19, rue Daguerre, une série de curieuses leçons d'esthétique appliquée, selon des principes qui lui sont propres. Voici comment, dans son « Introduction à une méthode d'enseignement et de culture artistiques », il expose son but :

En pratique, l'artiste procède d'un choix restreint des caractères de l'objet ; il assemble ces caractères dans un ordre particulier et nouveau, combine, organise, jusqu'à la définition d'*un* caractère.

Il n'est donc pas de limites au droit d'*interpréter*, non plus à la liberté de *déformer*. Toutefois, *déformation* n'est pas synonyme de *difformité*. Entendons par déformation, soit l'accentuation de certains caractères du modèle, soit l'effacement ou l'atténuation de certains autres subordonnés aux premiers.

La nature elle-même nous révèle l'étendue de ces droits par la déformation de la perspective, par la variété infinie des formes que revêtent ses créatures, selon leurs attitudes aux différents plans de spectacle. *L'art apparait comme un prolongement indéfini de l'ordre naturel*; il ne fait qu'ajouter des variétés nouvelles à cette infinie variété.

Il importe seulement que, conformément aux enseignements de la nature, la forme artistique soit la manifestation extérieure, visible, de l'ordre intérieur, invisible. De même que dans l'ordre naturel, le dedans justifie invariablement le dessus, de même la connaissance approfondie des dessous justifiera les déformations et toutes les libertés esthétiques.

Un bon enseignement ne saurait donc s'en tenir à la somme habituelle des petits moyens directs, il se doit de ne s'inspirer, de ne suggérer aussi, de ne mettre en jeu que des procédés *indirects*, — de remonter aux sources, aux lois qui font l'ordre intérieur des êtres, et président à l'harmonie de toutes choses.

Or, cet ordre intérieur résulte de l'association et des combinaisons de deux éléments essentiels : *l'élément géométrique* et *l'élément organique*.

Ces éléments, selon Maurice Baud, doivent être envisagés non pas distinctement, mais dans leurs rapports constants, car c'est de ces rapports que découle la vie et de leur mesure que ressortent les caractères essentiels de tout art. « C'est pourquoi, dit-il, je fais appel aux jeunes artistes, surtout aux professionnels, et leur propose un cours de *Géométrie constructive*, auquel leur initiative pourra relier aisément les autres branches de l'enseignement.

Les démonstrations se font sur le modèle vivant.

§

Une curieuse affaire de propriété littéraire. — Récemment, est venu devant le tribunal de Rome un procès assez délicat de violation du droit d'auteur. L'éditeur F. Bideri, de Naples, fondant ses prétentions sur un billet laissé par Oscar Wilde en 1897 au publiciste Rocca, et dans lequel l'auteur de *Salomé* autorisait celui-ci à traduire et à faire représenter cette pièce, attaquait la traduction de cette même *Salomé* publiée en 1902, à Rome, par M. G. Vannicola à la typographie Lux, accusant en outre

M. Vannicola de plagiat, cette seconde traduction, selon lui, n'étant qu'une contrefaçon de celle de Rocca.

L'accusation de plagiat est tombée d'elle-même par la simple production du texte originel; il fut, en effet, reconnu que de nombreux passages non traduits par Rocca figuraient dans la traduction Vannicola, dont la supériorité de forme et de fidélité était en outre manifeste.

Cependant, les droits de M. Bideri, éditeur de la traduction Rocca, paraissaient bien établis, non seulement par la lettre de Wilde, mais encore par un acte notarié dans lequel les héritiers du poète anglais lui reconnaissaient le droit exclusif de traduction, publication et représentation de *Salomé* pour l'Italie. Aussi son avocat, M. Brangi, demandait-il un jugement de condamnation basé sur l'article 32 de la loi sur les droits d'auteurs.

Cependant le tribunal rendit un jugement d'acquittement, pour cause d'inexistence de délit, et il ordonna la restitution aux accusés des exemplaires du volume saisi. Le tribunal a admis la thèse principale de la défense et reconnu que, pour l'Italie, il n'existait plus aucun droit exclusif de traduction pour la *Salomé* d'Oscar Wilde.

Ce jugement aura d'importantes conséquences et sera longuement discuté dans le monde des lettres et de la librairie.

§

Les Sept fléaux des pays civilisés. — En Japonais averti, le docteur Fujikawa Kyu, dans la revue nippone *Dai Nihon Sheritsu Eisei Kwai Zanhi*, examine les nations dites civilisées. Il y découvre tares sur tares, et tellement qu'à les compter il perdrait son temps. Aussi se contente-t-il d'exposer les principales calamités qui affligent les nations occidentales, on pourrait dire leurs sept péchés capitaux. Ce sont :

1° L'augmentation du nombre des femmes qui n'enfantent pas ;

2° La propagation croissante des maladies contagieuses;

3° L'augmentation effrayante du nombre des conscrits d'une constitution débile, par conséquent impropres au service militaire ;

4° La diminution du nombre des femmes qui allaitent ;

5° Les dents qui deviennent mauvaises ;

6° La progression de la myopie ;

7° La trop grande jeunesse des mères et de leurs maris.

Tels sont, dit M. Fujikawa, les phénomènes dont j'ai relevé les manifestations, et ces phénomènes sont précisément ceux qui amènent la ruine des nations.

§

Un professeur d'énergie japonais. — Pour avoir des pensées fortes, selon un autre Japonais, M. Abe Isso, professeur à l'Université Waseda, et, à ses heures perdues, socialiste-impérialiste — ces deux mots accolés font admirablement — il suffit de remplir les trois conditions essentielles que voici :

Premièrement, posséder un corps vigoureux. Si le corps n'était pas vigoureux, les pensées qui en émaneraient seraient maladives. Les idées mélancoliques, qui sont actuellement à la mode, ont leur origine dans la débilité de la constitution. Considérez Nietzsche, qui fut cependant l'avocat des principes de la nature, on discerne son tempérament maladif. Il paraît que, noyé par la mélancolie, il finit par sombrer dans le suicide (*sic*). En supposant qu'un homme soit névrosé, il est évi-

dent que la solidité de sa pensée est douteuse. En d'autres termes, lorsqu'on écoute quelqu'un parler et que l'on veut porter un jugement sur lui, il est nécessaire d'examiner d'abord sa constitution physique. Or, si ce quelqu'un paraît d'une constitution particulièrement débile, nous devons nous mettre en garde contre ses paroles : il ne faut l'écouter en aucune façon.

La deuxième condition requise pour que la pensée devienne forte, c'est de bien administrer ses affaires. Comment ceux qui n'ont pas l'indépendance financière pourraient-ils, en effet, se procurer l'indépendance de l'esprit ?

En troisième lieu, pour que la pensée devienne vigoureuse, l'indépendance morale est désirable. Si, dans notre conduite habituelle, nous faisons état de la désapprobation des uns et des autres, nous en arrivons à perdre toute liberté de l'esprit, si bien que s'il existe dans notre cœur quelque chose de secret que nous pourrions développer audacieusement à la face de la société, nous serions dans l'impossibilité d'exprimer librement, vis-à-vis de cette société, notre opinion.

Tels sont les principes que donne, dans la revue *Gakusei Kwai*, le socialiste-impérialiste Abe Isso.

§

Apollon, nouvelle revue d'art et de littérature en langue russe, vient de paraître à Saint-Pétersbourg. C'est une publication internationale, qui a demandé leur collaboration à de nombreux écrivains étrangers. Elle donne des reproductions de tableaux obtenues au moyen des meilleurs procédés, et des lithographies originales. Chaque fascicule est de 10 à 11 feuilles petit in-4°. Directeur-Rédacteur en chef : Serge Makovsky. Rédaction et Administration : 24, Moïka, Saint-Pétersbourg.

§

Une lettre de M. Jésus-Christ Mardrus.

Charmante madame Rachilde,

Erreur ! erreur ! « Le docteur Mardrus n'est qu'Arabe, » dites-vous. Ah vite, rectifions, de grâce ! pour la postérité.

Voici ce qu'un pâle anthologiste vient de commettre précisément à notre endroit dans des « Notules » publiées chez l'excellent Hydrargyre, éditeur. Je dois de connaître cette exhumation anthume à l'obligeance d'un archiviste paléographe qui n'est point cet abominable Henry Bataille, — éloigné soit le Malin, le Lapidé !

Et d'abord à tout seigneur... :

« Le docteur Mardrus J.-C. (Jésus-Christ), outre qu'il est d'Arabie, est, à doses égales, Kourde-Karaman, Tatar de la branche des Huns-Empaleurs, et Ismaëlien-Assassin de la postérité du Vieux de la Montagne, celui-là même qui *saladinisa* jadis tant de Nazaréens d'Occident. »

Et voilà pour moi !

Quant à la fille de mon oncle, qui continue à s'amuser, malgré certains gros yeux, à écrire des choses si désastreuses, voici ce qu'elle attrape. C'est autrement complexe, vous allez voir !

« Madame Lucie Delarue-Mardrus, bien que de père Normand et de mère Parisienne depuis des générations, tous deux catholiques et apostoliques romains, a de qui tenir dans ses origines reculées. Ses ascendants du temps d'Aphridonosor, de la 80e dynastie de la Colombe Ecarlate, avaient envahi la Bougrélie Trans-Séquanienne, et, par leur mélange avec

les aborigènes fondateurs du « Journal » (XIe siècle avant Jésus-Christ Mardrus) donnèrent naissance à une race de méchantes Sirènes. D'où, en droite l gne, cette Muse qui fleure l'Asie, à quatre parasanges. »

— Et voilà pourquoi, chère madame Rachilde, votre fille n'est pas muette, et qu'en outre je reste, avec respect et délices, votre affreux esclave.

Dr J.-C. MARDRUS.

Serait-ce mettre la munificence de l'amical *Mercure* à une rude épreuve que de lui demander l'insertion de cette lettre rectificative ?

§

Publications du « Mercure de France ».

LA FLAMBÉE, roman, par Henri de Régnier Vol. in-18, 3 fr. 50 (19 japon à 15 fr. ; 69 hollande à 10 fr.)

PROMENADES PHILOSOPHIQUES, IIIe série, par Remy de Gourmont (*Une Science d'autrefois : La Phytognomonique. Philosophie naturelle. Religion et Sociologie. Psychologie. Rêveries. Des Pas sur le Sable.* Etc.) Vol. in-18, 3 fr. 50. (3 japon à 15 fr. ; 17 hollande à 10 fr.)

§

Le Sottisier universel.

Ces défenseurs de la morale partent en guerre comme des moulins à vent. — *Le Journal*, 6 décembre.

La Société faisait venir de Manille, par pure philanthropie sans doute, des quantités considérables d'excellent Havane. — *Cri de Paris*, 28 novembre.

Lord Crew a hâte de remonter ces pentes glissantes et de revenir aux arguments *ad dominem*. — A. G. *Echo de Paris*, 1er décembre.

Place de l'Opéra, l'embarras de la voie publique est impossible à décrire. Les lustres éclatants des somptueux hôtels de la place Vendôme piquent joliment le trou d'ombre que forme cette place. — *Le Journal*, 16 novembre.

Dame allemande désire échanger la langue avec dame française. — *L'Eclaireur de Nice*, 23 novembre.

... l'idée que la jeune femme courait un danger, que les reptiles pouvaient la piquer de leur dard. — LOUIS DE GRAMMONT, *Le Matin*, 29 novembre.

Ce sont... de braves gens... et qui crurent de bonne foi que la mort-aux-rats des Aulard, Bayet, Seignobos et Cie inaugurait une ère nouvelle. — LÉON DAUDET, *L'Action française*, 24 novembre.

Coquilles.

Ainsi, à la Charron limited, la production de l'usure est assurée jusqu'à la fin de décembre 1910. — *L'Auto*, 20 novembre.

Au programme :... Ramatcho, cuite d'orchestre. — *Comœdia*, 5 décembre.

MERCVRE.

TABLE DES SOMMAIRES

(1909)

LXXVII — N° 277. — 1er JANVIER

LXXVII — N° 278. — 16 JANVIER

LXXVIII No 281 — 1er MARS 1909

LXXVIII No 282 — 16 MARS 1909

LXXIX — N° 287 — 1er JUIN

LXXIX — N° 288 — 16 JUIN

LXXX N° 291 — 1er AOUT 1909

LXXX N° 292 — 16 AOUT 1909

LXXXI **N° 295 — 1er OCTOBRE**

LXXXI **N° 296 — 16 OCTOBRE**

LXXXII — N° 297 — 1er NOVEMBRE 1909

LXXXII — N° 298 — 16 NOVEMBRE 1909

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(1909)

—

[1] Les titres des poésies sont imprimés en italique. — Les Lettres R. Q. sont réviation de *Revue de la Quinzaine*.

P.-G. LA CHESNAIS

JEAN-PAUL LAFITTE

LÉO LARGUIER

C. LATREILLE

PHILÉAS LEBESGUE

ANDRÉ LEBLANC

MARIUS-ARY LEBLOND

GEORGES LE CARDONNEL

LOUIS LE CARDONNEL

TRISTAN LECLÈRE

LEGRAND-CHABRIER

MARC LOGÉ

PAUL LOUIS

ÉMILE MAGNE

HENRI MALO

CAMILLE MARBO

REVUE DE LA QUINZAINE
TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

—

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

VERS ET PROSE

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR :
PAUL FORT

RÉDACTEUR LITTÉRAIRE :
JULIEN OCHSÉ

STÉPHANE MALLARMÉ

RENÉ BOYLESVE, STUART MERRILL

ANDRÉ FONTAINAS, PAUL ADAM, PIERRE DE BOUCHAUD

PAUL FORT, SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE, DUMONT-WILDEN

IWAN GILKEN, LÉO LARGUIER, ÉMILE GODEFROY, EDMOND JALOUX

LEGRAND-CHABRIER, JULES ROMAINS, CHARLES GROLLEAU

JEAN-LOUIS VAUDOYER, LOUIS MANDIN, ROBERT-LOUIS STEVENSON

GEORGES PÉRIN, ALBERT DE BERSAUCOURT

GEORGES DUHAMEL

Notes PAR T. DE VISAN, JULIEN OCHSÉ

LOUIS MANDIN, LOUIS THOMAS, LOUIS PIÉRARD

TOME XIX
Cinquième année

OCTOBRE
NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1909

ABONNEMENT
France : 10 fr.; *Étranger :* 12 fr.

ABONNEMENT DE DEUX ANS
France : 17 fr.; *Étranger :* 21 fr.

abonnements à **"VERS ET PROSE"** *partent du mois d'Avril*

15, RUE RACINE, PARIS (VIe)

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.